Tome XXVII. N° 18. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Déc. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'Expérience financière de M. Poincaré

Le samedi 17 juillet 1926, à deux heures de l'après-midi, le groupe des députés radicaux et radicaux-socialistes se trouvait réuni avant la séance dans l'une des salles de commission du Palais-Bourbon. Il s'agissait d'examiner la situation et de rechercher une formule d'amendement qui permît de voter les pouvoirs spéciaux réclamés par M. Caillaux. A trois heures, la séance prit fin. L'accord était fait et l'adhésion des membres du groupe, à une très forte majorité, acquise au programme ministériel. C'est alors, au moment où s'effectuait la sortie, que M. Georges Bonnet révéla confidentiellement à quelques-uns des parlementaires présents la décision de M. Herriot, président de la Chambre des députés et président du parti radical et radical-socialiste, d'intervenir dans le débat qui allait s'ouvrir l'après-midi même, débat où devait se régler le sort du gouvernement. Le complot, dont M. Georges Bonnet était un des conjurés, avait été ourdi avec des précautions infinies. Seuls une demi-douzaine d'hommes politiques et quelques financiers étaient dans le secret que chacun avait religieusement observé. La veille, les propos qu'échangeaient, autour d'une table de

dîner chez Larue, un député influent de gauche et un important banquier hollandais donnaient cependant à penser qu'il n'y avait pas que des Français dans la confidence. Peut-être même la présence de ce financier à Paris n'était-elle pas absolument fortuite.

Ce n'est qu'à la minute où il gagnait le banc des ministres, que M. Aristide Briand fut informé de ce qui se tramait, par un attaché de cabinet accouru en toute hâte. Les fêtes données en l'honneur du sultan du Maroc avaient fourni à M. Herriot, pendant les journées qui venaient de s'écouler, maintes occasions d'approcher le président de la République et les membres du gouvernement. Il en avait profité pour assurer les uns et les autres de son entier concours dans des circonstances exceptionnellement graves, pour multiplier les marques d'amitié, prodiguer des effusions et des témoignages de dévouement que, dans quelques instants, il allait démentir d'une manière aussi éclatante qu'insidieuse.

Comment cet épisode de notre histoire politique, dont le Parlement n'escompte sans doute pas un accroissement de prestige, allait se dérouler et dans quelles conditions le président de la Chambre devait se trouver amené à former le nouveau cabinet, il est superflu de le rappeler. Mais alors commencèrent pour M. Herriot des tribulations dont certaines particularités méritent d'être connues.

La simple annonce de la prochaine combinaison ministérielle suffit à provoquer une panique sans précédent. La livre et le dollar entreprirent une ascension vertigineuse. En une séance, la Royal Dutch monta de 10 000 francs. Ce fut la ruée vers les banques, les caisses d'épargne, les bureaux de poste, à qui, le plus rapidement, achèterait des valeurs à change, toucherait le montant de ses dépôts, se ferait rembourser les bons du Trésor. Aux guichets, le numéraire commençait à manquer. En Bourse, les ordres d'achat affluaient en telle quantité que les commis n'arrivaient plus à les exécuter et que, pour nombre de valeurs, il devenait impossible d'inscrire une cotation. La foule entrait dans les magasins pour acheter n'importe quoi. Avenue de l'Opéra, les prix des étalages changeaient d'heure en heure. De Paris, le mouvement gagna la province. Les préfets téléphonaient que les caisses se vidaient comme par enchantement.

M. de Monzie, le nouveau titulaire des Finances dans le cabinet en formation, s'était rendu, sur ces entrefaites, rue

de Rivoli, auprès de MM. Caillaux, Pietri et Dubois afin de se mettre exactement au courant de la situation. A ses collègues, qui l'attendaient au retour, il ne put faire qu'un compte rendu navrant : le Trésor ne disposait plus que d'une marge insignifiante et qui diminuait de minute en minute ; le plafond des avances à l'État était presque atteint ; il n'y avait pas de quoi faire face aux échéances de fin de mois et la Banque de France s'apprêtait à fermer ses portes. Les candidats ministres se regardèrent atterrés. Ainsi, par une cruelle dérision, le nouveau cabinet se trouvait contraint, dès son premier geste et le jour même de sa prise de pouvoir, à demander un nouvel accroissement de la circulation fiduciaire, alors qu'un ministère venait d'être jeté bas sous prétexte que ses projets « suintaient l'inflation ». De plus humiliants débuts ne pouvaient s'imaginer. M. Herriot, spécialiste de l'inflation occulte ou avouée, le sentait mieux que personne. Mais comment y échapper? Quelqu'un eut une inspiration de génie. Ce fut M. Maurice Colrat. Pourquoi ne pas déclarer que, dans les circonstances présentes et vu l'hostilité qui se manifestait, le président du Conseil ne pouvait assumer les responsabilités du pouvoir? D'enthousiasme, cette suggestion fut adoptée et la lettre de démission rédigée sur-le-champ. Enfin une porte de sortie, honorable d'apparence, avait été trouvée. Porteur du message, M. Herriot se rendit à l'Élysée. Il trouva un président glacial qui refusa tout net d'accepter la démission.

Fort abattu, M. Herriot revint à ses collègues. Jamais maroquins ministériels ne parurent moins désirables ni plus encombrants. La situation s'aggravait toujours. La livre oscillait entre 235 et 240. Comme le signe précurseur d'une lutte civile, une sorte de fièvre s'était emparée de la capitale. Décidément ces messieurs ne se sentaient ni le courage ni la force d'affronter les risques du pouvoir. On délibéra. Une seconde lettre de démission fut péniblement établie, au milieu d'une agitation extrême, lettre qui disait que, dans un esprit d'apaisement et d'union nationale, le cabinet se retirait en assurant le président de la République de son entier dévouement. Et M. Herriot retourna à l'Élysée. Cette fois-ci M. Doumergue se fâcha tout rouge. Est-ce que M. Herriot n'avait pas conscience de ses responsabilités? Et la situation tragique où l'on se débattait, n'était-elle pas due à sa néfaste, à son impardonnable intervention?

Son devoir lui commandait donc de rester, de se présenter devant les Chambres, quitte à se faire renverser aussitôt. Et s'il ne voulait pas se soumettre à cette obligation, le président de la République prendrait immédiatement les mesures nécessaires afin de provoquer contre M. Herriot des poursuites pour crime de forfaiture.

Et c'est, en effet, en accusé plutôt qu'en président du Conseil que M. Herriot prit place au banc du gouvernement le mercredi 21 juillet. La séance effroyable qui eut lieu ce jour-là au Palais-Bourbon, aucun des assistants ne l'a encore oubliée. Le matin même, le gouverneur de la Banque de France avait fait parvenir au président du Conseil une lettre rédigée dans les termes suivants :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur l'intérêt essentiel que le conseil général attache à l'élévation de la faculté d'émission de la Banque de France, au cas où la vente, par le Trésor, du reliquat disponible de l'emprunt Morgan serait autorisée par le Parlement.

L'importance de nos comptes créditeurs, les besoins du commerce et de l'industrie, la nécessité d'assurer l'escompte des bons de la Défense nationale ont obligé le conseil général à faire de cette élévation de la limite d'émission une condition essentielle de son acquiescement à l'opération.

J'ai le devoir de vous prévenir qu'il n'y a aucune chance de changer à cet égard la résolution du conseil général.

Veuillez agréer... etc...

Signé : Moreau.

Un gouvernement démuni de toutes ressources allait tenter de faire flèche de tout bois, comme un court épisode du débat parlementaire devait le démontrer quelques heures plus tard.

Jusqu'à la dernière minute, le cabinet avait si peu cru à l'éventualité d'une confrontation avec la Chambre que le ministre des Finances n'avait même pas préparé d'exposé et qu'il dut improviser à la tribune un programme financier. Pendant qu'il le développait, il se produisit un incident dont le compte rendu officiel dans sa version adoucie ne laisse pas apparaître l'aspect dramatique. M. de Monzie arpentait la tribune, s'épongeant le front. On le sentait exténué de fatigue. Il se savait condamné. D'une voix qui devenait rauque, on l'entendit dire : « J'estime que nous avons le droit et le devoir de rechercher des concours étrangers. Or, depuis longtemps, le pays de France n'est pas saisi seu-

lement de demandes formulées par les groupes américains, mais ces groupes sont sur place, ils enquêtent, ils cherchent à causer. »

Des contrats, en effet, avaient été mis sur pied en grande hâte. Le ministre les tenait tout prêts. Alors, des travées de gauche, un homme braqua son regard sur l'orateur. M. Marcel Astier, de sa place, lança seulement, en détachant chaque syllabe, ces brèves paroles : « Pas de marché de gré à gré. » Ce fut tout, mais un instant on crut que M. de Monzie allait s'abattre. Haletant, il s'agrippa à la tribune, puis recula pour s'adosser. M. Astier fixait toujours le ministre, la main posée sur une serviette singulièrement épaisse.

Dehors, les manifestants, que la garde républicaine à cheval chargeait, s'égosillaient à crier : A bas Herriot ! Ce n'était pas seulement des groupes américains qui cherchaient à causer. Courtiers de tous pays, représentants de trusts, émissaires de la finance internationale étaient là qui guettaient la proie. Des opérations fructueuses s'annonçaient dans un pays qui entrait en liquidation. Il se chuchotait déjà que des propositions de vente pour les stocks de guerre et les immeubles de l'État avaient été faites à un groupe de banquiers hollandais. La France était à l'encan. Et que la serviette de M. Astier pesait donc lourde de secrets !

Mais M. de Monzie s'était ressaisi. « Monsieur Marcel Astier, dit-il, votre allusion manque de clef parce que je ne connais pas de marchés de gré à gré. Je n'ai jamais fait d'autres marchés que des marchés d'amitié, avec vous notamment. »

Quelques instants après, à 9 h. 35, le cabinet s'effondrait. A minuit et demi, M. Raymond Poincaré, appelé à l'Élysée, acceptait de constituer le ministère.

Aussitôt connue, cette nouvelle galvanisa une opinion publique qui défaillait. La panique s'arrêta net. Et pourtant, devant les coffres vides et l'État aux abois, la foule savait que M. Poincaré ne trouvait que la perspective d'une débâcle imminente. Mais le prestige d'une intégrité absolue, d'un grand désintéressement personnel joints à des qualités de labeur et d'application méticuleuse s'imposa à elle. Quelque opinion qu'on ait de lui par ailleurs, l'équité oblige de remercier l'homme qui, par sa seule présence, évita la catastrophe à ce moment précis. Le 6 août, sans qu'aucune mesure eût encore été prise, la cote des changes, au cours

de 159,25, enregistrait une baisse de plus de 90 points sur la livre.

*
* *

L'expérience Poincaré se poursuit maintenant depuis plus de quatre mois. Vouloir préjuger, dès à présent, avec certitude, de l'issue d'une entreprise aussi considérable, alors que les facteurs qui interviennent quotidiennement sont d'une mobilité et d'une complexité extrêmes, serait un jeu puéril. Non plus ne saurait-il être question de faire grief au président du Conseil de n'avoir pas encore répondu aux espérances que sa prise de pouvoir a fait naître chez les plus ignorants et les plus chimériques.

Mais un laps de temps suffisant s'est écoulé pour permettre d'examiner si, d'une part, les préceptes jugés nécessaires ont bien été appliqués et si, d'autre part, les résultats, dont le gouvernement se targue, doivent être considérés comme véritablement acquis.

Dans sa déclaration ministérielle, M. Poincaré disait que, pour conjurer à tout jamais de nouveaux risques d'inflation, il proposait de voter, avec le principe d'économies importantes, les suppléments de recettes indispensables. Cette idée, nous la trouvons reprise et précisée dans l'exposé des motifs du projet de loi déposé à la Chambre qui affirme que l'équilibre budgétaire et l'amortissement de la dette publique sont les conditions premières de toute tentative de restauration monétaire. Avec la plus grande netteté, les principes fondamentaux d'une politique d'assainissement se trouvent donc ainsi formulés. Il serait par conséquent inexact de prétendre que M. Poincaré les ignore ou les méconnaît. N'a-t-il pas déclaré d'ailleurs, dans le même exposé des motifs, que si ses propositions étaient acceptées, une base solide serait créée qui acheminerait aux réalisations ultérieures? Une affirmation aussi catégorique exclut de sa part toute espèce de doute quant à l'efficacité de son programme. Il s'agit donc de savoir si aucun obstacle n'en est venu contrarier l'agencement et, dans la négative, à l'aide de quelles mesures on a procédé à son application.

Or, s'il est évident que les idées de M. Poincaré ne recueillent pas que des adhésions, jusqu'ici rien n'est venu gêner l'expérience en cours. Chambres et commissions se sont

montrées d'une docilité remarquable dont le président du Conseil s'est publiquement félicité. Le pays, dans son ensemble, manifeste une confiance entière. L'opinion étrangère elle-même, quand elle n'est pas restée dans l'expectative, a témoigné de sa faveur. Bref, depuis quatre mois, le gouvernement a pu travailler dans un calme parfait, sans ennuis parlementaires et avec des pouvoirs quasi dictatoriaux.

A ne considérer que les phénomènes d'amélioration dont il est fait état, M. Poincaré, par ailleurs, a fait un « beau départ ». Le redressement opéré tient en effet du prodige. La livre a baissé d'environ 120 points. De onze centimes, la valeur du franc est remontée à près de dix-neuf. L'encaisse-métal de la Banque de France accuse une augmentation importante. Le fonds Morgan entièrement reconstitué, l'État et notre institut d'émission disposent en outre d'une réserve de devises considérable. La Trésorerie jouit d'une aisance qu'elle n'a plus connue depuis de très longs mois et pour le printemps prochain toutes nos échéances sont couvertes d'ores et déjà. Avec le renouvellement constant des bons du Trésor, la rentrée abondante des impôts, le produit de l'emprunt pour la caisse d'amortissement, surtout avec la baisse du chiffre d'avances à l'État, et la baisse de la circulation fiduciaire qui s'inscrit au bilan de la Banque de France, on obtient un résultat des plus satisfaisants. Il a même été possible de rembourser, par anticipation, de grosses sommes dues à l'étranger. Enfin les capitaux expatriés commencent lentement à rentrer et la signature de la France jouit d'un regain de crédit, à telle enseigne que nos émissions en Hollande et en Suisse ont été immédiatement souscrites.

De tout ceci, il se dégage une constatation que, sous peine de mauvaise foi, on ne saurait nier : psychologiquement, notre situation s'est fort améliorée. La technique de la confiance, préconisée par M. Bokanowski, a produit son maximum d'effet. Le cabinet en a su tirer parti, au moins pour se libérer de difficultés pressantes, ce qui n'est pas négligeable, et il en pourra user encore, dans une certaine mesure, pendant quelque temps. Réduite cependant à ses seules possibilités, cette technique ne peut pas mener très loin et l'influence qu'elle exerce, si d'autres forces ne la secondent, n'est pas durable.

Pour étayer cette technique et consolider les résultats qu'elle a obtenus, M. Poincaré se propose donc de réaliser trois choses : équilibrer fortement le budget, réduire la Dette et, par un jeu de mesures appropriées, assurer à la Trésorerie la large et indispensable aisance dont elle a besoin et dont elle a été privée pendant longtemps.

Selon ses vues, l'équilibre du budget doit s'obtenir de deux manières, par voie d'économie et par le moyen de nouvelles recettes. Dans l'exposé des motifs du projet de loi portant ouverture de crédits supplémentaires au titre du budget général de l'exercice 1926, le président du Conseil accorde même aux économies la première place. Une bonne gestion des finances publiques, dit-il, c'est d'abord la rigoureuse compression des frais généraux de l'État.

Voyons donc comment il s'y applique. Sur un total de près de 40 milliards, le projet de budget pour 1927 inscrit 116 millions de réduction de dépenses. 116 millions, c'est tout. Le chapitre des économies sera bref à passer en revue. De quoi est-il composé? M. Poincaré nous le dit : « Il est manifeste que des économies importantes ne pouvaient être attendues que d'une réforme profonde de nos rouages administratifs et judiciaires. » Mais un peu plus bas, il ajoute : « L'équilibre du budget a été obtenu, pour une large part, par un ralentissement dans les travaux d'équipement, dans la mise en valeur de nos richesses, dans la reconstitution de notre défense nationale, dans les encouragements à l'expansion commerciale, aérienne et maritime. » Maintenant nous sommes renseignés. Des économies, et des économies importantes ont été faites, mais toutes aux dépens des grands intérêts permanents du pays. Ce sont les dépenses productives, créatrices de richesses, qui ont été rognées. Cependant, leur abattement ne diminue pas nos charges parce qu'elles ont été compensées par d'autres dépenses. C'est le ministère de l'Intérieur qui voit augmenter ses crédits. C'est le ministère de l'Instruction publique qui enfle son budget de 549 millions pour garder des écoles sans écoliers et des maîtres sans élèves. Le nombre des illettrés augmente chaque année, les effectifs scolaires diminuent (de 30 pour 100 depuis 1922, affirme M. de Ramel). N'importe.

A-t-on réduit ou supprimé les 800 scandaleux millions du Fonds Commun? A-t-on fait quelque chose d'utile en

matière de monopoles? A-t-on diminué massivement les services publics dans un pays où la proportion des fonctionnaires est bien plus élevée qu'aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne ou en Italie? A-t-on seulement appliqué au cadre des agents des contributions le régime bien plus productif et bien plus économique qui existe en Alsace-Lorraine, régime que les fonctionnaires intéressés réclament eux-mêmes? Et que d'autres choses pourrait-on citer!

De la réforme administrative et judiciaire avec laquelle on a amusé le tapis, il n'y a rien à dire. Elle n'a trompé personne. Financièrement sans effet, elle n'a pratiquement que des conséquences regrettables. Sans doute M. Poincaré pense-t-il, comme M. Homberg, qu'en fait d'économies il n'y a pas grand'chose à faire. Ou, plutôt, il sait que l'état du régime ne lui permet pas d'en pratiquer. Si la bonne gestion des finances publiques nécessite une rigoureuse compression des frais généraux de l'État, on peut se demander si le président du Conseil garde beaucoup d'illusions sur la portée radicale de son effort. Du moins espère-t-il, sans doute, apporter des correctifs vigoureux à un état de choses qui ne laisse pas d'être angoissant.

Les économies étant éliminées, le programme du cabinet, tel qu'il est élaboré actuellement, peut se laisser réduire à trois mesures principales : le vote, par les lois du 3 et du 7 août 1926, de plus de 13 milliards de ressources nouvelles ; la création d'une caisse autonome d'amortissement et de gestion de la Dette publique et enfin la signature de conventions avec la Banque de France permettant à cet établissement d'acheter de l'or et des devises sur le marché.

De ces trois mesures, la dernière, et en partie seulement, correspond à une garantie réelle, à une sécurité véritablement acquise pour la proportion de métal, et non de devises, entrée dans les coffres de la rue de la Vrillière. Encore cette garantie est-elle d'un ordre de grandeur assez faible. Le bilan de la Banque de France du 25 novembre dernier la chiffre, au poste « Achat or argent et devises », à un milliard 449 539 095 francs papier, sans d'ailleurs indiquer à quelle quantité d'or réelle ce montant équivaut. Mais enfin cette mesure est inspirée d'une politique de l'or, la seule valable, et elle aboutit à un accroissement certain de notre actif. Cependant, par la même occasion, elle a pour effet d'enregistrer officiellement la déchéance définitive de notre devise,

puisqu'elle permet d'échanger 20 francs-or contre une quantité bien plus importante de francs-papier et qu'elle autorise l'achat de l'or au cours du change. Le principe dont elle se réclame s'oppose donc, jusqu'à un certain point, à la politique de redressement qu'entend poursuivre M. Poincaré grâce aux deux premières mesures (équilibre du budget, jeu de la caisse d'amortissement) élaborées tout exprès pour amener une revalorisation du signe monétaire. Ici se manifeste le premier symptôme de la faiblesse d'un plan où toutes les parties témoignent des contradictions de la pensée directrice.

Considérer le vote de 13 milliards de ressources nouvelles et la création d'une caisse d'amortissement comme des garanties effectives, au même titre que l'accroissement de notre encaisse métallique, est un simple non-sens. Tout au plus, peut-on parler dans cet ordre d'idées, et c'est déjà beaucoup s'avancer, de garanties éventuelles. L'équilibre d'un budget ne résulte ni d'un vote ni d'un calcul et l'on n'amortit qu'avec des excédents budgétaires. Entre les deux opérations, équilibrer le budget et amortir la dette, la liaison est absolue.

Quelle chance y a-t-il donc pour qu'on atteigne au résultat que se propose le gouvernement?

Le budget, calculé sur la base de 150 francs pour une livre, s'établit à près de 40 milliards de francs avec un excédent d'environ 700 millions aux recettes. Sur ce chiffre, 8 174 millions figurent au titre de la masse d'amortissement, pourcentage énorme qui représente plus de 20 pour 100, comme l'a fait remarquer le rapporteur général, M. de Chappedelaine. Calculé en or, cela donnerait plus de 6 600 millions dont un peu plus de 1 360 millions pour l'amortissement. En réalité cependant, notre budget, avec celui des départements et des communes, n'est pas loin d'atteindre 50 milliards, soit 8 333 millions-or environ, soit une augmentation supérieure de 3 milliards-or par rapport à 1914. Admettons que la faculté contributive du pays corresponde à ce total, ce qui n'est d'ailleurs pas certain, à condition toutefois que les ressources actuelles restent intactes, ou que les pertes soient compensées par des gains strictement équivalents. M. Poincaré est même plus catégorique en disant, dans l'exposé des motifs du budget, que l'équilibre suppose *l'absence de toute crise économique*. En

d'autres termes, et en se montrant moins exigeant, cela réclame le maintien de l'activité générale de la nation, sur des bases qui ne soient pas trop différentes, c'est-à-dire que le revenu national reste à peu près constant pour une même quantité de travail ou éventuellement pour une quantité supérieure.

Cette hypothèse s'annonce-t-elle comme devant se vérifier? A consulter les statistiques, un phénomène frappe aussitôt : la diminution marquée des échanges. En septembre dernier, nous avons importé 234 059 tonnes et exporté 230 000 tonnes de moins qu'en août et, par rapport à septembre 1925, nos importations sont en baisse de 555 040 tonnes et nos exportations de 71 178 tonnes. Cette baisse est surtout inquiétante quand elle s'exerce, comme c'est le cas, sur les matières premières : 191 095 tonnes de moins qu'en août, 463 147 tonnes de moins qu'en septembre 1925. Elle signifie le fléchissement de notre activité industrielle, elle indique l'épuisement graduel des stocks et le début d'une période de sous-consommation.

Mais, dira-t-on, les chiffres de la balance commerciale pour octobre infirment ces sombres pronostics. Le commerce extérieur de la France enregistre au contraire des plus-values considérables : à l'exportation 906 595 000 francs de plus qu'en septembre et 1 702 939 000 francs de plus qu'en octobre 1925, à l'importation 481 053 000 francs d'excédent sur le mois précédent et une marge bénéficiaire de 667 383 000 francs par rapport à octobre 1925. Certains ont même tiré argument de ces résultats pour proclamer bruyamment la faillite de la science économique. Les spécialistes et les techniciens, affirment-ils, se sont trompés du tout au tout, et, de leurs précisions, il ne reste rien. Un examen plus attentif aurait sans doute rectifié ce jugement et mis une sourdine à ces clameurs de triomphe. La brillante balance commerciale d'octobre ne fait en effet que confirmer, en les aggravant, les données du mois précédent.

Le gonflement de nos exportations qui explique, en majeure partie, le bénéfice de près d'un milliard à notre profit, provient de deux postes : des objets d'alimentation (+ 7 530 tonnes), ce qui n'est pas un symptôme dont il faille se réjouir par ces temps de vie chère, et des matières premières nécessaires à l'industrie (+ 92 887 tonnes). Cette seconde plus-value n'est pas plus satisfaisante que l'autre.

Outre son caractère accidentel, car elle résulte surtout de la grève anglaise et signifie des envois de charbon, elle implique la décroissance de notre activité industrielle qui laisse des disponibilités plus abondantes de combustible sur le carreau. De cette décroissance, la moins-value dans les exportations d'objets fabriqués (— 40 369 tonnes) est d'ailleurs un autre indice. Mais c'est le tableau des importations surtout qui donne à cette statistique un aspect inquiétant. La moins-value sur les matières nécessaires à l'industrie, qui atteignait déjà 191 095 tonnes pour le mois précédent, dépasse cette fois-ci 230 000 tonnes, soit une diminution de 1 082 569 tonnes sur le mois d'octobre 1925. Ou les chiffres n'ont aucun sens, ou c'est l'arrêt progressif de notre industrie qui s'inscrit ainsi dans les colonnes de la balance. On peut même ajouter que le temps est proche où le poste des objets fabriqués s'enflera dangereusement au tableau des importations parce qu'il deviendra plus avantageux d'importer que de fabriquer sur place.

Au moins cette cadence ralentie de la vie économique se conjugue-t-elle avec une baisse du coût de la vie? Or, loin d'avoir augmenté, le pouvoir d'achat du franc n'a cessé de diminuer jusqu'ici sur le marché intérieur. L'indice général des prix de gros est légèrement inférieur pour octobre à celui de septembre (767 au lieu de 804) ; l'indice des prix de détail, à Paris par exemple, a passé au contraire de 590 à 624. Dans l'ensemble, il est encore à certains égards inférieur aux prix mondiaux et il n'est pas inadmissible que, pour plusieurs raisons, il lui reste encore une marge de hausse à franchir (1). Ce n'est que maintenant en effet que les matières premières, achetées aux plus hauts cours, il y a quelques mois, sont livrées à la consommation sous forme de produits ouvrés dont le prix de revient agit, de toute évidence, sur le prix de vente.

Indépendamment de tout autre facteur accidentel (récolte déficitaire, taux des salaires, hausse des frets, fluctuations des changes, etc., etc...) le ralentissement des transactions et l'insuffisance des moyens de paiement sont, à eux seuls, capables d'apporter un correctif, peut-être sévère, aux évaluations budgétaires.

(1) L'indice des prix de détail pour novembre accuse, en effet, une nouvelle augmentation. De 624 il passe à 635.

Perspectives inquiétantes, certes, dont il ne faudrait cependant pas s'exagérer la gravité si le gouvernement voulait recourir aux soins d'y parer. Mais, sur ce point, ne reconnaîtrait-on pas, une fois de plus, en dépit des échecs qu'elle lui a déjà valus, la méthode de M. Poincaré qui tend à des fins en se privant des moyens?

Que l'on ne puisse supprimer les symptômes habituels, pénibles et d'ailleurs prévus, de la période d'assainissement, cela va de soi, bien que le président du Conseil semble penser différemment. Encore faut-il calculer les effets de la crise économique, et si elle se manifeste, les ménager et les pallier. Quand tous les jours on proclame, et avec raison, la nécessité de l'équilibre budgétaire, quand on reconnaît que, pour y parvenir, on ne peut supprimer les ressources indispensables à cet effet, c'est-à-dire diminuer les moyens de paiement sans augmenter leur pouvoir libératoire, il faut agir en conséquence. Les lois de finances d'août dernier ont créé des taxes nouvelles. Elles ont majoré les droits spécifiques, les droits sur le sel, le café, l'alcool, les droits de fabrication et de circulation des boissons hygiéniques, augmenté les impôts de transport des marchandises, les droits de douane, les taxes à l'exportation, etc... Ces taxes ont été établies pour procurer au Trésor des ressources supplémentaires. Ce n'est donc pas d'elles, qui s'incorporent fatalement aux prix de revient, que l'on peut attendre l'abaissement du coût de la vie. A ce prix de revient qu'elles forcent, il faut trouver un allégement par ailleurs, une compensation, pour obtenir au moins une constance des charges. On préfère esquiver le problème. Pour donner le change, il est facile évidemment de molester trois marchandes des quatre-saisons, au besoin un mandataire aux halles et de remettre en vigueur des règlements contre la spéculation illicite dont on sait ce qu'ils ont donné. En ces matières, l'appareil législatif a toujours été inopérant. En revanche, organiser une politique de la production et une politique des crédits jusque dans ses détails les plus minutieux, n'est pas une besogne aisée ; mais elle paraît d'une impérieuse nécessité si l'on veut aboutir ou, simplement, consolider le moindre résultat. Rien dans ce sens n'a été fait, pas même ce qui peut s'improviser en une journée, un ensemble de dérogations au moins temporaires à la loi de huit heures. C'est bien plutôt un programme en sens contraire qu'on a esquissé,

quelque chose comme une politique contre la production, un code de brimades contre le producteur. Vit-on jamais mettre fin à une crise économique par la disette et non par l'abondance?

Au moment de ses difficultés financières, l'Allemagne avait mis sur pied tout un jeu de dispositions, règlements et mesures, agencé avec la plus extrême ingéniosité, et qui constituait un système complet de répartition des crédits pour l'économie nationale, dont celle-ci, l'événement le démontre, s'est fort bien trouvée. Que l'existence de ce système ait été révélée à M. Poincaré, cela n'apparaît point jusqu'ici. L'effet le plus heureux de cette politique, dite du « contingentement », fut d'alimenter aussi bien que possible tout ce qui était puissant, sain, essentiel à la vie industrielle et commerciale du pays et, au contraire, de laisser périr et au besoin de supprimer brutalement les organes faibles, malades, les éléments parasitaires de l'économie. Puisque des dégâts ne pouvaient être évités, il valait mieux, jugeaient les Allemands, sacrifier au destin les moins utiles. Ainsi ont-ils assaini et fortifié un organisme qui semblait frappé à mort.

Il ne paraîtrait pas opportun d'appliquer cette méthode à la France dans son entière rigueur. Cependant certaines modalités pourraient lui être empruntées avec profit. Non pas qu'il faille méthodiquement ruiner les petites ou moyennes entreprises, comme cela s'est fait en Allemagne et comme cela tend à se faire actuellement en Italie. D'un simple point de vue fiscal, la tentative ne serait peut-être pas sans risque chez nous. Mais il est certain que la période d'après-guerre a vu l'efflorescence d'un mercantilisme malsain et même nocif qu'il y aurait tout intérêt à extirper. La sagesse commanderait donc de traiter différemment ce dernier et les autres éléments d'activité, sains ceux-là, et profitables. Déjà, en période normale, la démocratisation de l'emploi des crédits, imposée à la Banque de France, et grâce à laquelle on dispensait des facilités à des affaires mal établies que leurs propres forces n'arrivaient pas à faire vivre, une telle méthode n'était pas des meilleures mais, à la rigueur, pouvait se supporter. Il n'en est plus de même aujourd'hui où les conditions exigent un tri sévère et non pas l'application d'un traitement uniforme qui déjà révèle un manque de discernement. Il s'agit désormais d'aider à vivre

tout le travail utile, non pas de disperser mais de concentrer à son seul profit les ressources diminuées dont on dispose.

Là où il faudrait un régime souple qui mesurerait l'assistance au degré d'utilité nationale de telle ou telle branche de la production, c'est-à-dire selon un ordre d'urgence économique, on se contente d'élever le taux de l'escompte, de resserrer les crédits, de pratiquer la politique de l'argent cher, opération sommaire qui, sous des vocables différents, consiste à fermer plus ou moins hermétiquement un robinet. On borne, en somme, ses visées à la vente des stocks de devises, à la rentrée des capitaux évadés, et l'on décore ces objectifs limités, si utiles soient-ils, du nom de politique des crédits. C'est tout de même un peu trop simplifier les choses. Disons mieux : pratiquée de cette manière, l'entreprise devient même contestable, par les pertes superflues ou maladroites qu'elle entraîne, et moins rémunératrice, en tout cas, qu'on ne croit. D'ailleurs un tel système épuise vite ses vertus, et, dans des conditions données, révèle même ses dangers. Démunir par principe ou laisser dévaliser par incurie un pays de son stock de monnaies étrangères est une erreur qui se paie fort cher. Croit-on, au surplus, en dehors de ceux qui sont pris à la gorge et des gens d'affaires qui avaient accumulé des devises, contraindre par ce moyen les détenteurs de biens à l'étranger à liquider leur portefeuille? Le calcul risque d'être faux, à moins d'une terrible catastrophe, ce qui enlèverait alors la majeure partie de son intérêt à la rentrée des capitaux. Les émigrés financiers, faute d'être des héros, sont des gens prévoyants. Ils pensent que M. Poincaré n'est pas éternel, que, la passe la plus dangereuse franchie, les factions reprendront leurs disputes. N'ont-ils pas été nettement avertis par M. Herriot, par M. Painlevé, par les orateurs du Congrès de Bordeaux et tous les organes de gauche, qu'il ne s'agissait que d'une trêve? A la première détente, certaine politique, dont on connaît les résultats, sera reprise. Et cela fait toucher du doigt la faiblesse politique, la faiblesse essentielle de tout l'édifice qu'on échafaude : les chances de durée, la stabilité, qui sont fonctions de son achèvement, lui sont refusées.

Ce n'est donc pas s'aventurer que de conclure : l'équilibre budgétaire de M. Poincaré n'est pas une certitude, mais bien plutôt une éventualité et des plus aléatoires. De la crise économique qui s'annonce, qui est inéluctable, le budget

ne tient pas compte dans ses calculs. Établi traditionnellement selon la règle de la pénultième année, il présuppose en premier lieu la fixité de la monnaie, c'est-à-dire la balance des dépenses et des recettes. Qui dit ralentissement des affaires dit diminution des rentrées. Or c'est le plus clair de ses revenus que l'État tire de l'activité économique. Sur un budget de 39 967 millions de recettes, la taxe sur le chiffre d'affaires figure pour 6 145 523 000 francs, les droits à l'importation pour 2 196 893 000 francs, l'impôt général sur le revenu pour 2 400 000 000 de francs et l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux pour 3 200 000 000 de francs, soit au total 14 342 416 000 francs. A ces quatre postes, le journal le *Sans-Fil*, dans un décompte général qu'il a établi, en ajoute un certain nombre d'autres que la crise économique affectera automatiquement dans des proportions plus ou moins élevées et arrive ainsi au total d'une trentaine de milliards pour les recettes budgétaires menacées de décalage. Mais une crise économique n'entame pas seulement les recettes. Son corollaire naturel, le chômage, allonge aussi éventuellement la colonne des dépenses. Et l'on n'ignore pas à quelles hauteurs vertigineuses ont pu atteindre ou atteignent encore les allocations payées à ce titre par des pays comme l'Angleterre et l'Allemagne. Bien que la menace paraisse moins nette pour la France, en raison de la quantité de main-d'œuvre étrangère, elle n'est pas entièrement absente et, sans vouloir la chiffrer, il est prudent de la faire entrer en ligne de compte. Cette main-d'œuvre, pour plusieurs raisons, et notamment du fait des contrats de travail conclus avec les gouvernements étrangers, on ne saurait l'éloigner aussitôt que besoin en sera. Le cas échéant, elle peut donc devenir pour nous une charge, indépendante de celle des travailleurs nationaux. Ne la mentionnons cependant que pour mémoire et bornons-nous à évaluer modestement à 8 pour 100[1], c'est-à-dire à 2 400 millions sur 30 milliards de recettes économiques, le déficit probable dans les rentrées du Trésor.

Comme l'État n'a ni politique de production ni politique de crédits, il a de fortes chances de ne pouvoir résister aux effets trop forts, inutilement forts de la crise parce qu'elle

(1) Le *Sans-Fil* (n° du 19 novembre 1926) va même plus loin et estime qu'une diminution de 10 pour 100, soit trois milliards, n'aurait rien de surprenant.

n'aura été ni évaluée, ni préparée, ni dirigée, ni maintenue dans ses limites indispensables. Ainsi, au lieu d'agir comme un remède qu'elle devrait être, elle équivaudra à une mesure pour rien, sinon à un malheur de surcroît.

*
* *

Si le programme de M. Poincaré, quant au budget, reste de l'ordre des spéculations n'ayant pas subi l'épreuve du réel, la pratique de son plan d'amortissement, dans la très faible mesure où elle n'est pas subordonnée à l'équilibre budgétaire, présente-t-elle au moins des garanties plus solides?

Un impôt assis n'est pas encore un impôt perçu. Mais on garde l'espoir de le faire rentrer et, en dépit des conjonctures les plus défavorables, un hasard heureux y concourt parfois. En ce qui concerne la balance des recettes et des dépenses, M. Poincaré peut s'estimer, par conséquent, fondé à réclamer, pendant quelque temps encore, le bénéfice du doute. Mais une politique d'amortissement qui n'amortit pas est condamnée sans appel dans son principe. On ne saurait invoquer à son endroit l'excuse, valable pour le budget, que le calcul le mieux établi risque de se trouver faussé (par exemple du fait d'un accident imprévisible, mauvaise récolte, raz de marée, destruction de mines, etc...). Un acte d'amortissement doit avoir un résultat positif. Quel est donc celui qu'a obtenu le gouvernement pour les opérations effectuées à ce titre?

En vertu de la loi du 7 août, rendue constitutionnelle le 10 par l'Assemblée nationale réunie à Versailles, une Caisse de gestion des bons de la Défense nationale et d'amortissement de la Dette publique a été instituée. Les ressources qui lui furent attribuées sont chiffrées dans le projet de budget de 1927 à la somme de 8 174 millions. Ce total reste soumis à tous les aléas de l'équilibre du budget lui-même. Il n'en sera donc point parlé ici.

Quelques remarques, en passant, ne seront cependant pas superflues : 1° l'autonomie d'un organisme, dont le président et les principaux administrateurs sont des parlementaires et dont les crédits dépendent du vote des Chambres, ne va pas sans éveiller quelque suspicion ; 2° l'utilité même d'une caisse d'amortissement reste très contestable. Pour

des raisons, qui ont gardé toute leur valeur, un grand ministre des Finances, le baron Louis, en avait désapprouvé le principe. Et d'ailleurs l'État français, s'il a les moyens et le ferme désir de réduire sa Dette, ne dispose-t-il pas de toute la matière amortissable voulue, à commencer par les rentes de cette catégorie? 3° enfin, en attribuant à la caisse le produit des ventes de tabac, l'État soustrait à l'actif de la nation, et pour son seul profit, le plus riche des monopoles, qu'il administre au demeurant en dépit du bon sens, et qu'il se réserve ainsi de continuer à gérer au détriment du bien public (1).

Sans insister davantage, voyons comment fonctionne cette caisse. Pour son début, dès la première quinzaine d'octobre, elle émet un emprunt de trois milliards. Elle commence donc par une flagrante illégalité, car seul le Parlement a le droit de voter des emprunts. Illégalité cependant dont on louerait volontiers M. Poincaré, si elle devait aider au salut public. Couvert à grand renfort de publicité coûteuse, avec beaucoup de peine et grâce au concours forcé des banques, loin de consolider une partie de la Dette flottante, ce qui devait être son unique raison et aurait constitué un semblant d'excuse, l'emprunt en a au contraire considérablement augmenté le montant. Alimenté en très grande partie avec de l'argent frais, il a accru la circulation des bons de la Défense. A cette première conséquence s'en ajoute une seconde. Ces nouveaux bons de la Défense portant intérêt à 5 pour 100 ont été convertis en bons de la Caisse d'amortissement dont le taux d'intérêt minimum est fixé à 7 pour 100. Ainsi, à l'aide d'un organisme spécialement chargé de réduire la Dette, on a creusé un nouveau trou et grevé le pays d'une charge supplémentaire. En définitive, et jusqu'à nouvel ordre, la Caisse d'amortissement n'a servi qu'à permettre au Trésor de contracter un emprunt déguisé particulièrement onéreux. C'est déjà un résultat assez troublant, mais non pas le seul qu'il faille attendre.

A l'article 6 de sa loi constitutive on peut en effet lire que la caisse a le droit de se faire consentir des avances gagées sur les recettes des tabacs. Garantie illusoire, car aucune

(1) Voir, à ce sujet, le rapport de la commission Citroën. Les dépenses, depuis 1914, ont augmenté de huit fois, mais le rendement, calculé en or, a très sensiblement diminué. Le bénéfice en 1914 accusait 436 millions. En 1921 il n'était plus que de 272 millions de francs-or.

limitation des avances n'est prévue d'une part et, d'autre part, les recettes des tabacs figurent par essence le gage des porteurs de bons, gage considéré d'ores et déjà comme insuffisant puisqu'une annuité de 325 millions est inscrite au budget pour le compléter. Que penserait-on d'un particulier qui offrirait en nantissement, à des prêteurs successifs, la même sécurité, au surplus préalablement hypothéquée? Autrement dit, la Caisse d'amortissement se présente comme une nouvelle promesse d'inflation en puissance. Si l'on ajoute que ses recettes risquent d'être épuisées au moindre signe d'inquiétude et que les malheureux porteurs de libellés n'ont entre les mains que des vignettes de papier-monnaie exposées à toutes les vicissitudes du change, on aura lieu de craindre qu'une fois de plus l'État se soit livré à une de ces manœuvres dolosives dont il est coutumier et qui ont pour terme final la ruine méthodique des Français.

Cette première entreprise d'amortissement ayant, sans doute, été jugée satisfaisante, M. Poincaré n'a pas voulu s'en tenir là. Sur les 3 018 millions de bons du Crédit National 6 pour 100 1922 qui viennent à échéance le 1er février prochain, 1 400 millions environ ont été déposés en remboursement au cours de 507 fr. 50. Aucune somme correspondante n'a été inscrite dans les dépenses du budget de 1927 à cet effet. M. Poincaré a donc proposé aux détenteurs un emprunt de conversion en bons du Trésor décennaux 7 pour 100 nets d'impôt sur le revenu, de droit de timbre et de droit de transmission, en coupures de 500 francs émises à 460 francs et remboursables à 525. De telles pratiques se révèlent des plus périlleuses. Si la confiance venait à cesser, ce ne sont pas ces avantages qui empêcheraient le public de présenter ses titres aux guichets. Si, au contraire, elle se maintient, l'initiative gouvernementale crée un redoutable précédent, en mettant aux mains des porteurs une arme de chantage dont ils sauront se servir pour les échéances futures. Telle quelle, cette mesure témoigne en tout cas d'un singulier état d'esprit. Elle n'est rien d'autre que l'éternel retour aux expédients et, de ce fait, grève l'État de charges constamment accrues.

Un emprunt est toujours une anticipation d'impôt, une dette créée qui impose à l'État des dépenses nouvelles. Le premier devoir d'un gouvernement qui prétend amortir serait donc de n'en point faire usage. Sous l'égide de

M. Poincaré cependant, deux emprunts ont été émis, des emprunts extérieurs fort onéreux : un premier de 60 millions de francs suisses, un second de 30 millions de florins, tous deux à 7 pour 100 pour les chemins de fer de l'État. Il est vrai que ce dernier a servi à rembourser, par anticipation, un crédit ouvert par la Hollande à la France pendant la guerre, le Trésor ayant été autorisé à s'appliquer les sommes empruntées par les chemins de fer. On peut donc considérer cette opération comme blanche, ou à peu près, et ne retenir que la dette contractée en Suisse. Convertie en francs français, elle atteignait, au cours de 670 d'alors pour 100 francs suisses, un montant d'environ 400 millions et entraînait le paiement de 28 millions d'arrérages. Ce chiffre a évidemment diminué depuis et, avec une monnaie instable, il est difficile de fixer la charge qui en résulte pour l'État par an. Attribuons-lui une importance actuelle d'environ 22 millions qui correspond à la moyenne des cours du franc suisse pendant ces dernières semaines, moyenne qui n'est pas défavorable. Un troisième emprunt enfin pour les chemins de fer d'Alsace-Lorraine a été négocié en Suisse du 16 au 22 novembre ; il porte sur 75 millions de francs suisses à 7 pour 100, ce qui, au cours approximatif de 530 pour 100 francs suisses, équivaut également à environ 400 millions et au paiement de 22 millions d'arrérages.

Si l'on veut évaluer le fardeau supplémentaire que M. Poincaré nous a imposé depuis quatre mois, on arrive aux chiffres suivants : Pour 3 milliards et demi de nouveaux bons du Trésor à 5 pour 100 (chiffre manifestement trop faible selon toutes les indications que l'on possède ; l'ordre de grandeur réelle serait au moins de 5 milliards), 175 millions d'arrérages plus 60 millions qui proviennent de la conversion de 3 milliards de bons 5 pour 100 en bons des Tabacs à 7 pour 100 ; 14 millions dus à l'augmentation d'intérêt des Bons du Crédit National échangés contre des Bons décennaux, plus 182 millions de frais que la méthode de conversion employée a entraînés ; 44 millions d'arrérage dûs pour le service des deux emprunts contractés en Suisse. Nous atteignons ainsi au total de 475 millions qui, encore une fois, est certainement inférieur à la réalité et qui, en tout cas, ne tient compte ni des frais de publicité, ni des frais de commissions payés au titre de ces différentes opérations.

Pour un aussi court laps de temps, cette brève et incom-

plète récapitulation est assez suggestive. Elle montre que, sur ce point, avec des apparences un peu modifiées et sous des appellations nouvelles, il n'y a rien de changé aux errements financiers de l'État. Les expédients tiennent toujours lieu de réformes et aucun véritable assainissement n'est poursuivi. On a déjà maintes fois amorti de cette façon et avec les mêmes résultats. Avant M. Poincaré, M. de Villèle a bien été obligé de constater que « c'est une combinaison déplorable que de vendre des rentes à 50 pour en racheter à 60 ».

Contre la méthode d'amortissement que l'on pratique et contre les espoirs qu'elle a éveillés, un argument reste enfin à invoquer qui n'est pas décisif, comme une loi de la nature est inexorable, mais qui a pour lui d'avoir toujours été validé par les faits. Les précédents historiques établissent en effet que les caisses d'amortissement n'ont jamais répondu aux espoirs qu'on avait fondés sur elles et leur mise en œuvre n'a valu que des mécomptes (1). En dépit des mécanismes les plus ingénieux et des précautions les plus grandes, ces organes ont connu, sans exception, une vie précaire et une fin prématurée. Il en fut ainsi de la Caisse des remboursements imaginée en 1722 par Pâris-Duverney, qui ne remboursa plus rien au bout de très peu d'années. Il n'en alla pas autrement de la Caisse générale des amortissements que le contrôleur général Machault mit sur pied en 1749. Quant à la nouvelle expérience que tenta le contrôleur général L'Averdy en 1764, avec le jeu simultané d'une caisse d'amortissement et d'une caisse des arrérages, elle eut pour seul effet d'enfler la Dette au lieu de la diminuer et se termina par un désastre. Vingt ans plus tard, Calonne ne fut pas plus heureux. Ces échecs successifs n'empêchèrent cependant pas les financiers du Consulat et de l'Empire d'y recourir à leur tour. Vains efforts. Les charges croissaient sans arrêt et à la dette consolidée venait se superposer une dette flottante d'un montant très élevé. Sous leur fardeau conjugué, le Trésor finit par succomber. Très rapidement la caisse ne servit plus qu'à masquer et à faciliter les expédients auxquels se livrait un État de plus en

(1) Sous la signature de Pollux, *Politika* (avril 1926) a publié un article des plus intéressants. Les applications du principe d'amortissement dans l'histoire financière de la France y sont étudiées d'une manière très claire et très complète.

plus obéré. A la Restauration incomba la lourde tâche de mettre un peu d'ordre dans le chaos financier légué par les régimes précédents. Elle s'y employa de son mieux. Ses ministres, et notamment le duc de Gaëte, firent preuve d'une habileté et d'un savoir consommés, d'un courage aussi auquel on ne saurait assez rendre hommage. Besogne difficile que celle qui consistait à réparer les désastres incalculables que des guerres sans fin avaient rendus aigus au point de les faire paraître sans remède. La caisse d'amortissement qui fut instituée en 1816 peut passer pour le modèle du genre. Jamais organisme mieux agencé et plus solidement charpenté n'avait été conçu. Et cependant, Villèle dut se convaincre qu'il ne répondait à rien d'utile et ne servait, en fin de compte, que les intérêts de quelques spéculateurs et nullement ceux de l'État. Les expériences ultérieures aidèrent encore à confirmer ce jugement. C'est ainsi que, pendant le Second Empire, le fonctionnement de la Caisse d'amortissement ne fut nullement un obstacle à l'aggravation de la Dette dont le montant passa du simple au double.

De ces tentatives renouvelées se dégage une leçon qu'il faut s'attacher à comprendre. Elle peut se formuler à peu près comme suit : on n'amortit pas à n'importe quel moment et on n'amortit jamais en période de crise grave. Dans son *Cours d'Économie politique*, M. Colson va même jusqu'à affirmer que l'amortissement peut avoir plus d'inconvénients que d'avantages quand il est intempestif. Ce sont les époques de calme, de prospérité générale et de développement de la richesse qui permettent l'amortissement, et alors l'existence d'une caisse spéciale est parfaitement superflue. C'est de cette manière qu'il faut entendre les paroles du baron Louis quand il disait : « On amortit pendant la paix pour pouvoir emprunter pendant la guerre. » Cette politique, l'Angleterre a su la pratiquer avec un art admirable et la réussir parce qu'elle doublait une saine conception financière d'une saine conception gouvernementale qui s'appelle continuité de vues et stabilité.

Aussi, et pour toutes les raisons qui précèdent, est-ce avec une appréhension pleine de mélancolie que l'on assiste aux efforts prodigués par M. Poincaré dans cet ordre d'idées.

XXX

(A suivre.)

Antilia
ou le premier voyage de Christophe Colomb

CHAPITRE PREMIER

Le descendant du vainqueur des Mithridate chez les franciscains cosmographes de la Rabida.

Près de la porte d'une taverne du port de Palos, une demi-douzaine de marins, assis devant une table faite d'une planche posée sur deux tonneaux, fêtaient le retour d'un camarade qui venait de naviguer, deux années durant, de Lisbonne à Madère et aux Açores et le long de la côte de Guinée, à bord d'un navire du sérénissime roi de Portugal.

— Comment trouves-tu ce vin, Francisco? lui demanda l'un d'eux.

— Peuh ! répondit-il, après avoir vidé son gobelet, quand on a fait un long séjour à Madère, tous les vins d'Andalousie vous font pitié. Quelle île ! et quelle chance que celle des Portugais qui en sont les maîtres ! Les plus pauvres y vivent mieux que les plus riches de chez nous. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une confiture ; je l'ignorais il y a deux ans. A Madère, tout le monde en mange, et on commence d'en manger dans tout le Portugal, parce que les navigateurs du roi ont découvert cette île et d'autres qui produisent du

sucre si doux et en telles quantités que c'est une bénédiction du bon Dieu.

— Et l'or? Est-ce qu'il y a beaucoup d'or?

— L'or est sur le continent, en Guinée, mais il appartient au roi. Non loin du château de la Mine, il y a un pays de sauvages noirs comme l'âme d'un damné qui n'ont qu'à se baisser pour ramasser de l'or, mais qui manquent complètement de sel. Que faire de tant d'or quand on est privé de sel sans quoi l'on ne peut vivre? Alors on fait des échanges. Il y a un endroit réservé où le roi fait déposer des barres de sel. Quand un sauvage en veut, il apporte un panier de poudre d'or et prend une barre. Le trafic se fait toujours loyalement, quoiqu'il ne soit pas surveillé. De temps à autre, des officiers du roi vont porter de nouvelles provisions de sel et recueillir les paniers d'or.

— Et qu'est-ce qu'il fait, le roi, de tant d'or?

— C'est pour la guerre contre les infidèles qu'il veut chasser du Maroc et des terres voisines. Depuis que l'infant dom Henrique, prince cosmographe et navigateur — qu'il repose en paix! — a fondé une académie nautique sur le promontoire de Sagres et lancé les Portugais sur la voie des découvertes, les vaisseaux du roi ne cessent d'avancer, et ses soldats et marchands de fonder de solides établissements et des comptoirs toujours plus au sud de l'Afrique ; ils finiront bien par trouver le chemin océanique qui les conduira loin, là-bas, du côté des Indes, jusqu'au royaume chrétien que gouverne le prêtre Jean. On fera alliance avec lui, et alors, non seulement on exterminera les Maures du Maroc, mais encore on ira reconquérir le royaume de Jérusalem sur les Maures d'Orient.

— Et dire, fit le plus jeune des marins, que nous laissons aux Portugais l'honneur et le profit de ces découvertes! Nous les valons, pourtant, dans l'art de la mer ; les grandes aventures sur la mer océane ne nous font pas peur, et des capitaines comme notre Martin Alonso Pinzon ne sont pas inférieurs aux plus habiles de la Lusitanie. La reine...

— Tais-toi, Juan José! dit le plus âgé en l'interrompant vivement. Tu vas blâmer notre sérénissime et glorieuse reine... Un gamin comme toi! N'avons-nous pas déjà les Canaries qui valent bien Madère et les Açores? Le temps d'autres découvertes magnifiques et plus lointaines ou de conquête de ces pays des Indes et du Cathay, où les toits des maisons

sont en or, viendra pour nous. Ce n'est pas pour rien que notre maître, Martin Alonso, vient de partir pour Rome, où il va — je le tiens de lui — étudier des cartes marines qui sont gardées par le cosmographe du Saint Père. Toutes les terres qui ont été découvertes depuis cinquante ans y étaient marquées d'avance avec leurs noms. Il y en a d'autres qui restent à découvrir, comme Saint-Brandan et Antilia. Le pape le sait. Ce sont des îles, les îles de l'or, des épiceries, des pierres précieuses et des oiseaux aux mille couleurs, des îles plus riches que ta Guinée, Francisco. Mais, avant d'appareiller pour leurs rivages, avant de faire la guerre aux Maures d'Afrique et à ceux qui se sont emparés du Saint-Sépulcre, il faut expulser ceux qui possèdent encore des royaumes dans notre propre pays. C'est ce que disent Martin Alonso et les religieux de Saint-François. La reine Isabelle et son illustre époux le roi aragonais, y travaillent, et Dieu bénit leurs armes. Notre-Dame de la Rabida les protège depuis qu'elle a été retirée des eaux, il y a douze ans. Vous savez que j'ai eu l'honneur — dont n'était pas digne le pauvre homme à l'âme pécheresse que je suis — d'être l'un de ceux qui la trouvèrent par une grâce divine.

Le vieux marin fit le signe de la croix, et, ému par ce souvenir, se tut un instant ; les autres l'imitèrent. Puis il dit à celui qui revenait des Açores et de la Guinée :

— Francisco, tu devrais aller à la Rabida, remercier la Vierge de ces deux années d'heureuse navigation.

— J'irai ce matin. J'y allais quand je vous ai rencontrés.

*
* *

Le monastère de la Rabida, où Francisco Vallejo, marin du port de Moguer, allait se rendre, après avoir causé et trinqué avec ses camarades, est bâti sur un promontoire en face de l'Océan, à une lieue de Palos. Dans l'antiquité, il y avait, sur le même emplacement, un temple païen qui fut remplacé par une chapelle dédiée à la Mère de Notre-Seigneur, lorsque le christianisme eut étendu ses conquêtes dans tout le midi de la péninsule ibérique. Une image de la Vierge, en marbre peint, tenant l'Enfant dans ses bras, y était vénérée par le peuple de la région de Huelva, l'ancienne Onubia dévote à Hercule, et particulièrement par les marins en faveur de qui, à partir de la fin du troisième

siècle, elle accomplit des miracles aux heures de perdition en mer. Quatre cents ans plus tard, les moines qui avaient construit un monastère pour se consacrer à Elle, furent pris de terreur à la pensée que les Maures, devant les armées de qui les places fortes de l'Espagne chrétienne tombaient une à une, pouvaient s'emparer de la statue sacrée, la détruire ou la profaner. Une nuit, une voix céleste révéla au prieur que le seul moyen d'empêcher ce sacrilège était d'immerger l'image dans l'Océan, ce qui se fit dès les premières clartés de l'aurore.

De nombreuses années passèrent, pendant lesquelles l'Espagne fut asservie aux Maures ; puis les montagnards du Nord entreprirent l'œuvre de la libération.

Le 8 décembre 1472, fête de l'Immaculée Conception, quelques pêcheurs qui, à cause de leur pauvreté, avaient obtenu du prieur de la Rabida la permission de travailler durant la matinée de ce jour férié, jetèrent un vaste filet près du port de Huelva, puis le retirèrent avec toute sorte de précautions, car ils sentaient craquer les mailles, tellement il était chargé. Au lieu de poissons, ils avaient pêché, dans les profondeurs de l'eau, une statue en marbre qui fut reconnue par les moines franciscains, gardiens de la tradition, pour être celle de la Vierge confiée à l'Océan sept cent cinquante-trois ans auparavant. Par malheur, la moitié du corps de l'Enfant-Jésus, celle de la ceinture à la tête, manquait. Pleins de foi et suppliant Dieu de compléter le miracle de la retrouvaille, les pêcheurs immergèrent de nouveau leur filet et ramenèrent l'autre moitié. Le Père Jean-Baptiste Pedroso appliqua cette partie sur la première et, instantanément, les deux moitiés furent si parfaitement unies qu'on ne put distinguer aucune trace de la soudure.

Cette nouvelle fut accueillie avec une immense allégresse par la population des bords de l'Océan, depuis la frontière du Portugal jusqu'au détroit de Gibraltar, car, disaient les hommes de l'art de la mer, si Dieu a voulu que l'image de la Vierge fût replacée sur l'autel de la Rabida, c'était que les Maures ne redeviendraient plus les maîtres du pays, et, certainement aussi, seraient chassés des royaumes et seigneuries qu'ils occupaient encore.

*
* *

— Et alors, dit le vieux marin, ce sera pour nous l'heure de partir à la découverte de l'or et des épiceries.

— A Antilia?

— A Antilia ou autre part, selon ce que Martin Alonso apportera de Rome. Il a déjà des idées là-dessus ; il voudrait aller encore plus loin, du côté des Indes. Antilia, l'île des Sept Cités, où allèrent se réfugier, avec une foule de leurs paroissiens, sept évêques dont chacun y bâtit une ville lorsque l'Espagne et le Portugal furent conquis par les Maures ! Il serait temps de la retrouver... Est-ce qu'on en parle à Lisbonne et à Madère, Francisco?

— Si l'on en parle ! Aux Açores et aux Canaries aussi, d'où, certains jours de l'année, on l'aperçoit. On dirait que c'est une île flottante...

Francisco s'interrompit. Un homme, tenant un enfant par la main, que les marins attablés avaient vu s'approcher de la taverne, n'était plus qu'à quelques pas d'eux. Un étranger sûrement : il était vêtu d'un habit de couleur brun grisâtre qui, par sa coupe, ressemblait à celui des Franciscains, et il portait le cordon de saint François. Il était de belle taille, fort de membres, à visage allongé, frais et rougeâtre de teint et rempli de taches de rousseur. Il ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans, bien qu'à ne regarder que sa chevelure presque blanche, on lui en eût attribué davantage. Les marins se levèrent ; celui qui était le plus près fit le geste de lui prendre la main pour la baiser, mais l'étranger refusa vivement cet hommage de respect en disant :

— Je ne suis pas un religieux, mais un homme de l'art de la mer comme vous. Si je suis ainsi vêtu, c'est à cause d'une dévotion particulière à saint François, et parce que je viens, de Portugal, en pèlerinage à son couvent de la Rabida.

Avec l'enfant, il pénétra dans la maison, demanda une chaudronnée d'eau, au grand étonnement de la tavernière et de sa servante, qui n'étaient pas habituées à un tel souci de propreté chez leurs clients ; il retroussa ses manches et lava vigoureusement son visage, son cou, ses bras et ceux

de l'enfant. Ensuite, fort courtoisement, il pria la patronne de leur faire servir sur la table du dehors des œufs au lard et une cruche d'eau. Au moment où il franchissait le seuil, il entendit ces phrases :

— On a moins de connaissances sur les îles de Saint-Brandan et du Brésil. Sont-elles flottantes? On n'en sait rien. Mais Antilia ne l'est pas. Si elle l'était, notre infortuné compagnon Alonso Sanchez, de Huelva, qui y a été, l'aurait dit.

A ces mots, l'étranger s'arrêta, pâlit, comme frappé d'une douloureuse surprise et hésita, puis reprit ses esprits, s'approcha des marins et leur demanda s'ils voulaient bien faire une place à son enfant et à lui-même au bout de la table ; à quoi ils acquiescèrent volontiers. Tout en servant l'enfant, après avoir coupé deux tranches de pain, il engagea la conversation avec eux :

— Je viens de vous entendre prononcer le nom d'un marin de Huelva qui serait allé à Antilia. C'est sans doute une de ces fables de découvertes fortuites ou clandestines qui courent les ports et qui, peu après, sont reconnues fausses.

— Pas celle d'Alonso Sanchez ! Mais si vous êtes un marin portugais et si vous venez de Portugal, vous avez dû entendre parler de lui.

— C'est la première fois que j'entends son nom. Je ne suis pas Portugais, mais Ligurien.

— Ah ! vos compatriotes sont nombreux dans ces pays-ci. Ils font de grosses fortunes dans les affaires d'argent. Seuls les Juifs les valent ou les surpassent. Les Gènois sont aussi de bons marins, mais ils ont le tort de s'entêter de plus en plus à fréquenter surtout l'orient d'une mer fermée. Ils n'y font pas de découvertes. Si vous êtes allé jusqu'à Lisbonne, vous devez savoir que la mer océane est bien plus profitable. Avez-vous visité beaucoup de mers?

— Toutes les mers fréquentées par les navigateurs, je les ai parcourues.

— Toutes? Celles de France, de Flandre, d'Angleterre?

— J'ai vu tout le levant et le couchant ; j'ai été sur la route du nord où est l'Angleterre, et, plus au nord encore, plus loin que l'île de Thulé.

— Avez-vous été en Guinée? demanda Francisco Vallejo.

— Oui, j'ai visité toute la côte ; j'ai été au fort de Saint-

Georges de la Mine qui appartient au roi de Portugal et qui se trouve sous la ligne équinoxiale...

— En êtes-vous sûr?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr. Étant cosmographe et cartographe, j'ai tenu à relever moi-même sa latitude à l'aide du quadrant.

Le pilote Francisco eut un clignement d'œil qui, pour les marins assis en face de lui, signifiait : « Méfiez-vous, c'est un hâbleur. » L'étranger, en effet, n'était pas allé au château ou fort de la Mine, qui est non au sud de l'Équateur, mais à plus de cinq degrés au nord ; et, en tout cas, s'il y avait été, il était incapable d'y avoir fait le point.

Le Ligurien reprit :

— J'ai été de là sur la côte de la Malaguette, où j'ai pris une cargaison de poivre. Sur la plage, un soir, j'ai vu s'ébattre des sirènes...

— Des sirènes ! Vous avez vu des sirènes, vous?

— Pourquoi pas? Mais elles ne sont pas ce que prétendent les poètes : de belles femmes à la voix harmonieuse ; ce sont plutôt des hommes au visage assez laid et qui poussent des cris rauques. D'autres que moi en ont vu. Leur existence est plus certaine que celle d'Antilia, l'île des Sept Cités.

— Notre ami Alonso Sanchez y a été et en est revenu. Il était pilote à bord d'une caravelle portugaise qui partit avec un chargement de marchandises à destination de la Flandre. En route, elle fut assaillie par une forte tempête et emportée par sa violence et son impétuosité, elle aborda dans cette île qui fut ainsi découverte. On y débarqua. Alonso Sanchez en releva la situation qu'il marqua sur une carte marine ; puis on remit à la voile pour retourner en Portugal, avec l'idée d'organiser une expédition pour la prise de possession légale et l'exploitation au bénéfice de la couronne et des découvreurs. Mais, au retour, la caravelle fit naufrage en vue de Porto-Santo. Tout l'équipage périt, à l'exception du pilote Alonso Sanchez qui fut porté sur la plage par une épave. Des gens de la mer l'y recueillirent mourant ; il eut pourtant la force de leur dire qu'il venait de découvrir Antilia et qu'il voulait y retourner. A ce moment, vint à passer un homme qui l'emmena dans sa maison pour le soigner. Il y mourut quelques jours après.

— De qui avez-vous appris cette histoire? demanda l'étranger en pâlissant pour la seconde fois.

— Je viens de Porto-Santo, répondit Francisco Vallejo. Je la tiens d'un des marins qui trouvèrent ce pauvre Alonso sur la plage et le laissèrent emporter chez cet homme, un étranger, croient-ils, dont ils ne savaient pas le nom.

Le navigateur ligurien garda le silence. Il acheva de manger ses œufs au lard auxquels il avait à peine touché, tant les nouvelles qu'il apprenait du pilote de Moguer le préoccupaient. Puis il appela son fils qui jouait à quelques pas de là, avec d'autres enfants.

— Allons, Diego, en route ! lui dit-il. Nous avons encore une bonne trotte pour monter à la Rabida.

Et ils s'éloignèrent dans la direction du promontoire après avoir salué les marins et la tavernière.

— Rien ne m'ôtera de l'idée, dit Francisco à ses camarades, que cet étranger n'est ni un cosmographe ni un navigateur de métier. Il ne sait pas se servir du quadrant.

* * *

Il fallut plus de deux heures aux voyageurs pour atteindre le monastère, car l'enfant, malgré la halte et le déjeuner à la taverne, était encore fatigué, ce qui ne l'empêchait point de lâcher de temps à autre la main de son père pour courir après un papillon ou essayer de grimper à un petit arbre et d'y cueillir des fruits. Ils marchaient dans des sentiers étroits bordés d'orangers, de citronniers et de figuiers, puis les quittaient pour traverser des champs de vignes et de romarins par où il leur semblait qu'ils raccourcissaient la distance. Ils parvinrent enfin à l'orée d'un bois de pins qui couronnait le promontoire. Le père s'arrêta, contempla le paysage qui déroulait la fête de ses lignes et de ses couleurs depuis ses pieds jusqu'à l'Océan où glissaient des voiles éclatantes de soleil, et aspira à pleines narines, longuement, la brise qui venait du large pour se charger du parfum des végétaux.

— Comme cela sent bon ! dit-il à son fils. Il n'y a rien de plus délectable dans l'œuvre de la création que les senteurs de la terre, des fruits et des fleurs mêlées à celles de la mer dans un vent frais et doux comme celui-là.

Et l'étranger, voluptueux de l'odorat, ne se lassait d'aspirer l'air embaumé. Ils ne tardèrent pas à voir le monas-

tère dont la façade badigeonnée de chaux se détachait sur le fond sombre d'un rideau de pins. Ils frappèrent à la porte.

En le voyant, le frère portier eut un geste de surprise tel que l'étranger crut devoir s'excuser comme il l'avait fait auprès des marins. Dévot de saint François, il venait, avec son enfant, en pèlerinage à Santa-Maria de la Rabida et désirait voir le Père Antonio de Marchena.

— Qui dois-je annoncer? demanda le portier.

— Le Père ne me connaît pas et ignore même mon nom, répondit-il. Veuillez lui dire que je viens de la part de son ami défunt, le pilote Alonso Sanchez.

Le portier fit entrer les deux visiteurs dans le cloître et alla prévenir le Père Antonio, qui accourut quelques minutes après, et, avant même d'être auprès du Ligurien et de lui laisser sa main à baiser, leva les bras au ciel en s'écriant :

— Vous avez vu notre pauvre Alonso ! Et il vous a chargé d'une commission pour ses amis de la Rabida !

— Oui, mon Père, je demeurais à Porto-Santo, dont mon beau-père est gouverneur, lorsqu'il fit naufrage en vue de l'île. Je le recueillis mourant sur la plage et le fis transporter chez moi où, malgré les soins dont je l'entourai, il ne vécut que deux jours. Il me pria de vous écrire pour vous dire qu'il mourait en bon chrétien. ..

— Comme il a vécu. Que Dieu lui fasse place au paradis !

— Et il vous demande de ne pas l'oublier dans vos prières.

— Comment pourrais-je l'oublier ! J'ai déjà célébré des messes pour le repos de son âme. Que vous a-t-il dit encore? Est-ce vrai qu'il revenait d'Antilia?

— Il me l'a affirmé en ajoutant qu'il tenait à ce que vous le sachiez. Il m'a donné quelques détails sur son dernier voyage qui m'ont grandement intéressé, car je suis aussi un homme de l'art de la mer ; j'ai appris beaucoup de choses par ma propre expérience de navigateur, par mes entretiens avec d'autres, avec des membres de ma famille et de celle de ma femme qui est fille du navigateur et découvreur portugais, Perestrello...

— Venez dans notre librairie ! dit le Père Antonio. Nous serons mieux pour causer. Laissez votre enfant dans le jardin, aux soins du portier qui s'occupera de lui.

Et, le prenant par le bras, il le conduisit par un escalier à la galerie qui entourait le cloître et ouvrit une porte. Ils étaient dans une petite salle dont les murs, à l'exception d'un espace étroit où pendaient un crucifix et quelques images de saints, étaient couverts d'étagères de livres ; au milieu, une table où s'étalaient des cartes de géographie ; autour de la table, quatre escabeaux dont l'un supportait un planisphère. Pas d'autres meubles ; il n'y aurait pas eu de place pour les contenir.

— On se croirait plutôt chez un savant géographe que chez un moine, fit le visiteur après avoir jeté un coup d'œil sur les rayons de livres et sur les cartes.

— Savant, non, répondit le Père, mais étudiant passionné. Nous sommes ici sept religieux de Saint-François qui, après le salut de l'âme des marins du voisinage et de la nôtre, n'avons pas de plus grand souci que l'étude de l'art de la mer. Nous faisons des cartes pour les navigateurs et pour nous-mêmes, pour notre plaisir. Notre prieur, le Père Juan Pérez, nous donne l'exemple. Sa réputation de sainteté et de science est allée jusqu'à la cour. La reine l'a choisi pour confesseur. S'il avait voulu, il serait évêque. Mais aux honneurs dont il était comblé, il a préféré son monastère, la Vierge de la Rabida, le port de Palos, ses caravelles et ses marins. Il a supplié la reine de prendre un autre confesseur, et il a quitté la cour. La semaine dernière, il y est retourné ; la reine avait besoin de le consulter. Mais avant un mois, il reviendra à son monastère ; il nous l'a promis.

L'étranger écoutait le Père Antonio avec attention, mais ne pouvait détacher ses regards de l'une des cartes dépliées sur la table.

— Elle vous intéresse ! dit le Père. Cela ne m'étonne pas si vous êtes du métier. L'île d'Antilia qu'Alonso Sanchez a découverte, y est marquée. Mais dans l'émotion que son souvenir a mise au premier abord entre nous, vous ne m'avez pas dit votre nom.

— Je m'appelle Cristobal Colon.

— Vous êtes de Galice !

— Moi, *Gallego!* s'écria l'étranger en sursautant comme s'il eût été à la fois inquiété et offensé par cette question. Qu'est-ce qui peut vous faire croire...

— Ne vous fâchez pas, monsieur. Je ne partage pas le dédain que certains témoignent à l'égard des braves gens

de la Galicie, dont beaucoup, d'ailleurs, sont d'excellents marins. C'est votre nom qui me l'a fait croire : *Colon*, dans la langue de ce pays, signifie *gros cou*.

— Le mien n'a pas cette origine ni cette signification. Je suis Ligurien. J'appartiens à la famille des comtes Colombo, de Cuccaro, qui est un château du Montferrat. Sa seigneurie sur ce château et sur des villes et villages que possédaient mes ancêtres résulte d'un acte de l'empereur Othon, qui confirma aux trois frères Colombo leurs biens et leurs seigneuries féodales et leur en accorda d'autres pour services rendus à l'Empire dans le commandement des armées. En 1341, le marquis de Montferrat confirma ces grâces et privilèges à Henri Colombo, mon bisaïeul. D'après des documents authentiques de l'Empire, ma famille était illustre et puissante au milieu du dixième siècle, mais sa noblesse remonte beaucoup plus haut : je descends de Colonius, le général romain qui vainquit Mithridate, roi du Pont, l'amena prisonnier à Rome et mérita les honneurs du triomphe et les insignes consulaires. Avec le temps, le nom de Colonius se transforma en celui de Columbo ou Colombo ; c'est pour le relever et me distinguer des autres membres de la famille que je m'appelle Colon. Mon aïeul se lança, comme tant d'autres nobles liguriens et lombards, dans des entreprises maritimes qui ne furent pas heureuses. Il y dissipa une partie de sa fortune, une autre fut perdue dans les guerres et les troubles civils. Mais les Colombo gardaient toutes les qualités par lesquelles ils avaient brillé à travers les âges : deux de mes cousins, plus âgés que moi, sont amiraux. J'ai fait la guerre sur mer à bord du navire de l'un d'eux, j'ai fait des explorations avec l'autre. Le roi René m'a confié le commandement d'une de ses galères, et j'ai fait campagne pour lui.

Le Père Antonio de Marchena considérait avec une admiration mêlée d'étonnement ce Christophe Colomb — donnons-lui désormais son nom avec l'ortographe qui a prévalu en français — qu'il avait pris pour un simple pilote et se révélait tout à coup un grand personnage dont la visite serait un honneur pour le monastère et ses humbles religieux.

— Excusez-moi, dit-il, je ne pouvais savoir... Avec de pareils ancêtres, l'exemple et les conseils de vos illustres cousins, vous ne pouviez manquer de devenir un grand navigateur.

— J'ai commencé à naviguer vers l'âge de quatorze ans, et je n'ai plus cessé de le faire jusqu'à ce jour. L'art de la navigation porte ceux qui le pratiquent à désirer connaître les secrets de ce monde. Voilà plus de vingt années que je me livre à ce penchant. Toutes les mers fréquentées par les navigateurs je les ai parcourues. Je me suis trouvé en relations et je me suis entretenu avec des hommes savants, clercs et séculiers, latins et grecs, juifs et maures et de nombreuses autres sectes. Notre-Seigneur m'a beaucoup favorisé dans la satisfaction de ce désir, car il m'a donné pour cela l'esprit d'intelligence. Pour ce qui est de l'art de la navigation, il m'en a donné amplement connaissance ; de l'astrologie, il m'a appris ce qu'il suffisait et aussi de la géométrie et de l'arithmétique. Il m'a donné intelligence dans l'esprit et adresse dans les mains pour dessiner la sphère et y marquer les villes, les rivières, les montagnes, les îles et les ports, chacun à sa vraie place. Pendant ce temps, j'ai vu et je me suis appliqué à parcourir tout ce qui avait été écrit sur la cosmographie, l'histoire, les chroniques, la philosophie et sur d'autres arts. Dans notre métier, il est bon de savoir beaucoup de choses. Quoique d'humble condition, notre ami Alonso Sanchez était très instruit, mais plus par l'expérience que par les livres. Quel malheur que cette mort prématurée ! Il aurait découvert des îles...

— Il serait retourné à Antilia...

— Il y en a d'autres, beaucoup d'autres à trouver, toutes riches en or, en épices, en aromates, en pierres précieuses. Tant de signes nous annoncent leur existence certaine qu'il serait fou de ne pas y croire. Les vents de l'ouest ont maintes fois jeté sur la plage de Porto-Santo des pièces de bois sculptées de dessins bizarres qui ne peuvent être l'œuvre de chrétiens et n'ont pas été exécutées avec un instrument en acier, et aussi des bambous d'une espèce inconnue et si gros que, dans la partie comprise entre deux nœuds, on pouvait vider neuf carafes de vin. Pedro Correa, mon beau-frère, en possède quelques-uns. Le roi de Portugal aussi ; il me les a fait montrer, un jour que je m'entretenais avec lui de découvertes à faire. Les vents ont également poussé sur ces côtes et sur celles des Açores des pins tout à fait différents de ceux des pays connus. On a même recueilli dans les eaux de cet archipel des cadavres humains à la face très large, dont l'aspect n'est pas celui des chrétiens, et des

canots ou pirogues insubmersibles, portant une cabine, d'une forme particulière. Ces faits ne suffiraient-ils pas à prouver l'existence d'îles occidentales au delà de celles qui ont été déjà découvertes et peuplées par les Espagnols et les Portugais? Il en est qui sont des terres flottantes, pareilles à celles que mentionnent Pline et Sénèque. Les habitants des Açores et des Canaries les aperçoivent, à certaines époques de l'année, au loin et toujours à l'ouest. Récemment, un pilote, Domingo de Arco, en a vu une à l'ouest de Madère ; il a demandé au roi, qui lui en a fait donation par un acte, de lui fournir les moyens d'aller à sa recherche.

— Je n'ai jamais cru à ces îles flottantes, fit le Père Antonio. Je ne puis y croire encore. Celle qu'on voit de Las Palmas ne serait-elle pas un reflet de l'île du Fer sur un nuage?... Et pourtant !... Cette existence est affirmée par tant de gens raisonnables, incapables de se laisser prendre à un mirage, qu'on est ébranlé parfois. Que ce soit une fable ou une réalité, il y a des choses aussi extraordinaires et desquelles il est impossible de douter. Nous vivons à une époque prodigieuse de découvertes. Dieu révèle à nos navigateurs l'amplitude du monde terrestre et leur permet de découvrir des richesses et des merveilles de la nature dont notre Europe est privée. Eh bien ! ce ne sont pas de véritables découvertes. Ils ne font que retrouver ce que d'autres avaient découvert cinquante ans, un siècle, dix siècles ou plus avant eux. Les Portugais ont découvert la Guinée. Or, plus de quarante ans avant qu'ils n'y eussent mis les pieds, il existait des cartes du monde où la ligne de sa côte était tracée. Ils espèrent parvenir jusqu'au royaume du prêtre Jean, jusqu'aux Indes. La route est marquée sur les mêmes cartes ; si elles continuent d'avoir raison, ils n'ont qu'à la suivre. A l'extrême-sud de l'Afrique, qui a la forme d'un triangle, ils trouveront une pointe nommée cap Diab ; qu'ils doublent ce cap, et ils vogueront vers les Indes en longeant la côte de Safala et l'île de la Lune qui est plus grande que l'Espagne. On ne sait pas qui est arrivé le premier à cette île ni comment le fait de cette prédécouverte est parvenu aux cartographes qui l'ont marquée sur leurs cartes ; mais on sait que le véritable découvreur du Rio del Oro est le Catalan Jaime Ferrer qui y parvint en 1346. Quant au cap Diab, il est marqué sur la planisphère de Marino Sanuto, auteur du *Liber secretorum fidelium crucis*, qui est de 1306,

et sur le planisphère de Fray Mauro, de la congrégation des Camaldules de San-Miguel de Murano, fait il y a trente-cinq ans environ. Un historien de l'antiquité raconte que des navigateurs phéniciens qui avaient passé le détroit de Gibraltar, suivirent la côte africaine et qu'un jour, ils eurent tout à coup, dirent-ils à leur retour, le soleil à la droite de leur bâtiment. Cet historien ajoute qu'il ne peut le croire. L'explication du phénomène est pourtant bien simple : ces Phéniciens avaient doublé le cap Diab et ils voguaient vers l'île de la Lune. D'autres terres inconnues figurent sur ces cartes. Une inscription de l'une d'elles affirme qu'il y a plus de cinq mille îles dans la mer des Indes. Il y en a d'autres plus près de nous. Il ne reste plus qu'à les retrouver. On n'aura même pas besoin de leur donner des noms ; elles en ont déjà, telles les îles d'Antilia et du Brésil. Les îles du Cap Vert figuraient sur les cartes avec le nom d'îles Vertes avant l'arrivée des Portugais. Madère figurait avec son nom traduit en italien, *Isola di ligno*, sur une carte dessinée en 1351, c'est-à-dire une cinquantaine d'années avant la découverte de cette île. Le cas le plus extraordinaire et le plus mystérieux est celui d'Antilia qui est marquée sur une carte dessinée en 1434 par votre compatriote, le Génois Bedaire, avec cette inscription : « *Isola novo scoperta* ». Nouvellement découverte? Elle l'avait été en 1414 par un navigateur espagnol, si j'en crois le plus fameux cartographe de notre temps, qui est aussi un grand voyageur, Martin de Bohême, avec qui j'ai eu le privilège de m'entretenir, il y a quelques années, lors de son passage à Huelva. Deux ans après Bedaire, un autre Italien, Andrès Bianco, faisait une carte où le nom d'Antilia est accompagné de cette inscription : « *Questo he mar de Spagna* ».

— Pas possible ! s'écria Colomb en se levant et comme frappé d'un coup violent et inattendu.

— Pourquoi? répondit tranquillement le Père Antonio. Si un Espagnol a pris possession d'Antilia, comme cela paraît certain, la mer qui la baigne est une mer espagnole.

— Une mer espagnole quand l'île reste inconnue et que la prise de possession officielle n'a jamais eu lieu !

— Hé ! songez donc à ce qu'était l'Espagne en 1414. Ses princes avaient autre chose à faire que d'organiser des expéditions d'outre-mer. Mais avant qu'on eût perdu jusqu'au souvenir de ce voyage, un cartographe qui en avait

eu connaissance l'avait marqué sur un planisphère, et, bien qu'Italien, avait eu la générosité de considérer l'acquisition d'Antilia par l'Espagne comme définitive. Et voilà qu'elle vient de jouer de malheur avec un de nos marins, ce cher Alonso. Cela fait au moins deux fois ; car je tiens pour une légende sa découverte par les sept évêques. Des Portugais, dit-on, ont tenté de la retrouver récemment, sans y réussir ; mais je n'ai, là-dessus, que des renseignements vagues. Peut-être en avez-vous de précis, vous qui venez de Portugal. On dit qu'un nommé Pedro de Velasco, du port de Palos, a pris part à une de ces expéditions portugaises. Je ne le connais pas ; il a quitté le pays très jeune, et n'y est plus revenu.

Christophe Colomb, qui n'ignorait rien de tout ce qui s'était passé dans le monde des navigateurs portugais depuis trente ou quarante ans, surtout en ce qui touchait Antilia, compléta aussitôt les renseignements du Père Antonio de Marchena sur l'île fabuleuse.

Pedro de Velasco était le pilote du navigateur Diego de Teive, qui, du vivant du prince Henri, partit à la recherche d'Antilia. Il fit plus de cent cinquante lieues au sud-ouest de Fayal, puis revint sur ses pas et découvrit l'île de Flores. Vers 1475, il céda ses droits sur cette île à son compatriote Fernando Telles, à qui le roi Alphonse V confirma cette cession et accorda le privilège exclusif de découvrir des îles et terres fermes en dehors des mers de Guinée. L'île des Sept-Cités était comprise dans cette donation. Il n'y parvint pas. Il prétendit, toutefois, avoir découvert une île qui ne pouvait être éloignée d'Antilia ; mais il n'y retourna point, et il n'y eut ni peuplement, ni prise de possession régulière au nom du roi. Sa position exacte ne fut même pas portée sur une carte de navigation.

— Alonso Sanchez y serait retourné, lui, s'écria le franciscain ; il savait bien où elle est. Et ses eaux seraient vraiment une mer d'Espagne. Ah ! qui le remplacera?

Colomb ouvrit la bouche, se souleva à demi comme pour prendre un élan, mais s'arrêta net, retomba sur son escabeau, et garda le silence.

Le navigateur et le moine se penchèrent sur les cartes. Le Père Antonio y promena un doigt en faisant remarquer à son interlocuteur les points dont ils venaient de parler : la côte africaine dans sa partie non encore découverte, pro-

longée jusqu'au cap Diab ; ce cap dessiné — et c'était le cap de Bonne-Espérance que Barthélemy Diaz devait découvrir l'année suivante et Vasco de Gama doubler en 1497 ; à l'orient, après avoir tourné le cap, la côte de Sofala, la grande île de la Lune — et c'était celle qui, découverte plus tard, sera appelée Madagascar — et le vaste océan Indien fourmillant de milliers d'îles inconnues, mais que, dans le lointain des âges passés, des navigateurs avaient parcourues, à moins que des cartographes ne les eussent devinées, ce qui eût été plus étrange encore ; et le Brésil dont ces cartographes faisaient une île sur la position de laquelle ils n'étaient pas d'accord. Et Antilia, la mystérieuse, la farouche, dont la mer était qualifiée d'espagnole, qui repoussait les navigateurs assez hardis pour débarquer sur les grèves et ne leur permettait pas de revenir. Ces cartes et ces planisphères prophétiques passionnaient de plus en plus les Espagnols riverains de la mer océane et le peuple entier du Portugal à mesure que leurs prédictions se réalisaient. C'était à donner le vertige.

Tous les espoirs, toutes les convoitises, toutes les ambitions matérielles ou spirituelles et désintéressées gonflaient des centaines de milliers de poitrine : attrait des belles aventures et du risque, amour de la gloire et de la patrie, amour de Dieu et de son Église, soif des richesses que recélaient les terres inconnues, désir d'agrandir la somme des sciences humaines. Quelques âmes héroïques rêvaient de s'embarquer et de revenir, après avoir navigué longtemps sans jamais retourner en arrière, au port même du départ. Car en Espagne et en Portugal, presque personne n'ignorait alors que la terre est ronde. *Mundi formam omnes fere consentiunt rotundem esse*, venait d'écrire le savant Æneas Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II. Il ne serait venu à l'idée d'aucun laïc ni d'aucun religieux qu'il pût y avoir une contradiction entre les enseignements de l'Église et ceux de la science et que celle-ci conduisît à l'impiété.

Le Père Antonio de Marchena, les autres moines de la Rabida et leur prieur Juan Pérez consacraient à ces études tout le temps que leurs devoirs religieux leur laissaient libre, et ils en prenaient sur leurs nuits, convaincus que c'était encore une manière de servir Dieu et la Vierge, patronne des hommes de la mer. Et qui sait s'ils ne devin-

draient pas eux-mêmes navigateurs lorsque la découverte de vastes terres peuplées d'infidèles ouvrirait des champs de moissons d'âmes aux missionnaires de l'Évangile !

Le Père Antonio, aussi raisonnable et pondéré comme moine que comme savant, faisait la part de la fable et de l'imagination vagabonde dans tout ce que lui avait apporté la tradition orale ou écrite. A quelques phrases, à des gestes même, il s'était aperçu que son interlocuteur ne séparait pas assez de la légende et du rêve populaire les réalités et les choses possibles, ce qui n'empêchait point ce Christophe Colomb d'être à ses yeux, en même temps qu'un grand seigneur, un navigateur érudit et expérimenté. (Nous avons vu que le pilote Francisco Vallejo s'était fait une opinion toute différente.) Mais est-il toujours possible d'échapper aux effluves fabuleux de tout un peuple dont l'atmosphère où nous vivons est imprégnée? Lui-même, le Père Antonio, se délectait à la lecture de Marco Polo où, d'ailleurs, tout n'est pas à rejeter et à celle du *Livre des Merveilles du monde*, de Jean de Mandeville, qui venait de lui être révélé en une traduction italienne qu'un franciscain de Rome lui avait envoyée. Et, plus d'une fois, les yeux mi-clos, il s'était abandonné au rêve d'une Antilia, où sept évêques espagnols auraient conduit leurs ouailles et bâti sept cités, et, un jour, il avait écouté sans sourire un marin raconter qu'autour d'Antilia se trouvaient d'autres îles nombreuses qui, à l'arrivée des évêques, avaient été enchantées, par un miracle de Dieu, et transformées en oiseaux géants de mer, dont quelques-uns s'étaient approchés des Canaries et des Açores. Ces oiseaux étaient les îles flottantes ! Ils reprendraient leur forme de terres immobiles et leur place autour d'Antilia lorsque les Maures seraient chassés d'Espagne. Le règne d'Isabelle la Catholique si glorieusement commencé verrait-il l'éclaircissement de tant de mystères?

En ce moment, dans sa petite librairie où le passé et l'avenir du monde sont tracés sur des cartes et écrits dans des livres, en tête-à-tête avec le navigateur, le moine résiste plus que jamais au rêve, parce qu'il sent que son visiteur pourrait l'y entraîner. Les regards et les pensées de Colomb ont été longuement absorbés par une carte. Maintenant, il feuillette d'une main impatiente le livre de Mandeville.

— Il est attrayant, lui dit le Père, et peu connu encore, du moins chez nous. Oh ! beaucoup de fables recueillies çà

et là, ou inventées par l'auteur. Mais aussi, des observations très justes. Je vous le prêterai...

Colomb semble ne pas l'entendre. Brusquement, il lève les yeux et, comme se parlant à lui-même, il murmure :

— Moi aussi, j'ai découvert des îles...

— Vous? s'écrie le moine surpris. Vous avez fait des découvertes clandestines...

— Clandestines... pour le moment, et si vous entendez par ce mot que je n'avais des lettres patentes et des privilèges d'aucun souverain. Mais je me mettrai en règle pour ces découvertes faites, en même temps que pour celles que je me propose de faire et que je ferai sûrement. Je les ai offertes au roi de Portugal et j'ai eu plusieurs entretiens avec lui à ce sujet. Je n'ai pu le convaincre : Dieu lui avait fermé la vue, l'ouïe et tous les sens. Et il trouvait trop exagérées les conditions que je posais.

— Que lui demandiez-vous donc?

— Le titre de grand amiral de la mer Océane, la vice-royauté à vie sur les terres découvertes et à découvrir par moi, le dix pour cent du produit de l'exploitation de toutes ces terres, le droit de nomination des gouverneurs ; le tout, héréditaire à perpétuité dans ma famille.

Le Père Antonio ouvrit de grands yeux effarés. Christophe Colomb venait d'exposer ses prétentions exorbitantes sur un ton tranquille, plein d'autorité et d'assurance, qui le déconcertait.

— Comment pouviez-vous espérer, lui dit-il, que le roi vous accorderait tant de privilèges et de faveurs à titre perpétuel? Supposons que vous découvriez plusieurs terres riches et grandes comme l'île de la Lune et qu'elles soient ensuite peuplées par des Portugais et d'autres Européens. Vous seriez, vous et vos descendants, plus puissants que le roi lui-même !

— J'estime que ma personne, les terres que j'ai découvertes et qui sont en ma possession comme si je les tenais là, sous ma main, et les autres que je suis sûr de découvrir méritent cela. Il y a deux amiraux dans ma famille ; je serai le troisième. Écoutez-moi, mon Père, j'ai confiance en vous et je vous parle devant Dieu. J'ai une mission à remplir, et nulle force humaine, nul obstacle matériel ne m'en détournera. Pour m'y consacrer tout entier, j'ai brisé jusqu'aux liens de ma famille : j'ai laissé à Lisbonne ma

femme et plusieurs enfants que je ne reverrai peut-être plus, et je n'ai emmené que l'aîné afin qu'il soit élevé en Espagne pour être l'héritier de la vice-royauté de mes îles et terres fermes que je vais offrir à la couronne de Castille.

— Et si la reine repousse vos demandes? C'est vraiment trop...

— Je les maintiendrai toutes, dussé-je poursuivre mes démarches jusqu'à mon dernier souffle, auprès de tous les princes, villes libres et républiques de la chrétienté. Si la reine de Castille ne m'accorde point, par lettres patentes et ordres royaux, tout ce que je veux, je prendrai mon petit Diego par la main, et j'irai voir le roi de France et le roi d'Angleterre.

* * *

Christophe Colomb avait appris d'Alonso Sanchez non seulement que l'île d'Antilia existait réellement, mais encore qu'elle se trouvait à une distance comprise entre sept cents et sept cent cinquante lieues à l'ouest des Canaries et en droite ligne. Avant de mourir, le pilote avait pu lui demander de le recommander aux prières de son ami, le Père Antonio de Marchena, un des meilleurs cosmographes du royaume de Castille, à qui rien de l'art de la mer n'était étranger. Il lui avait dit aussi que le Père Juan Pérez, prieur de la Rabida, était également un cosmographe renommé et jouissant d'un grand crédit auprès de la reine dont il avait été le confesseur. Muni de ces précieux renseignements, qui lui ouvraient des voies probables de réussite, il s'était hâté de monter à la Rabida. Il devait aller ensuite conduire son fils Diego à Huelva chez sa belle-sœur, Violanta-Briolanja, dame Moyart, puis se rendre à Séville où était la cour et tâcher d'avoir une audience de la reine. Son fils unique : car, pour émouvoir le cœur et frapper l'esprit du Père de Marchena, il avait commis un mensonge — qui n'était pas le seul — en lui disant que, pour se consacrer tout entier à une noble mission, il avait abandonné à Lisbonne une femme et plusieurs fils. Sa femme était morte en ne laissant qu'un seul enfant, le petit Diego. Tout ce qu'il venait de raconter sur son illustre famille, ses ancêtres, le consul Colonius et les seigneurs de Cuccaro, ses cousins les deux amiraux, ses propres exploits, son commandement d'une galère du roi René, sa science encyclopédique, ses voyages sur toutes les

mers connues commencés dès l'âge de quatorze ans, les îles qu'il prétendait avoir découvertes, — tout était faux. Le jour même de son débarquement en Espagne, il avait enrichi de nouveaux faits fabuleux une légende esquissée en Portugal.

L'impression produite sur le bon et savant Père par celui qu'il croyait un gentilhomme ligurien avait été très profonde, et elle s'accentua encore au cours d'un second entretien. Lorsqu'il parlait de sa science et de son expérience de navigateur, des découvertes qu'il avait faites et de celles qu'il ferait encore, lorsqu'il parlait aussi de la gloire de sa famille, Colomb procédait par affirmations catégoriques avec tant d'aisance et d'assurance qu'aucun doute ne pouvait effleurer son interlocuteur. Un peu trop d'imagination débridée, de vantardise et d'orgueil aristocratique. Mais quoi ! Qui de nous n'a pas ses défauts? pensait le Père qui connaissait trop les faiblesses et les vices des hommes pour ne pas être porté à l'indulgence. A la taverne de Palos, sa grave erreur sur la situation du Château de la Mine avait convaincu un pilote qui revenait de la Guinée qu'il n'était pas un navigateur expérimenté et savant. Dans ces deux conversations, ni dans les suivantes, il ne commit une erreur qui pût sauter aux yeux du moine et lui inspirer des soupçons.

Le Père Antonio invita Colomb à passer quelques jours à la Rabida. Cette offre répondait trop à son désir pour qu'il n'acceptât point avec une effusion de joie : le Père était si instruit sur toutes choses de la mer, et sa librairie si riche de livres, de manuscrits et de cartes !

Il passa toute une après-midi au milieu de ces trésors de la science nautique et de la légende. Il allait de l'un à l'autre fébrilement, comme s'il eût voulu les lire tous en une heure. Un nom d'auteur, un titre l'attirait, il ouvrait le livre, en lisait quelques pages et n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, le rejetait aussitôt, sans songer qu'un autre chapitre pouvait le satisfaire C'était évidemment un homme qui avait une idée fixe autour de laquelle tournaient toutes ses pensées. Il prit enfin le *Livre des merveilles du monde* et ne le quitta plus.

Lorsque le Père Antonio vint le rejoindre, Colomb avait les yeux levés, le regard vague, absent de tous les objets voisins et comme perdu dans une chevauchée de rêves.

Devant lui, sur la table, le livre de Jean de Mandeville était ouvert à la page suivante du chapitre intitulé : « Des régions qui sont entre les quatre fleuves qui sortent du paradis terrestre » :

« ...En allant vers l'Orient, l'on ne trouve que grandes montagnes et grandes roches où on ne voit ni de jour ni de nuit, et c'est la région ténébreuse. Et dure cette région jusqu'à un des côtés du paradis terrestre qui n'est pas éloigné. Et cet Orient n'est point le nôtre, car nous nommons ainsi l'endroit où le soleil se lève ; mais l'Orient est proprement le commencement de la terre. Car quand nous savons le jour par deçà, il est nuit par delà, à cause de la rondesse de la terre. Car Notre-Seigneur fit la terre toute ronde et au milieu du firmament. Du paradis terrestre, je ne saurais vous raconter proprement, car je n'y ai pas été, de quoi je suis mécontent. Mais ce que j'ai ouï dire aux plus sages de par delà, je vous le redirai. Ils disent que le paradis terrestre est la plus haute terre du monde. Et il est si haut qu'il touche près du cercle de la lune par lequel la lune fait son tour ; et les eaux du déluge n'y ont pu atteindre qui couvraient toute la terre et les montagnes du monde. Et le paradis terrestre est tout entour enclos d'un mur qu'on ne sait de quoi il est, mais semble qu'il soit de mousse ; et on n'y voit pierre ni autre matière. Et s'étendent les murs de midi jusque vers bise et n'y a qu'une entrée qui est enclose de feu ardent, si que nul homme mortel n'y pourrait entrer. Et au plus haut de la terre au milieu est la fontaine dont viennent les quatre fleuves qui courent en diverses terres. Le premier fleuve a nom Flison ou Ganges, c'est tout un, et il court dans l'Inde, dans lequel fleuve il y a beaucoup de pierres précieuses, de bois d'aloès et de sable d'or. L'autre fleuve a nom Gyon, qui passe par l'Éthiopie et l'Égypte. Le troisième a nom Tigris, qui passe par l'Assyrie et l'Arménie Grande. Le quatrième a nom Euphrate, qui passe par la Médie, la Perse et l'Arménie Mineure. Et de ce fleuve en part un autre duquel je ne sais le nom. Et on dit que toutes les eaux douces qui sont sur terre prennent leur naissance de ces quatre fleuves. »

— Allons, monsieur ! dit le Père Antonio souriant en posant amicalement sa main sur l'épaule de Colomb. Trêve aux vagabondages ! Laissez-moi vous dire qu'il ne faut céder qu'aux sollicitations de la vérité qui est si riche et si belle.

Dieu a chassé le premier homme et la première femme du paradis terrestre ; ce n'est pas pour permettre aux pauvres pécheurs que sont leurs descendants d'en approcher. Quel plaisant conteur de fables que ce Mandeville qui prétend tenir d'hommes sages que le paradis terrestre touche presque à la lune ! Il y a des chapitres plus intéressants que celui-là dans ce *Livre des merveilles*, ne fût-ce que celui où il raconte qu'un homme a fait le tour du monde en passant par la mer aux cinq mille îles. Ce voyage est-il vrai? Je n'en sais rien. L'important est qu'il soit possible puisque la terre est ronde. Est-ce dans cette mer des Indes que vous avez fait des découvertes et que vous voulez retourner? Ce serait hasardeux, sinon dangereux, à moins que vous n'obteniez des lettres patentes et des concessions du roi de Portugal...

— Ne vous ai-je pas dit, mon Père, que Dieu a fermé la vue, l'ouïe et tous les sens à ce roi? Mes îles, il n'y a que Dieu et moi qui sachions où elles se trouvent. J'affronterai tous les dangers pour découvrir les terres que le monde cache dans son sein, des îles dont je sais qu'elles existent, très fertiles et très riches en or, argent, perles précieuses et avec une population considérable...

— Vous n'avez donc pas d'autre voie que celle de l'ouest, celle du sud étant réservée aux Portugais. C'est la voie sur laquelle vous trouverez Antilia et son archipel et, si vous poussez plus loin, Cypango, le royaume du Grand Khan et les autres terres que visita Marco Polo.

Colomb ne répondit pas. Il parlait toujours avec enthousiasme de ses îles, mais il gardait le silence quant à leur situation.

Le Père Antonio lui objectait les difficultés qu'il rencontrerait pour mener son entreprise à terme heureux ; non, certes, qu'il voulût les décourager, mais, au contraire, pour le prévenir contre les premières déceptions certaines qui l'attendaient et pour qu'il s'attachât d'abord à s'assurer la protection de personnages puissants de la cour. Comment supposer, en effet, qu'il lui suffirait de voir la reine pour obtenir d'elle les navires, les équipages et la somme d'argent qu'exige une entreprise comme la sienne ! La guerre contre les Maures est l'unique préoccupation des Rois Catholiques ; ils n'auront de repos qu'après avoir conquis le royaume de Grenade et expulsé tous les infidèles étrangers du sol de l'Espagne. Ils poursuivent cette croisade dans les pires des

conditions : le trésor royal est pauvre, l'ordre intérieur n'est pas encore établi, des routiers terrorisent et pillent les campagnes, de grands seigneurs, plus puissants chez eux et plus riches que les souverains, conspirent ou sont en état de rébellion ouverte. Jamais, peut-être, l'œuvre de libération et de reconstruction de l'Espagne n'a été aussi menacée qu'en cette époque où, sans ces calamités, on pourrait entrevoir une fin prochaine. Mais jamais non plus un génie comparable à celui de la reine Isabelle n'a régné sur l'Espagne chrétienne. Avec le temps et Dieu aidant elle aura raison de tout, des nobles turbulents, des bandes armées de pillards et des Maures. Elle et son époux dirigent la guerre et s'éloignent rarement du champ des opérations. La cour est un camp en déplacement continuel. Dans le courant de décembre elle était à Séville ; c'est là que la reine a mandé le prieur Juan Perez. Celui-ci pourrait, sans doute, obtenir une audience pour Christophe Colomb. Mais y est-elle encore en cette mi-janvier 1485? Le bruit a couru que l'armée catholique ne doit pas tarder à reprendre sa marche conquérante et aller assiéger une place forte du royaume musulman. Dans ce cas, il sera impossible d'approcher la reine si on n'est pas appelé par elle-même pour des affaires urgentes et graves du gouvernement.

— Je partirai demain, dit Colomb. Dieu veuille qu'elle soit encore à Séville ! J'ai des lettres d'introduction auprès de Juanoto Berardi, banquier et armateur florentin, qui y est établi.

— C'est un homme très riche et, par conséquent, très puissant. Le Père Juan Pérez, pour qui je vous donnerai une lettre, pourrait vous recommander au duc de Medina-Celi. Ah ! à côté de ce grand seigneur, notre sérénissime reine Isabelle est une bien pauvre dame, si la richesse est de posséder des palais, des navires, des coffres pleins de joyaux et de pièces d'or. Le duc serait en mesure de payer, sans la moindre gêne, tous les frais d'une expédition plus magnifique encore que vous ne la rêvez. La reine n'en a pas les moyens. Mais au-dessus de tous, au-dessus de Juanoto Berardi, de Medina-Celi et de Medina-Sidonia qui est non moins riche, au-dessus de la reine de Castille et du roi d'Aragon, il y a, quant à la fortune et aux pouvoirs qu'elle confère, les juifs.

— Les juifs?

— Les nouveaux chrétiens, les *marranos* si vous voulez. Mais combien en est-il dont la conversion soit sincère? Sait-on jamais avec ces gens-là !... Il est certain qu'un grand nombre pratiquent en secret les rites de la foi judaïque. Ils sont les maîtres du royaume d'Aragon. Le roi Ferdinand ne peut rien faire sans eux. Ils le tiennent par l'argent qu'ils lui prêtent, et il a été obligé de leur confier les plus hautes charges de l'État. D'Aragon ils ont débordé en Léon et en Castille où la reine, malgré sa répugnance, est obligée de composer avec eux, en attendant... quoi?... en attendant qu'elle soit souveraine maîtresse chez elle, chez nous... Il y a le *marrano* Luis de Santagal, sûrement un faux converti ; il a été poursuivi par le tribunal de l'Inquisition et lui a échappé, car il est plus fort qu'elle ; il est membre du Conseil royal, trésorier de la Sainte-Hermandad, chancelier et contrôleur général du royaume d'Aragon. Il y a les *marranos* Juan Cabrero, chambellan et conseiller intime du roi, Juan de Coloma, son secrétaire, et Gabriel Sanchez, son trésorier général. Et d'autres... et d'autres encore ! Ce seul Santagal est assez riche pour payer les frais d'une expédition aux royaumes du Prêtre Jean et du Grand Khan et de la découverte des cinq mille îles de la mer des Indes !

MARIUS ANDRÉ.

(A suivre.)

Un Evangéliste en Bretagne

La Réforme ne s'est jamais acclimatée sous le ciel breton. Quelques familles nobles y avaient adhéré au début, pour des raisons qui n'étaient pas toutes de conscience. Quelques temples accueillent dans les villes quelques bourgeois, des étrangers pour la plupart. Il était réservé au dix-neuvième et au vingtième siècles de voir s'organiser en Bretagne une croisade protestante à l'usage du peuple. Et le plus curieux de l'entreprise, c'est qu'elle a été montée par l'Angleterre.

Des pasteurs gallois, appartenant par la race et la langue à la communauté celtique, mais de nationalité anglaise, après tout, sont venus s'établir, il y a trois quarts de siècle, dans la catholique Bretagne, à Morlaix et à Quimper, avec l'intention bien arrêtée d'y arracher des âmes au papisme et de leur enseigner la vraie foi. Tels, treize cents ans plus tôt, débarquaient aux havres armoricains les apôtres venus d'Hibernie ou de Combrie. On était sous Louis-Philippe, au temps de la première Entente cordiale, et les échecs se prolongeaient encore, du toast de Lamartine aux fraternelles agapes d'Abergavenny. Le principal résultat de la propagande, dans la campagne morlaisienne, fut la constitution, en 1861, à Trémel, d'une petite église protestante, sous les auspices du pasteur John Jenkins, ardemment secondé par un enfant du pays, Guillaume Lecoat.

C'est ce Lecoat qui devint, en 1873, directeur de l'œuvre, et qui le resta quand, neuf ans plus tard, elle fut érigée en mission bretonne, théoriquement indépendante, mais financé par une Société évangélique dont le siège était à Londres, 25, New-Oxford Street. Je n'en dirai pas davantage, faute de documents personnels. Mais j'ai eu l'occasion de connaître les principaux missionnaires de la Cornouaille du Sud, de suivre leur action, d'écouter leurs propos et leurs prêches. Je viens dire ce que j'ai vu et entendu, persuadé que rien n'est plus propre que ces menues perspectives à éclairer le sous-sol de la grande Histoire.

*
* *

C'est en 1844 que le pasteur James Williams vint s'établir à Quimper. Sans parler de quelques fonctionnaires, il y a à Quimper, comme à Brest, un petit groupe de protestants, presque tous Suisses d'origine, et pâtissiers : des Tosio, des Olgiati, des Semadeni, des Passemani, des Hosig, venus de leur Valais natal, pour des raisons qui m'échappent, jusqu'à ce *Far West* armoricain. Un temple y fut construit en 1847. Après le départ du pasteur Williams, un Français, professeur au collège, y officia. Mais, en 1882, la direction de l'œuvre redevient britannique avec le pasteur William Jenkins Jones, qui se fixa dans la ville par son mariage avec une Quimpéroise d'origine valaisienne. Il y a exercé son ministère jusqu'à sa mort, en 1925.

J'ai bien des fois causé avec le pasteur Jones, soit dans Quimper, où il habitait une des maisons de la place Noselvaguen, si délicieusement provinciale et désuète d'aspect, soit dans quelque wagon de l'Orléans ou du tramway départemental, à destination de Pont-l'Abbé ou du petit port de Lechiagat, où il s'était ménagé un logis de vacances, flanqué d'un oratoire modeste. C'était un fort bel homme, qui ne ressemblait guère au type courant de l'Anglais. Tout son britannisme se réduisait à une grande sobriété de gestes, à une grande correction de manières, à une respectabilité qu'il portait sur soi, aussi immuable que la noire redingote pastorale. Assez grand, assez corpulent, de larges épaules, des traits nobles et fins, de beaux yeux gris, plus chargés de réflexion que le commun des yeux d'outre-Manche, un nez légèrement aquilin, un teint mat et quelque

bouffissure encadrée d'une barbe soyeuse, majestueuse, apostolique. Un apôtre soucieux de bonne tenue, comme il sied à une personnalité de chef-lieu. Il avait une réputation de grande bienveillance. Je crois qu'il la méritait, et qu'il la soignait. Celtisant de valeur, membre de la Société archéologique du Finistère, où il pouvait coudoyer des chanoines, entre autres le savant et cordial abbé Abgrall, bien vu à la préfecture où il y eut des préfets protestants, en excellents termes avec le poète et folkloriste Anatole Le Braz, il s'était imposé de toute manière à sa ville d'adoption. Un peu avant sa mort, il reçut la visite d'un pasteur de Nantes, qui lui demanda s'il voulait retourner au pays de Galles. Il répondit : « Je suis venu ici, je veux y mourir. Je suis Breton. » Et Français de cœur, m'a-t-on assuré. Toutefois, il ne sollicita point, que je sache, sa naturalisation et resta Anglais jusqu'au bout.

A Quimper, l'estime et la sympathie qu'il inspirait ne lui amenèrent pas grands prosélytes. Il y administrait — au mieux apparemment de leurs intérêts spirituels — une petite société de croyants, mais il ne convertissait pas. La campagne environnante se montrait non pas hostile, mais réfractaire. Un succès inespéré, quoique limité, l'attendait à Pont-l'Abbé-Lambour, capitale du pays bigouden. La population bigouden, que des ethnographes hardis ont déclarée tour à tour mongole, finnoise ou phénicienne d'origine, est dans la joviale Cornouaille une des plus remuantes et gesticulantes, des mieux pourvues en têtes chaudes, des plus promptes à la critique, des plus éprises de nouveautés. Un pays ras, du vent et de la lumière à profusion, beaucoup de sel marin dans l'air, une mer vivante comme pas une et l'activité des petits ports de la côte ont certainement plus fait pour cela que la lointaine et hypothétique Asie. Dans Pont-l'Abbé, l'esprit de libre examen était surtout représenté, aux dernières années du dernier siècle, par la corporation des tailleurs, qui groupait aussi les brodeurs. Ils travaillaient en atelier, circonstance favorable à la diffusion de toute critique ou doctrine. Ils avaient, ils ont toujours la coutume de se réunir, après le repas de midi, sur le quai, derrière l'église. Assis sur les poteaux de mine qui attendent leur embarquement pour la Galles du Sud, ils s'y chauffent au soleil ou y prennent le frais, en devisant. Quand la propagande protestante vint les y chercher, elle

trouva des oreilles hospitalières. Car elle se présentait bien munie de négations.

Elle apportait aussi son Évangile. Peu à peu se constitua une société de croyants autour du pasteur Jenkins Jones et de l'auxiliaire qu'on lui donna à partir de 1886 : c'était son propre frère, Evan, qui lui ressemblait en tout comme un frère — onction, correction et barbe — mais comme un frère moins réussi. On a gardé de lui le souvenir d'un brave homme, timide et sans malice. Il n'était pas causeur. Je le rencontrais quelquefois. Je le vois encore, à la table de l'Hôtel des Voyageurs, à Pont-l'Abbé, certain soir d'automne, noir et froid. Il venait, au sortir du train, se restaurer, mais chétivement, hâtivement, avec le souci d'éviter le péché de gourmandise, et peut-être de ménager sa monnaie. Nous étions servis par Corentine, une Bigouden alerte et rousse qu'on surnommait, non sans cause, *O Saarzon*, c'est-à-dire l'Anglaise, et qui avait, quand elle vous présentait un plat, une charmante façon de vous souffler dans le cou son haleine, qui était fraîche. « Rien qu'un peu de bouillon », lui dit à mi-voix M. Evan. C'était le temps où la vie en France était douce et la cuisine bienveillante dans les hôtels de chefs-lieux de canton. Une pareille austérité ne pouvait que scandaliser cette servante consciencieuse. Psychologue avisée, elle se pencha vers l'oreille du trop saint homme, et lui glissa comme un reproche : « Il y a du perdreau, monsieur Jones. — Ah ! s'il y a du perdreau, acquiesça-t-il d'un air résigné, j'en prendrai bien un peu. » Je croyais avoir sous les yeux une transposition de cette jolie scène du *Paysan parvenu*, où Marivaux nous fait assister au dîner de deux dévotes.

Il fallait, pour évangéliser le pays, d'autres hommes que cet excellent insulaire, des hommes ayant la connaissance et la pratique des habitants, de leurs façons, de leur humeur, de leur langage : tel ce tailleur pittoresque qui, poussant son éventaire, allait de foire en pardon détailler, au petit bonheur, sa pacotille, jusqu'au jour où il n'eut plus rien à vendre, mais encore assez à payer. On me dit que le pasteur Jones l'aida à sortir de ses embarras et que, chez lui, la gratitude du camelot contribua au zèle du néophyte. Mais le grand apôtre de la foi nouvelle fut un scieur de long, Jean-Marie Guégaden, l'une des figures les plus caractéristiques, les plus amusantes et, en somme, les plus émou-

vantes qu'il me soit arrivé de voir en mon pays, où les originaux ne manquent pas. Né à Saint-Jean Trolimon, une de ces rares enclaves vertes et tendres à l'œil de ce rude canton bigouden, notre Jean-Marie, qui devait avoir du vent de mer dans le crâne, ne voulut pas être un pousse-charrue et s'engagea à dix-sept ans comme matelot. Il le resta jusqu'à vingt-six ans et revint clochant d'une jambe, ayant eu la malchance de tomber d'un mât. A Pont-l'Abbé, il trouva du travail, et sa femme. C'était au lendemain de la guerre de 70. Il travaillait bien et « ne buvait pas » (sous-entendu : d'alcool). Mais, au contact des camarades, il se mit à boire. Plus s'affermissait, là comme ailleurs, la troisième République, plus il arrivait à Guégaden de tituber : il poussait tant de cabarets en son pays, à la faveur d'une législation libérale ! La parole évangélique le toucha sans l'arracher à sa malheureuse passion. Vers la trente-cinquième année, il tomba malade, très malade. A Pen ar Hap, aujourd'hui rue Lamartine (adieu les vieilles dénominations bretonnes !), il était le voisin du pasteur Jones, qui y avait loué un local pour les besoins du culte. Le pasteur venait le voir, l'encourager, l'exhorter : tant et si bien que Jean-Marie Guégaden lui promit de ne plus connaître le goût de l'alcool. Il a tenu sa promesse. Ceux qui connaissent la Bretagne peuvent mesurer l'étendue du sacrifice. Le pasteur remporta une autre victoire : de simple adepte de la religion réformée, Guégaden devint militant.

Et quel militant !

On commença par l'employer comme colporteur. Le bissac plein de bibles et sa licence de forain en poche, il se mit à courir en boitillant les marchés et les fêtes, débitant avec une verve conquérante sa pieuse marchandise. Mais ce ne devait être bientôt que la moindre partie de son rôle et la moins capable d'absorber une personnalité comme la sienne. Au service il avait appris à lire et à écrire, en attendant mieux. C'était un de ces simples que dévore l'appétit de savoir et qui engouffrent allégrement tout ce qu'on leur offre d'imprimé. Inutile de spécifier que sa nourriture intellectuelle n'était pas laissée au hasard. J'ai pu voir l'essentiel de sa bibliothèque chez son neveu, M. Folgoas, qui est instituteur à Pont-l'Abbé et qui m'a renseigné avec la meilleure obligeance. Voici, bien entendu, l'*Ancien* et le *Nouveau Testament;* des livres de piété tels que les *Cantiques spiri-*

tuels du pasteur Jones ; puis, des ouvrages d'édification protestante et galloise : les *Sermons* de Nardin, *le Réveil du pays de Galles*, d'Henri Bois ; *François Colliard, missionnaire au Lessouto*, par Ed. Favre. En voici d'un autre genre et d'un autre ton, que leurs titres suffisent à caractériser : du P. Chiniquy, *le Prêtre, la Femme et le Confessionnal;* d'Ad. Michel, les *Jésuites;* d'Abel Salles, *Souvenirs d'un évadé du cloître;* de Sténo, *les Chinoiseries romaines*, et, sous la signature d'un confrère, d'un Breton, Pierre-Marie Le Groignec, « colporteur biblique, ex-frère Vincent, des Carmes déchaussés », une *Lettre à M. le curé de Plœmeur*, une *Réponse aux réflexions d'un catholique, pour faire suite à la Lettre à M. le curé de Plœmeur* et une *Nouvelle lettre à M. le curé de Plœmeur, ou le Papisme démasqué.*

Éclairé ou échauffé par ces lectures, guidé par son pasteur, Guégaden ne demandait qu'à répandre ses connaissances fraîches et ses réflexions, à piloter ses compatriotes jusqu'au port où il avait trouvé le repos, non l'oisiveté. Sirène des bonnes croisières, il avait appris l'harmonium, grâce aux leçons de Mme Jenkins Jones. Ainsi muni de bibles, de lecture, de musique et d'éloquence, Guégaden s'en allait à la pêche des âmes, recrutant dans Pont-l'Abbé un auditoire d'artisans pour les conférences du mardi soir ou pour les thés familiers, familiaux, que donnait fréquemment le pasteur, une fois passée l'heure de la soupe. Ou bien il sortait son tricycle et pédalait vers quelque port du littoral. Hiver ou été, que de fois l'ai-je admiré dans ses randonnées de missionnaire moderne, mais fidèle à son costume de paysan bigouden, et, bien assis au centre de son encombrante mécanique, faisant face au vent qui soufflait comme il sait souffler sur cette plaine nue ! Quoique devenu asthmatique, il trouvait encore assez de force pour m'entreprendre, avec entrain et courtoisie, sur quelque question de doctrine ou de pratique. Il ne devait pas avoir grand espoir de m'amener à ses vues, et sans doute me prenait-il pour un de ces Athéniens savants et futiles sur lesquels la parole de saint Paul avait peu de prise. Mais, sociable et d'humeur raisonneuse, il n'était pas fâché d'essayer sur ce compagnon de rencontre le pouvoir de ses arguments et développements. Il ne s'attardait pas aux propos oiseux. Avec un tour d'ironie socratique, il me mettait d'emblée au cœur du sujet :

— Dites-moi donc, vous qui avez de l'instruction, comment il se fait...

Mais, moins malicieux ou plus impatient que Socrate, il ne me laissait pas trop le temps de m'enferrer sur sa pointe. Il parlait, il parlait de sa voix aigrelette, haletant, mais infatigable. Et, tandis que nous cheminions roue à roue, plus ou moins bousculés par le vent d'ouest, je tâchais de faire la part, dans ses propos, de la leçon apprise et de la réflexion personnelle, de la vivacité naturelle et de la gravité acquise, parfois le stimulant d'une objection à laquelle il savait répondre, parfois cherchant les signes de sa tradition ou de sa race dans ses yeux vifs, sur son nez en bec d'aigle et sur ses joues osseuses ornées de favoris à l'ancienne mode bigouden, ou encore évoquant, à l'entendre, un de ces stoïciens de carrefour comme on en trouve dans Horace ou Sénèque, de ces Stertinius et de ces Damasippe qui désagrégeaient peu à peu, à coups d'enthymèmes, le ciment romain de la Cité.

Lechiagat, Guilvinec, Kérity, Saint-Guénolé, Saint-Pierre, c'est dans ces petits ports que de préférence opérait la mission, en plein air ou dans une salle louée. Les marins sont plus faciles à rassembler que les cultivateurs. Ils ont de longs loisirs au cours desquels toute distraction est la bienvenue. Et le prêche, avec l'harmonium portatif et les cantiques bretons, c'était une distraction à saisir. La voix grave du pasteur Jones, la voix de fausset de Guégaden trouvaient en eux des auditeurs sympathiques. Ils n'en allaient pas moins à la messe du bourg, n'en portaient pas moins, aux pardons paroissiaux, la bannière de la Vierge et des saints. La propagande, en somme, n'avançait guère, et l'œuvre se fût effondrée dans cette indifférence et cette bienveillance, si, sur un point, elle n'avait réussi au delà peut-être des espoirs qu'on y avait placés.

*
* *

Il y a une Bretagne de convention qui ressemble, par endroits, à la Bretagne vraie. Les bonnes âmes nourries de littérature pourraient croire, quand au bout d'un chemin assez tourmenté — qu'actuellement on modernise — elles débarquent de voiture à Lesconil, qu'on ne leur a rien surfait : quelques belles roches bastionnant la grève, deux

belles plages de sable fin, un estuaire qui s'allonge, assez mélancolique, entre des pinèdes et des landes, jusqu'à un beau parc frissonnant, des maisons basses de pêcheurs, un peu plus accortes, peut-être, plus blanches, plus claires que ne le veut la légende, un air d'aimable et inattendue prospérité, mais aussi, entre sa digue d'écueils et sa digue des ponts et chaussées, un brave petit port bien encaissé à mer basse, bien enjolivé de filets bleus, bien souillé de carapaces, bien grouillant de pêcheurs et de mâts, tout cela, je crois, est assez conforme aux innocentes images en circulation. Les barques s'y appellent *Jeannette*, *Louise*, *Marie :* de doux noms de femmes en majorité, peu de devises tendancieuses. A peine si, sur cette « chambre » de canot vous déchiffrerez en grosses capitales malhabiles : *Martyr du Prolétar*... Le graveur naïf n'est pas allé jusqu'au bout de son inscription : lui a-t-on fait comprendre qu'elle disait le contraire de ce qu'elle voulait dire? Il n'y a pas de quoi alarmer les bonnes âmes ni troubler les villégiatures de tout repos.

Tel quel, cet engageant Lesconil est cependant une des forteresses bretonnes de la révolution, celle de demain. *Le Quotidien* et *l'Humanité* y sont les journaux les plus lus. Le dernier mois d'août y a été employé à des grèves, avec déploiements quasi protocolaires de drapeaux rouges et conférences aussi incendiaires que le veut la règle du genre. Il paraît que des communistes confiants y ajournèrent des achats de meubles et de terrains, dans l'attente du grand partage, qu'on leur déclarait imminent.

Dans des villages comme celui-ci, une mysticité en a remplacé — non pas totalement ni peut-être définitivement — une autre. La première fois que je vis des marins de Lesconil, c'était, je m'en souviens, un peu avant l'aube, au sortir de la passe de Saint-Guénolé, en direction des bancs de sardines qui abondaient, cet été-là, dans la baie d'Audierne, et y attiraient les flottilles d'ailleurs. Une chaloupe naviguait avec la nôtre, un peu plus à terre, occupée par une demi-douzaine de moines blancs. Quand la houle se soulevait entre les deux chaloupes, je ne voyais plus que leurs capuchons. Puis ils reparaissaient tout entiers, debout, immobiles, silencieux, vision d'un autre monde ou d'un autre âge. *Pôtred Lescon*, dit quelqu'un de nous, « des gars de Lesconil ». Leur robe de moine n'était autre

chose qu'une longue cape de toile à voile, doublée de cet épais molleton vert dont on faisait en Bretagne des couvertures de lit. Habituellement, ils s'y roulaient pour dormir à bord, et, ce matin, ils s'y drapaient contre les mille aiguilles d'un petit vent d'est. Mais, à quinze ans, ces simples explications sont bien plates. Cette pâleur sépulcrale, cette immobilité... La prière d'un millier de barques, au lever du soleil, accompagnerait sur l'eau les lièges d'un millier de filets : comment douter de mes pèlerins-fantômes?

Aujourd'hui, les moines blancs sont devenus des moines rouges.

Il y a une chapelle à Lesconil, une petite chapelle à l'écart sur une butte, derrière une source et quelques arbres. Elle n'est pas vieille : à peine plus de vingt ans. Plus jeune encore, un temple évangélique donne sur l'une des rues principales. Est-ce ceci qui a tué cela?

Les premières conversions datent à Lesconil de 1894. Ce qui les favorisa, c'était l'éloignement de l'église paroissiale. Comme bon nombre de ports bretons que la pêche a développés depuis peu, Lesconil dépendait, au point de vue du culte, d'un bourg terrien. Il fallait, pour entendre la messe, faire les quatre kilomètres qui s'allongent jusqu'à Plobannalec ; autant pour le retour au logis ; et recommencer pour les vêpres. Or le dimanche n'est pas un jour de chômage pour les pêcheurs. C'est celui où ils font la toilette de leur bateau et la revue de leurs engins de pêche, où ils brossent, peignent, coaltarent, tannent, bleuissent. Ce n'est donc pas merveille que ceux de Lesconil aient fait un accueil particulièrement empressé à des hommes qui prenaient la peine de se déranger pour eux, à un Christ qui venait vers eux, qui se faisait humble avec eux, et qui ne leur parlait pas latin, mais breton. Il est vrai qu'il leur imposait une dure pénitence : le renoncement à l'alcool. Mais, si cette condition découragea les faibles, elle entraîna les forts.

Je suis allé interroger un des premiers convertis de Lesconil, un sabotier dont on m'avait fait l'éloge. Je me présente : avec la politesse bretonne, qui ne se répand pas en phrases, il m'accueille et me mène dans une grande pièce bien propre où les sabots d'orme et de hêtre font près de la cheminée un tas. Nous nous asseyons : la lumière de la fenêtre tombe à plein sur mon interlocuteur, un petit homme

à l'air parfaitement sain, rasé de frais (c'est dimanche), dont les yeux bleus sont pleins de loyauté, mais me scrutent, parfois, avec un peu d'inquiétude. Sans hésiter, il me déclare que c'est l'abstinence qui l'a mené à la croyance.

— Peut-on dire pourtant que c'est la faute du clergé catholique, s'il y a des ivrognes?

— Non, avoue-t-il : les prêtres ne prêchent pas l'ivrognerie. Et même il leur arrive de prêcher contre. Mais ils n'ont pas obtenu qu'elle cesse, et eux-mêmes ils ne sont pas des abstinents.

Apparemment on ne lui a pas dit l'effort déployé en basse Bretagne par certains catholiques — laïques ou prêtres — pour combattre un vice qui a tourné au fléau. Peut-être d'ailleurs cet effort s'est-il accompagné de trop de mesure française. Peut-être, avec des natures extrêmes ou des esprits simplistes, est-ce le régime de la prohibition pure qui a raison.

Je prends connaissance de sa carte d'abstinent :

« Je soussigné m'engage devant Dieu et devant ma conscience à m'abstenir à partir de ce jour de toute boisson alcoolique de quelque nature que ce soit et à encourager mes concitoyens à prendre le même engagement. »

Devant W. J. Jones, à Pont-l'Abbé.

Le 7 janvier 1900.

En réalité, m'explique-t-il, c'est depuis le mois d'août de l'année précédente qu'il n'a plus touché à l'alcool. Ceci est un engagement à vie. Il y a des engagements temporaires.

Il ajoute :

— Je n'aurais pas tenu, si je n'étais devenu un croyant. Auparavant je ne croyais pas, malgré la communion et le baptême. Un homme, rien qu'avec sa force personnelle, ne peut pas résister aux tentations. Tôt ou tard, il retombera dans son péché. J'ai senti en moi une force surnaturelle, et j'ai tenu.

— Les autres, ont-ils tenu comme vous?

— Avant moi, il y avait trois protestants à Lesconil. L'un d'eux est mort abstinent. Sur les deux autres, l'un est resté fidèle à son engagement. L'autre, au bout de dix-huit ans, s'est remis à boire, quoiqu'il soit resté pro-

testant. Il est vieux, il a soixante-cinq ans : il est bien difficile de le ramener. Nous fermons les yeux. Pourtant ce sont les vieux surtout qui sont irréductibles : car ils ont été ivrognes, dans le temps. Les jeunes protestants boivent un peu.

J'hésite à lui poser une question plus délicate.

— Votre famille est protestante?

Il a immédiatement compris. Ses yeux bleus se troublent légèrement, mais il ne biaise pas :

— J'ai un fils qui boit. C'est le seul. L'aîné ne boit pas, le troisième non plus, ni le quatrième, qui n'a encore que quatorze ans, ni aucune de mes trois filles. Mais mon second fils boit... Beaucoup.

Nous laissons ce sujet pénible. Il me dit le succès de l'œuvre à Lesconil, où il compte trente-six familles protestantes. Il faut multiplier ce chiffre par quatre pour avoir à peu près le nombre des adeptes.

— Par quatre seulement?

— Il y a les nouveaux mariés. Et les jeunes ménages ne sont plus pressés d'avoir des enfants.

C'est vrai ailleurs qu'à Lesconil. On ne pourra plus bientôt dire, sans réserve : « La prolifique Bretagne. » Et 400 000 hommes tués par la guerre, cela compte.

Multiplions donc par 4 : 150 protestants sur 1 700 habitants, la proportion nous paraît modeste. Mais notre sabotier s'en montre à peu près content. Il me dit :

— Nous ne sommes pas les plus nombreux, mais nous sommes les plus actifs. En cas de mariage entre catholique et protestant, neuf fois sur dix, c'est le protestantisme qui gagne. Quand le pasteur Jones est venu ici, tous l'ont écouté, même les aubergistes. Ceux qu'il a convertis sont de vrais croyants. Les autres ne sont plus des catholiques, mais presque tous des libres penseurs. Ils le sont devenus grâce à nous, qui leur avons ouvert les yeux. Ils ne croient plus aux dogmes et aux rites, mais bien rares ceux qui ne croient pas à Jésus. Sans la peur de l'abstinence, ils seraient tous protestants.

*
* *

Qu'est-ce que la religion de leurs pères a fait, ici, pour se défendre?

Je suis allé voir la petite église presque neuve dont l'air

breton a savamment patiné le granit. Le presbytère est à cinquante pas. J'y trouve le recteur, le premier recteur de cette paroisse. Il y est depuis deux ans seulement. Avant lui, un desservant venait de Plobannalec. On m'a donné celui-ci pour un prêtre à poigne, combatif et plein d'entregent. Il s'était déjà signalé à Kerfeuntun, près Quimper, une des citadelles de la tradition cornouaillaise. Là il régnait sur un patronage prospère et sur une « harmonie » de jeunes musiciens au costume *glazik*, les *Paotred Mamm Doué* — « les Enfants de la Mère de Dieu. » Sitôt débarqué à Lesconil, il a fait le tour de sa paroisse et prétendu ramener les hérétiques dans le giron de l'Église. Mal lui en a pris. On lui a mis le nez dans ses superstitions. On l'a confondu sur l'adoration des images, sur le pain eucharistique, sur les quêtes, sur l'argent touché à l'occasion des funérailles, etc. Il y a surtout certaine jeune fille à diplômes qui lui a répliqué de la belle manière. Se représente-t-on cette symbolique controverse au bord de la mer éternelle? La Pensée moderne en jupe courte 1924, l'Obscurantisme vieux jeu dans sa noire soutane? La jupe courte a triomphé brillamment, mais l'attaque avait été rude.

Mon Dieu, que le prêtre qui m'accueille ressemble peu à l'image qu'on m'a faite de lui! Qu'il ressemble même peu à ces prêtres paysans dont le type abonde dans les paroisses bretonnes, pleins d'une cordialité allègre, un peu bourrue, menant leur troupeau avec bonhomie, décision et autorité! Il revient — un peu prématurément — de Quimper, où il a subi une opération grave. Il est amaigri, fatigué, presque chétif, et si discret, si sage, si modeste dans son presbytère très humble! Le casuel doit être, en cette paroisse-fantôme, peu de chose, mais l'affliction doit être copieuse. Il m'avoue qu'il n'a pas beaucoup de fidèles et que les dernières grèves lui en ont encore enlevé. Il reconnaît qu'en dehors des protestants déclarés, la plupart de ses paroissiens ont une mentalité protestante. Exactement ce que m'a dit le sabotier. Il baptise de temps à autre. Mais on communie peu, et l'on meurt assez souvent sans prêtre. Il en souffre, mais ne s'en indigne pas. Voici sonner les vêpres. Il s'excuse de me quitter. Il va appeler à l'église une demi-douzaine de gamins qui jouaient sur le placitre (c'est tout le patronage qu'il est arrivé à former). Une vingtaine de femmes les ont précédés dans la nef, pas davantage : où sont les foules qui se pres-

saient, hier encore, dans tous les sanctuaires du pays bas-breton? On se croirait dans une église de banlieue parisienne, à Médan, paroisse de feu Zola.

Pauvre robe noire, plaquée sur un corps souffrant par la brutalité du vent de mer, image d'une autorité perdue, d'une tradition reniée, de la désolation catholique sur ces bords... On n'en continuera pas moins à désigner la Bretagne sous l'un des titres qui ont fait fortune dans la littérature régionaliste : « Le pays des pardons », « la terre du passé », « la terre des prêtres ». Et les peintres ne cesseront pas d'y peindre des processions et de vieilles coiffes, les conteurs d'y écouter de vieilles histoires au coin du feu. Longtemps encore il conviendra, pour l'édification des uns et l'indignation des autres, que tout y soit patriarcal ou arriéré, archaïque ou retardataire. Il faudrait au moins distinguer.

Quelques zigzags à travers des champs de pommes de terre, et voici le temple, où je m'attends à trouver foule.

Déception. L'assistance est des plus clairsemées. Mais quelle tenue ! quelle aération ! quelle lumière ! Bancs et parquet, murs et fenêtres, blouses, vareuses, coiffes, corsages, tout ici est correct, luisant, astiqué, un peu étriqué : surtout cette petite chaire vernie d'où émerge à mi-corps un évangéliste en veston. Il parle sans gestes, les yeux baissés, sur un ton d'oraison et de ferveur contenue, avec une science admirable (innée? apprise?) des inflexions et modulations appropriées. Je pense par contraste à la façon dont la plupart de nos prêtres de campagne aboient leurs conseils, leurs avis ou leurs comptes. Il s'exprime dans un breton un peu littéraire, plein de mots français déguisés à peine, mais avec une aisance, une souplesse, une onction ! Il faut rendre hommage à ce Bourdaloue villageois, protestant et cornouaillais. J'avais plus d'une fois apprécié l'aptitude du breton à devenir une langue oratoire, mais plutôt sur le mode énergique, voire emporté, auquel se prêtent si bien la rudesse des aspirations et la véhémence des toniques : cette suavité est une révélation. Au bercement d'une pareille musique, je laisse mon attention s'évader parfois. Au lieu d'écouter, je regarde. La nudité de cette salle n'est pas celle d'un parloir de couvent ou d'une cellule de moine : il y aurait au moins un crucifix sur le mur blanc. Ici, de grandes pancartes rouges, derrière l'officiant, nous offrent

en blanches capitales des textes de saint Jean et de saint Mathieu, prêchant la charité et l'amour. On pourrait se croire à l'école communale, dans une classe bien rangée. Les élèves ne sont pas nombreux, mais ils sont propres, sages, d'une docilité exemplaire, les femmes surtout, qui ne bougent pas plus que leurs bancs (aucun remuement de chaises). Comptons : elles sont vingt en tout, et, moi compris, nous sommes seulement onze hommes, dont trois vieillards et cinq gamins qui voudraient bien remuer. Le sabotier voyait peut-être sa communauté avec des yeux favorables.

L'orateur se lève et se met à aller et venir sur la petite estrade que borde, au milieu, la petite chaire. Je m'aperçois qu'il est en leggins. Son débit s'anime, il prend du mordant. On sent qu'il y a dans ce prédicant l'étoffe d'un démagogue. La main gauche, avec familiarité, va chercher la poche du pantalon, tandis que la droite, modérément, gesticule. Je note au passage des effets de voix recommandés, des répétitions dispensées avec adresse. Voilà de l'excellente rhétorique. Les femmes écoutent sans regarder, les yeux au sol, et boivent cette éloquence.

Un peu de chant : un des cantiques bretons composés par le pasteur Jones. L'air est gallois, il me semble. C'est la seule occasion offerte aux fidèles de participer autrement qu'en esprit à cet office. A vrai dire, je préférais le solo du prédicateur. L'air paraît hésiter, les voix aussi : elles sont aigres.

Quand, après une dernière oraison, l'évangéliste a gagné la porte contre laquelle s'appuie sa motocyclette, je crois bien faire en allant, patronné par le sabotier qui m'a reconnu, lui adresser quelques félicitations pour son prêche, avec mes excuses de n'en avoir pas tout entendu ni compris. Il veut bien les accepter. Mais une question innocente met en fureur ce pieux personnage. Son pasteur m'avait dit être presbytérien. Je lui demande s'il appartient à la même secte. Parler de secte devant ces hommes ! (Un vieillard est là, avec le sabotier.) Il n'y a pas de sectaires à Lesconil. On n'y cherche et n'y enseigne que la Vérité. Le temple est ouvert à tous : y entre qui veut. Je m'entends dire, néanmoins, que ma place n'y est pas, qu'elle est là-bas — et un bras impérieux, au bout duquel je redoute de voir flamboyer l'épée de l'ange Azraël, — se tend dans la direction de

l'église rivale. Soudain notre homme s'avise que je ne lui ai pas été présenté, qu'après tout il ne me connaît pas. Et il m'écrase de son mépris, tandis que, par la porte restée ouverte, je relis sur les toiles rouges les paroles de saint Mathieu et de saint Jean assurant que Dieu est tout amour et la religion toute charité.

*
* *

En quittant ce joli village de marins, je me demande par quel secret a pu s'y établir, sinon prospérer, une filiale du presbytérianisme d'outre-Manche. Je crois sincèrement qu'il faut laisser de côté les raisons purement matérielles, les menues considérations de lucre que d'aucuns invoquent. Ces « colporteurs bibliques », évidemment et naturellement, sont payés. Ces évangélistes aussi. J'ai lu qu'à Trémel le pasteur Lecoat touchait, avant la guerre, une indemnité respectable. Mais ne simplifions pas à l'excès le problème. Quand je causais, l'été dernier, avec la veuve de Guégaden ou avec le sabotier de Lesconil, j'avais le sentiment de leur absolue sincérité. Nous sommes, malgré tout, dans l'idéaliste Bretagne.

Il serait plus instructif de savoir l'intérêt que prend l'Angleterre à faire les frais de cette propagande. Il y a en Bretagne des séparatistes qui prétendent, sans sourciller, renouer la tradition de Jean de Montfort, et qui, à travers mers et traditions, entretiennent le rêve candide, mais furibond, d'une Celtie antifrançaise, englobant l'antique Cambrie, la verte Erin, la lointaine Écosse et leur Armorique. Pour ces rêveurs, Du Guesclin et La Tour d'Auvergne furent de simples traîtres. Cet état d'esprit n'est pas ignoré en Grande-Bretagne, où des agapes fraternelles, des exhibitions régionalistes, des *eitesfoddou* ont pu lui faire attribuer plus d'importance qu'il n'en a jamais eu. Au temps de Fachoda, quand les destroyers anglais croisaient dans les eaux d'Ouessant et qu'on travaillait la nuit dans l'arsenal de Brest, sous la lumière de grosses lampes à arc, cette propagande évangélique sur la côte bretonne était bien faite pour provoquer le soupçon. Mais lorsque j'ai demandé au pasteur Williams, en m'excusant, si le gouvernement britannique s'intéressait à leur œuvre, il m'a répondu d'un ton assez amer que le gouvernement britannique les

ignorait absolument, et que c'est l'Église presbytérienne galloise qui assurait exclusivement leur budget. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la parole de ce gentleman.

Pour en revenir à nos Bretons, qu'est-ce donc que leur apportait ce protestantisme? Quelle pâture à leur imagination, à leur sensibilité, à leur goût héréditaire du merveilleux? Voilà une religion à peu près sans mystère, toute rigidité, toute frigidité, qui supprime les rites, les images, les cierges, l'encens et jusqu'aux signes de croix, où l'on entre sans abjuration ni cérémonie d'aucune sorte, où l'on se contente de quelques prières au logis et de quelques lectures de l'Évangile, où l'on baptise sans huile ni sel, où l'on n'extrémise pas le mourant, où la communion est rare, où les offices ressemblent à des conférences, qui ne prend un visage de fête que deux fois l'an, avec sa Pâque vaguement biblique et son Noël, son Christmas porteur du sapin illuminé, aux fruits de biscuits secs et de bons livres : pour une population éprise d'excitants, quel paradoxe!

« Moi, c'est le chant qui m'a convertie, » me confie Mme veuve Guégaden, qui attendit deux ans pour suivre son mari au temple. Cependant on chante à la messe catholique, on chante à vêpres. Oui, mais c'est surtout en latin. Il y a des cantiques bretons, il y en a même de très beaux, mais pour la plupart réservés aux fêtes patronales qui se célèbrent une fois l'an. Ici, tout est breton. Il se pourrait bien que la maîtresse œuvre du pasteur Jones fût la composition de son *Telen ar Christen — La Harpe des chrétiens* — recueil de quatre-vingt-huit « cantiques spirituels pour rendre grâce à Dieu, à chanter aux réunions et en famille, Quimper, chez A. Cotonnec, 1895. » On y trouve des sujets bibliques, *l'Enfant prodigue*, *le Mauvais riche*, des adaptations de poésie anglicane, comme *Eclaire ma route*, d'après Newmann, et des compositions plus personnelles. Le pasteur Jones ne connaissait pas très bien le breton. Il fit comme le comte de La Villemarqué, auteur — en collaboration — du *Barzaz-Breiz :* il l'apprit. La musique est généralement galloise.

Avec le chant et l'harmonium portatif, notons un vif sentiment de supériorité, la confiance d'être les justes, les purs, les Cathares, ceux qui ne s'enivrent pas, ou qui s'enivrent moins, ceux qui résistent aux tentations, ceux

qui peuvent dire : « Je ne me trompe pas ; c'est l'Esprit Saint qui est en moi qui m'éclaire. » Mais pourquoi chercher loin ce qui est si visible? Encore plus protestante qu'évangélique, ce que la propagande a satisfait, c'est l'esprit critique et le besoin d'émancipation. « Nous n'attaquons pas le catholicisme », m'a dit le pasteur Williams, et le sabotier de Lesconil m'a confirmé que jamais les pasteurs, dans leurs prêches et leurs conférences, ne se livrent à de telles attaques. « C'est nous, entre nous, qui nous en chargeons. » Mais il y a bien des façons de les y pousser sans le dire. Le pasteur débarqué sur cette côte se doit de traiter en adversaire le prêtre qu'il y trouve. J'ai gardé le souvenir d'une conversation avec le pasteur Jones, dans la gare bien éventée de Rosporden. Sorti de sa réserve habituelle, il me fit, entre deux trains, le procès en règle du clergé breton, et le souffle qui agitait la pèlerine de son macfarlane n'était pas plus âpre que sa parole. Il y a deux ou trois ans, au pardon de Notre-Dame-de-la-Joie, l'harmonium portatif était venu s'installer à l'heure des vêpres entre les boutiques des forains et la chapelle, et il était bien malaisé de n'y point voir une intention de défi, à tout le moins de concurrence. On m'a assuré que, plus récemment, quand le général de Castelnau vint présider à Landerneau une réunion catholique, de jeunes protestants de Lesconil y vinrent aussi, non point pour l'applaudir et pas à leurs frais.

Les propagandistes ne se mêlent pas non plus de politique. Mais le pasteur Williams me cite les députés Le Bail, Goude et Masson comme des amis de sa propagande. Voici une anecdote significative qu'il a eu l'obligeance de me communiquer : après la mort du pasteur Jones, on s'occupa d'introniser à Douarnenez l'évangéliste Droniou. Une affiche invitait les Douarnenistes à une conférence pieuse. Or, la veille, était venu dans le port un orateur communiste. Il lut sur l'affiche protestante le nom du Christ : il se dit qu'il y avait de la prêtraille là dedans, et engagea son auditoire à bien saboter, le lendemain, la conférence. Renseignements pris et erreur dissipée, il vint avec cinq des siens s'excuser près de l'évangéliste et l'assurer de sa sympathie. Il fit mieux : une affiche communiste exhorta les camarades à grossir l'assistance des conférenciers.

Lors des grèves d'août, à Lesconil et à Guilvinec, le pas-

teur Williams prêchait le calme aux grévistes. Mais des conférences sur la Russie soviétique, sur le Christ et la Révolution, ne sont vraisemblablement pas faites pour entretenir la paix sociale. Il y a en Bretagne, chez les protestants, une tradition politique qui remonte au moins au *Catéchisme républicain* du pasteur Lecoat. Il date de 1881. Les termes n'en manquent pas de violence. Les habitants de Pont-l'Abbé se rappellent qu'un des protestants les plus zélés de leur ville était, à la veille de la guerre, dans les meilleurs termes avec un étranger — Allemand, Autrichien ou Russe — malthusien notoire et plus que suspect d'espionnage. Enregistrons le fait sans plus. Ce qui paraît certain, c'est que la mission protestante, à Pont-l'Abbé et à Lesconil, si elle n'a pas converti beaucoup, a passablement détaché.

* * *

Sur ce résultat qu'elle n'a peut-être pas voulu, elle peut s'endormir. Le sommet de son action est dépassé. Elle descend aujourd'hui la pente. Il y a eu à Pont-l'Abbé près de quarante protestants : il n'y en a plus vingt. Que font à Lesconil, ceux qui laissent leur évangéliste prêcher dans un demi-désert? Les derniers adeptes cherchent à expliquer cette décadence. Les uns, en contradiction avec ce que m'a dit le sabotier, invoquent les difficultés créées par les mariages mixtes. D'autres se rejettent sur celles de l'abstinence. D'autres, sur des considérations de personnes. Jean-Marie Guégaden est mort en 1921. Grande perte pour l'œuvre. Ce vieil enfant du pays mettait dans la nudité du temple une cordialité, une bonhomie toutes cornouaillaises et même toutes bigouden. Le pasteur Williams est très respecté, très admiré. Mais, à tort ou à raison, on ne lui trouve pas l'abord aussi facile qu'au pasteur Jones. Son confortable cottage de Rosavel serait moins ouvert que le logement de Pen ar Hap ou la maison de la place Mescloaguen. Fort de l'indiscrétion professionnelle, j'en ai ouvert la grille et j'y ai reçu le plus obligeant accueil. Le pasteur partait le lendemain pour l'Angleterre : il n'a pas voulu profiter de cette circonstance pour m'éconduire. C'est un grand homme maigre, de la saine maigreur britannique, au visage long et rasé : mais ses yeux bruns, où pétille un feu sombre, et son nez aquilin se rencontreraient plutôt sur

la côte de Kerlouan-en-Léon que chez des populations anglo-saxonnes. Il a la conversation substantielle d'un homme très cultivé. Il parle le breton, le gallois, l'anglais, assez bien le français et peut-être l'hindoustani : car il a séjourné dans l'Inde. Mais peut-être, avec toute son instruction et sa distinction d'esprit, n'a-t-il pas exactement ce qu'il faut pour avoir l'oreille du populaire en ce pays bigouden.

C'est en février 1925 que le pasteur Jones est mort à Quimper. Tous les protestants de la région et beaucoup de catholiques, assistèrent à ses obsèques. Ses fidèles se proposaient de chanter, autour de sa tombe, l'un de ses cantiques préférés, *Doué ha ʋa bro* — « Dieu et mon pays ». La grêle se mit à tomber si dru qu'il y fallut renoncer. Sied-il de convertir l'incident en parabole? Le temps est passé, pour les protestants de basse Bretagne, des grandes espérances et du grand zèle. Ils se réuniront de moins en moins pour chanter. Là comme ailleurs, il grêle trop.

AUGUSTE DUPOUY.

Le Centenaire de Laënnec

(1781-1826)

La guerre a remis en honneur le culte des centenaires. Mais telle est la gloire de Laënnec qu'on l'a commémorée deux fois depuis sept ans : la découverte de l'auscultation n'a précédé que d'aussi peu la mort du maître. En 1826, il s'éteignait, terrassé par un mal dont il avait dépisté les symptômes : et voici l'anniversaire de cette fin, voici l'occasion de commenter non pas cette banale revanche de la mort contre un de ceux qui en ont le mieux reculé la menace, mais la victoire de cet immortel génie sur l'ignorance des plus subtils fléaux qui nous déciment. Œuvre de science en effet : car en ce qui concerne la guérison, ou seulement les progrès de notre art vers la guérison des maladies de la poitrine et du cœur, d'autres (et en premier lieu Pasteur) ont fait plus que Laënnec ; mais œuvre de science s'exerçant dans le domaine de la clinique, et dans les plus obscurs recoins de ce domaine, sans le secours d'aucun engin de laboratoire, sans le microscope de Laveran, sans l'écran de Rœntgen, sans le scalpel de Duchenne de Boulogne ; — formidable trouvaille où se sont confondues, comme au sein d'un creuset surhumain, la pitié du cœur, l'énergie du vouloir, la foudre de l'intelligence, et jusqu'aux humbles perles du bon sens quotidien ; — trésor dont peut s'enorgueillir un homme, mais aussi sa corporation, sa race et sa foi !

Pour mesurer l'importance et l'originalité de la découverte de Laënnec, il suffit, à ceux qui n'ont pas vécu de son

temps, de se représenter dans le leur l'effet que produirait une découverte aussi neuve. Imaginons que de nos jours, dans un autre champ de la médecine, un initiateur aussi bien inspiré que hardi, recoure pour ses diagnostics aux données d'un sens inutilisé jusqu'ici ; qu'avec son odorat par exemple, il discerne méthodiquement d'infaillibles symptômes, soit dans les humeurs, soit dans les produits de sécrétion, soit dans les plus subtiles émanations du souffle ou de la chevelure ; supposons qu'une méthode aussi invraisemblable se révèle véridique, et que le génie de son inventeur la rende du premier coup vérifiable et communicable ; figurons-nous que par cette méthode des maladies indiscernables vont être dévoilées avant leur période d'incurabilité... rêve insensé !... chimère !... Voilà pourtant ce que réalisa Laënnec : le premier, il eut l'idée d'appliquer son oreille sur le malade que Galien comme Hippocrate, Avicenne comme Celse, Paré comme Dioscoride, n'avaient jamais exploré qu'avec leurs yeux ou leurs doigts. Laënnec réussit cette gageure ; du premier coup, il adapta sa méthode aux maladies les plus graves, et du premier coup il en tira de tels fruits qu'il n'était réservé à personne, non seulement de la contester, mais d'y ajouter quelque chose. Richet l'a noté avec autorité dès 1919, en tête de la réédition du célèbre traité. Et le professeur Letulle a fait de cette découverte « un chef-d'œuvre, dont la beauté, loin de décroître, grandit avec le recul du temps. Le livre de Laënnec a cent ans, et on dirait qu'il est d'hier ». Il est peu d'ouvrages scientifiques, et surtout médicaux, dont on puisse faire un tel éloge ; mais que dire quand cet éloge est fait par un tel disciple? Les preuves n'ont pas manqué sous la plume d'un Letulle : « Le livre de Laënnec déborde de documents à peu près totalement inconnus jusqu'alors : les cicatrices du poumon, l'endurcissement gris péricavitaire que les histologistes décriront *plus tard* sous le nom de pneumonie ardoisée et de sclérose anthracosique, les fausses membranes pleurétiques et leur organisation cicatricielle, les adhérences pleurales et leurs variétés, y compris la sclérose cartilagénétique du dôme pleural... », voilà ce que Laënnec a découvert d'emblée.

Car c'était bien une invention. Avenbrugger avait imaginé déjà la percussion, mais les bruits provoqués par le choc des doigts sur le thorax, recueillis par l'oreille, ne sont

pas par elle explorés. Au reste, sur d'autres points du corps, la percussion avait été pratiquée du temps d'Hippocrate : sur le thorax même, la « succussion » porte encore son nom. Mais ce n'est pas là l'auscultation. Ce n'est donc pas en lisant les œuvres d'Avenbrugger que Laënnec fut inspiré ; le rénovateur du « signe du son » lui avait seulement appris à prévoir l'envie et à risquer la disgrâce ; « j'ai prévu, » lisons-nous dans la traduction française de Rozière de Chassagne, postérieure de dix ans à l'édition latine de 1760, « j'ai prévu que je trouverais des difficultés à chaque pas. Je sais que les traits de la haine, de la médisance, de la calomnie, n'ont jamais épargné ceux qui ont enrichi les arts ou les sciences de quelque découverte ; je courrai le même danger, mais je n'ai écrit que d'après le témoignage de mes sens, et j'atteste que le signe du son de la poitrine est de la plus grande importance. » C'est pour avoir bravé la jalousie de ses juges, c'est pour être resté fidèle à la vérité de son témoignage qu'Avenbrugger a été le précurseur de Laënnec, bien plutôt que pour avoir suggéré l'auscultation, à laquelle il n'avait pas songé. A ce titre, Galvani était aussi un modèle. « On m'appelle le maître à danser des grenouilles », disait amèrement Galvani, mais il se consolait en ajoutant : « Il est vrai que j'ai découvert une des plus grandes forces de la nature. »

Laënnec avait pu méditer ces leçons : il savait que la gloire d'Avenbrugger se fût sans doute à jamais consumée dans l'oubli, si Corvisart, médecin de l'Empereur, n'avait publié en 1808 sa *Nouvelle méthode de reconnaître les maladies de la poitrine par la percussion de cette cavité.* En vulgarisant la méthode d'Avenbrugger, Corvisart ne se souvenait pas « d'avoir entendu » ses « maîtres, durant leurs cours, citer son nom. Bien plus, » ajoutait-il, « il ne m'est jamais arrivé de voir les médecins employer la méthode de la percussion de la poitrine pour découvrir aucune des maladies de cette cavité ». Dix ans plus tard, en 1818, Corvisart étendit cette méthode à l'examen du cœur, mais il n'inventait pas pour cela l'auscultation : la lecture d'Avenbrugger n'y suffisait pas.

Laënnec, du reste, n'avait pas besoin de moniteur : l'étincelle de son invention jaillit de sa pensée, en 1816, au contact d'un fait banal et en apparence insignifiant. Il est heureux qu'en ce temps-là les médecins n'allassent pas en automobile ; car c'est en se rendant à pied chez une malade que le maître, traversant la cour du Louvre, reçut l'inspiration

créatrice. Le docteur Henri Bon, dans un des meilleurs livres que le centenaire ait inspirés, a raconté cette prodigieuse anecdote : « Laënnec eut l'attention attirée par un groupe d'enfants qui s'amusaient avec une longue poutre : les uns grattaient ou frappaient à une extrémité avec une épingle : les autres, l'oreille collée à l'autre extrémité, s'amusaient de la transmission et de l'amplification du son. Ce fut un trait de lumière. Laënnec se rendait alors chez une jeune malade... Il eût fallu faire de l'auscultation directe, c'est-à-dire appliquer l'oreille sur la région précordiale : mais la pudeur était sévère... Le jeu des enfants donna la solution : interposer entre l'oreille du médecin et la poitrine du malade un objet conducteur ou même amplificateur du son. »

Ainsi, pour embraser le foyer du génie et métamorphoser le monde,

Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Et l'on comprend que les savants ne raillent point les poètes ; car ils vérifient leurs hyperboles par leur vie. Lorsque Laënnec publia en 1819 le résultat des trois années de recherches, d'essais, de constatations, qui devaient aboutir à la publication de son traité, il se rendit certainement compte qu'il avait enrichi la clinique d'une méthode dont la portée était incalculable. Ce n'est pas sans un certain sentiment de vertige que les grands hommes assistent aux révolutions qu'ils provoquent. Un sûr instinct les avertit qu'ils vont être mal tolérés, et le bruit de leur découverte est si importun pour la médiocrité des autres, que l'écho de ces plaintes les étourdit eux-mêmes. En signant le code nouveau, Laënnec crut devoir prendre des précautions contre l'orage : il se souvenait d'Avenbrugger. Il voyait bien aussi que ses trois premières années d'auscultation, loin d'ébranler le public médical, suscitaient si peu de curiosité que ses droits d'auteur n'étaient même pas menacés. Modestement, le traité parut sous le titre : « *De l'Auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies du poumon et du cœur*, par R.-Th.-H. Laënnec, D. M. P., médecin de l'hôpital Necker. » Laënnec écrivit en latin la préface ; elle est datée du 12 *kalendas sextiles* (20 juillet). Son maître et ami Bayle osa le patronner en composant une introduction ; mais ce n'était pas pour la première édition, qui n'arbora, en guise de *proœmium*, que le rapport liminaire de trois

membres de l'Académie des Sciences, Portal, Pelletan, Perry, rapport contresigné par Delambre. « Il nous a semblé, concluaient les savants rapporteurs, que les assertions de l'auteur sur la possibilité d'obtenir par ses deux espèces d'auscultation des signes certains... avaient pour elles au moins une forte probabilité. » Des éloges ou même des pointes d'ironie n'auraient pas mieux exprimé combien l'initiative du maître était inédite et déconcertante. Les deux espèces d'auscultation auxquelles faisait allusion ce texte aussi réservé que bienveillant étaient l'auscultation de la voix et celle de la respiration normale ou pathologique d'un sujet silencieux. Le rapport rendait compte aussi des trois sortes de stéthoscopes imaginés par l'auteur : un cylindre plein pour les bruits du cœur, et deux tubes, l'un à parois épaisses, l'autre en forme d'entonnoir, pour les deux auscultations du poumon. Car l'originalité du penseur avait improvisé sa technique.

Mais ce n'était pas un pur triomphe de l'esprit : la générosité du cœur y avait sa part. Avant qu'un autre Français, Davaine, n'eût découvert le premier microbe, on savait bien que la phtisie est contagieuse. La théorie des miasmes se flattait d'expliquer ce mystère : le malade n'en demandait pas si long pour faire le vide autour de lui. Quelle dut être sa reconnaissance quand il vit un médecin, non content de braver son approche, frapper pour ainsi dire à la porte de sa souffrance, écouter la réponse de son pauvre organisme miné? Dans ce geste qui ressemble à l'étreinte, dans cette sublime accolade de la science et de la douleur, le mystère même du mal est en contact avec la pensée du sauveur. Et l'on comprend que les pudeurs de la correction la plus sèvère aient capitulé devant cette méthode. L'héroïsme, en guidant les curiosités, cautionne l'honneur.

Aussi la découverte d'un tel chef-d'œuvre ne pouvait-elle être l'effet du hasard. De cette culture scientifique, de cette générosité du cœur, de cette finesse de l'intelligence, il faut imputer la gloire aux institutions qui ont formé, encadré, soutenu Laënnec : dans l'ordre de la grâce, c'est sa foi catholique ; dans l'ordre de la nature, c'est sa famille, son éducation d'humaniste, sa fidélité aux traditions de sa classe et de sa corporation.

Les deux grandes vertus de ce docteur furent de celles qui se puisent le mieux, et le plus exclusivement, aux sources

d'une robuste discipline chrétienne. S'il y a des hommes naturellement vertueux, il faut reconnaître qu'ils sont rares, et que la tâche est non seulement facilitée, mais embellie, pour ceux qui trouvent en Dieu le principe et la fin de leurs actes. Laënnec était bon, et il était pur. A l'amour de ses malades, il a sacrifié sa vie : et c'est seulement à la perpétuité de la vie qu'il entendait consacrer l'amour. Sa noblesse n'en eût jamais fait un jeu du cœur ou des sens.

Ce viril renoncement avait permis à Laënnec, dans un temps où les médecins n'étaient pas conscrits, de s'enrôler librement sous les étendards du maréchal Brune. Il avait tout quitté pendant la campagne de France, pour soigner les blessés et pour se faire l'interprète des soldats bretons auprès de l'aumônier qui les exhortait. C'est d'ailleurs sur un autre champ de bataille, plus invisible, qu'il devait risquer sa vie, et la perdre : orphelin à cinq ans d'une mère que la tuberculose avait fauchée dans sa fleur, Laënnec était plus exposé qu'un autre à la contagion du terrible mal : la découverte de l'auscultation n'était pas pour diminuer son péril, d'autant plus que dès 1804, comme l'a rappelé le professeur Marfan, il s'était blessé au cours de l'autopsie d'un phtisique. Quelque idée qu'on se fasse de la religion, on conviendra que celle de Laënnec n'avait pas été, comme d'aucuns l'insinuent, un moyen de réussir, mais un motif de s'immoler au jour venu.

« *Medicus pius, res miranda.* Un médecin dévot, quelle merveille ! » C'est en ces termes, dit-on, que le pape Pie VII accueillit Laënnec au cours d'un pèlerinage : l'anecdote a été racontée par notre vénéré confrère Guermonprez, petit-fils de Perdreau, qui assistait à l'audience. On a dit que cette piété de l'illustre médecin n'avait pas toujours été sa gloire ; qu'à demi abandonné par son père, élevé par un oncle « gallican et janséniste », Laënnec n'était revenu que par miracle, et sous l'influence de Bayle, à la foi de ses pères. C'est en 1802, en effet, deux ans avant sa thèse, que le futur inventeur de l'auscultation s'inscrivit comme congréganiste au cercle de l'abbé Delpuits, rue Saint-Guillaume, non loin du siège actuel de la conférence Laënnec (1). Mais il n'avait jamais renié le Dieu de son *Credo :* et ni son oncle ni son

(1) Par une coïncidence curieuse, ce groupe médical de la Jeunesse catholique est à deux pas de la maison habitée par Laënnec au moment de son mariage (23, rue du Cherche-Midi).

père n'avaient causé un tel scandale. L'oncle Guillaume qui avait recueilli Théophile et ses frères, tant à cause du second mariage de leur père qu'en raison des ressources de Nantes, l'oncle Guillaume avait fait, à l'inauguration de l'École de médecine de cette ville une profession de foi qui n'est nullement équivoque, et qui a recueilli justement, malgré les termes emphatiques dont elle est émaillée, l'admiration du professeur Delassus. « Dieu de mes pères, si l'étude de mon art ne doit me conduire qu'à douter de ta puissance..., s'il faut qu'assimilé à la brute stupide, dégradé de tout mon être, je reconnaisse des pensers irrésistibles dans mon crâne, et la cogitation dans une huître, ah, rends-moi mon ignorance, ne permets pas que je blasphème ton nom... »

En une langue moins oratoire, mais aussi claire, le père du savant lui avait écrit : « Il faut savoir sa religion. Tout citoyen y est indispensablement obligé, et un jeune homme qui, comme vous, Théophile, a fait de bonnes études, ne doit pas se contenter de son catéchisme. » Ce père était sans doute un peu bohème : les historiographes de Laënnec, Saintignon, Rouxeau, et tout récemment Bon, nous ont édifiés, non sans humour, sur les fantaisies de ce vieil artiste besogneux et impénitent. Les vains sujets auxquels il consacrait sa lyre après les épreuves d'un veuvage, les assauts d'une révolution, les vicissitudes d'un changement de régime et de situation, contrastent avec la dignité médicale et presque sacerdotale de son fils Théophile. A défaut de tant de tribulations, il faut avouer qu'un sexagénaire, père de médecin, et lui-même ancien avocat au Parlement, ancien lieutenant de l'Amirauté, ancien receveur des décimes du clergé, n'ajoute rien à son prestige en consacrant un poème en neuf chants (fussent-ils d'une page chacun) à la gloire de la Moutarde celtique. Le sous-titre de ce poème (héroïco-historico-érotico-comico-lyrique) et la dédicace à la Société épicurienne n'ôtent rien à l'équivoque des couplets que l'auteur adresse à une femme peut-être imaginaire.

Vous avez des yeux si touchans,
Un teint que rien ne farde.
Mais, Thérèse, j'ai soixante ans...
Après dîner, moutarde.

L'honneur d'un talent plus sobre et dégagé de ces enfantillages eût relevé la réputation de l'écrivain et rejailli sur

son caractère : ces rimes galantes, qu'on souhaite peu sincères, déprécient la qualité des louanges que l'ancien serviteur du Roi décoche à l'Empereur :

Et pour ne me tromper jamais
Suis-je un dieu, suis-je un Bonaparte?

Mais ce gentilhomme ruiné n'avait pas le choix : plaire était le seul moyen de n'être pas à charge aux enfants si péniblement tirés d'embarras, et la muse des vieillards ne traite pas toujours les sujets qu'elle préfère, mais ceux qui trouvent des lecteurs. Il y avait un reste de dignité dans ces flagorneries dont l'habitude des épices dissimulait la vraie saveur : le père Laënnec se condamnait simplement à croire qu'il n'avait pas changé d'opinion. *In dubiis libertas.* C'est tout de même lui qui, veuf à quarante ans, confiait ses enfants à son frère le recteur, pour qu'ils apprissent leur religion avant de faire leurs études profanes chez l'oncle Guillaume... Paix aux cendres du pauvre poète ! et pitié pour les rescapés d'une telle tourmente !

Aussi bien, à travers cet auteur de ses jours, Laënnec pouvait se flatter de recueillir le sang d'une longue lignée de bourgeois qui, n'ayant point vécu de si sombres années, avaient donné toute leur mesure. Car...

Sous son père encore, on retrouve des pères...
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

L'aïeul du docteur Laënnec, plus grave, sinon plus docte que l'auteur du poème de la Moutarde, avait été procureur fiscal. Par un singulier hasard, il avait succédé à un sieur Amette, dont le nom porté par un cardinal est devenu plus illustre que par la dédicace du compliment que son successeur lui avait troussé. Ce Michel Laënnec, dont l'éloquence académique nous est connue par l'érudition de M. Trévedy, avait épousé Jeanne Huchet, fille du sieur de Kérourain et petite-fille du sieur de Kerguélen, syndic de Quimper en 1690. On sait d'ailleurs par le docteur Rouxeau que Théophile Laënnec descendait, par ses mères, du poète Malherbe. Ascendance plus ancienne encore et plus glorieuse aussi, dont la notion implique le souvenir et la fierté d'une tradition conservée par sept ou huit générations.

Du poète Malherbe notre Laënnec a hérité, suivant Rouxeau, la sensibilité « soigneusement voilée », l'esprit

méditatif, l'imagination ardente, l'amour pour la petite patrie, l'esprit religieux enfin « qui imprégnait toutes les fibres de son être ». Ce grand bourgeois était un pur classique : il l'avait été dès l'école, tournant des vers que Malherbe aurait encouragés ; il l'était resté à la Faculté de médecine, où sa thèse inaugurale renouait comme au nom d'un rit la tradition d'Hippocrate. Cette thèse, dont M. Saintignon a longuement rendu compte, passa inaperçue : Baudelocque, Chaussier, Corvisart, qui devaient siéger au jury, furent absents, et tous ne furent pas représentés : de tels cliniciens auraient pu cependant flairer, dans la personne du nouveau docteur, d'après ce seul souci des traditions, un confrère de la grande race. L'illustre Gley, lors du centenaire de Laënnec, a rattaché le choix de cette thèse à une intention profonde : rappeler le rôle du raisonnement dans les sciences d'observation. Plus vaste encore peut-être était le souci de l'auteur. Un certain Boulet, dans sa propre thèse datée du 2 pluviôse an XII (23 janvier 1804), avait mis en doute la personnalité d'Hippocrate : c'était l'application aux traditions médicales des rêveries allemandes sur l'impersonnalité d'Homère. Comme on a vu bondir, de nos jours, le regretté Bertrin contre ces fantaisies où croulerait l'histoire des textes sacrés, Laënnec releva le sceptre d'Hippocrate et débuta dans la vie médicale en prouvant que les futurs maîtres sont d'abord de fidèles disciples.

Ce qui caractérise le classique, c'est la pudeur de la raison, qui non seulement exclut la passion, mais feint de l'ignorer. Dans les luttes qu'il eut à subir, Laënnec garda toujours une sage mesure, d'autant plus méritoire qu'il était plus sensible aux vilenies des faux confrères. Quand il condamna Brown et Gall, il apporta, lui, des arguments ; quand Broussais et Dupuytren contestèrent l'opportunité de sa découverte, ils n'apportèrent, eux, que des mépris. Avec quelle dignité l'auteur de l'auscultation répondit : « Je conseille à Broussais d'abandonner ce ton de supériorité qui sied peu quand on parle à ses pairs... » Quant aux autres, Laënnec répondit à leurs calomnies par le silence. Des sportulaires avaient dénigré Laënnec à la suite d'une consultation qui l'avait appelé à Bordeaux : trop humblement sans doute, Laënnec aurait reconnu une erreur, due au bruit d'un chapelet sur le cou d'un malade, mais qui n'empêchait pas le « tintement métallique » de rester un symptôme, et un

précieux symptôme. On fit là-dessus des gorges chaudes ; et Saintignon, qui rapporte l'histoire, conclut mélancoliquement qu'à ces Aristarques du Midi il eût fallu de la grandiloquence. Hélas, n'en est-il ainsi que dans le Midi?

Cependant l'auscultation s'imposa ; et le plus savant des maîtres, à force de se montrer le plus courtois des adversaires, et le plus dévoué des amis, mérita comme Bayle, dont il avait pris la défense, de vivre sans susciter d'aversion. Aussi quand survint, en 1824, l'orage qui faillit foudroyer l'École de médecine ; quand, à propos de la nomination de Frayssinous comme grand maître de l'Université, les passions bonapartistes, agitées par les vieux étudiants, obligèrent Louis XVIII à dissoudre la Faculté, Laënnec, alors médecin de la duchesse de Berry, royaliste d'autant plus influent qu'il l'était sans le dire, s'éleva au rôle de diplomate et s'entremit avec la double autorité du fidèle sujet et du savant indiscuté. De la refonte qui devait aboutir à l'institution de l'agrégation, Laënnec sortit professeur à la Faculté et titulaire du ruban rouge, ce qui pour un civil était alors une rare distinction. Il n'avait cherché que l'honneur ; et les honneurs l'avaient trouvé.

Ce fut sa dernière gloire : la science ne lui rendit pas la santé que sa délicate hérédité, son héroïque carrière et, entre temps, sa triste enfance avaient irrémédiablement compromise. Du moins cette existence avait-elle donné toute sa mesure dans un cadre politique où la sécurité des lendemains ne décourageait plus le labeur des veilles. Quand Laënnec, prématurément vieilli, revenait par le souvenir à ce modeste appartement de Nantes d'où les domestiques de l'oncle Guillaume regardaient fonctionner le couperet de la guillotine, il ne trouvait certes pas là le moyen d'imputer à la Révolution la moindre parcelle de sa gloire. On peut dire que le régime des sans-culottes, en appauvrissant sa famille, en inquiétant sa jeunesse, avait ébranlé sa santé ; on peut dire aussi que la sève de l'ancien régime, en coulant dans les veines de sa race, avait suscité des réparations dont son œuvre est un illustre exemple : trop frêle ou trop ardent pour recueillir lui-même tout le profit de sa science, il nous en a laissé, pour la guérison des autres, le fruit sublime, moins beau pourtant que la fleur de sa charité.

Dr Robert van der Elst.

Jaco et Lori [1]

Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque, et, sans être plus vuide que tant d'autres propos, il est toujours plus amusant.

(*Histoire naturelle* de Buffon.)

Quis expedivit psittaco suum Chære
Picasque docuit verba nostra conari?

(*Choliambes* de Perse.)

CHAPITRE PREMIER

qui sert d'introduction

La rue du Bac, la rue de Babylone, la rue Vaneau et la rue de Varenne forment un vaste quadrilatère où voisinent d'anciennes demeures aristocratiques, des couvents, des maisons de rapport, une salle de gymnastique, quelques marchands d'antiquités ou de livres pieux. Une fabrique de chocolat répand ses aromes sur la chapelle des Missions. Le nom des La Rochefoucauld domine des jardins ombragés, et c'est là que Chateaubriand a fini ses jours. Il est peu de quartiers de Paris où la population change moins. Il en est peu où l'âge moyen soit plus élevé que dans ce rectangle. Ce qui

(1) *Copyright* 1926 *by Jacques Bainville.* L'auteur tient à déclarer que, de cette fantaisie, écrite librement selon la loi du genre, les seuls fragments publiés ici sont ceux qui peuvent être lus par tout le monde.

tendrait à prouver que des souvenirs historiques, joints à des habitudes sédentaires, favorisent la longévité.

M. Legouet de Corcelière, ancien membre de l'Assemblée nationale, vivait depuis de longues années dans un des petits hôtels qui bordent la cité Varenne. Neveu à la mode de Bretagne d'un de nos plus célèbres doctrinaires, ce vieillard était resté, tel qu'à trente ans, janséniste et libéral. Fidèle au souvenir de la monarchie de Juillet et à la branche cadette, M. Legouet de Corcelière avait voté la constitution républicaine de M. Wallon. Il avait du reste été battu aux élections de l'année suivante par un républicain véritable mais opportuniste, auquel avait succédé un radical, qui avait dû laisser son siège à un socialiste, lequel commençait à s'inquiéter des progrès du communisme dans sa circonscription. Cependant M. Legouet de Corcelière restait ferme sur ses principes. Et il relisait plusieurs fois l'an l'œuvre maîtresse de M. Duvergier de Hauranne, son oncle, cette *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, où dix tomes n'épuisent ni la noblesse du style ni la profondeur de la pensée.

A force de lire, souvent à haute voix, les plus beaux passages de ce livre admirable, M. Legouet de Corcelière en avait appris des bribes sonores à la perruche qui, depuis des années nombreuses, lui tenait société. Cette perruche attestait la fidélité de M. Legouet de Corcelière aux traditions de sa famille. Elle lui venait en droite ligne de M. Duvergier de Hauranne qui l'avait reçue en dépôt à la suite d'événements que le devoir nous ordonne de rapporter.

Nul n'ignore que M. Duvergier de Hauranne, après avoir activement préparé, avec ses amis du *Globe*, la chute de la monarchie légitime, avait pris une part non moins active à l'avènement du roi Louis-Philippe. Soucieux de guider la royauté nouvelle dans les voies d'un libéralisme orthodoxe et pur, il l'avait combattue sans trêve et pouvait se flatter d'avoir porté des coups redoutables au pouvoir personnel. En 1848, Prosper-Léon Duvergier de Hauranne dirigeait la campagne des banquets avec Odilon Barrot et Lamartine. Ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés de succès. Une violente agitation se répandit dans la capitale. M. Guizot fut renversé. Se rendant alors aux avis de la gauche, le roi fit appeler M. Duvergier de Hauranne et lui confia un ministère. Ce ne fut malheureusement que pour six heures. Toujours semblable à Saturne qui dévorait ses enfants, la Révolution oublia les services que cet incorruptible libéral lui avait rendus. S'étant montré dans les rues avec ses collègues pour apaiser le peuple, il fut accueilli par des quolibets. La journée du 23 février vit en même temps sa grandeur et sa chute.

Dans ces tragiques circonstances, M. Duvergier de Hauranne montra la fierté de son âme et son goût passionné de la contradiction. Après avoir mis ses soins à ruiner une monarchie qu'il avait faite, il fut repris pour elle d'un zèle fougueux. Il prodigua les marques de son attachement à la famille royale tombée dans l'infortune. C'est pourquoi, pressentant l'invasion et le sac des Tuileries, Mme la duchesse d'Orléans confia à sa garde un certain nombre d'objets précieux. Le fidéicommis comprenait une perruche à laquelle le château était attaché parce que Mme la princesse de Joinville, avant de partir pour l'Algérie, avait recommandé cet oiseau à sa belle-sœur comme un souvenir du pays natal et de ses jeunes années.

Quelques mois plus tard, M. Duvergier de Hauranne put restituer le dépôt. Quant à la perruche, il fut prié de l'accepter en mémoire de son dévouement. On ajoutait que le compagnon avec lequel cette bête était venue d'Amérique avait disparu dans la tourmente révolutionnaire. La princesse, accablée par d'autres soucis, n'avait plus parlé de ses favoris emplumés et mieux valait ne pas raviver son chagrin.

C'est ainsi que Prosper-Léon Duvergier de Hauranne, dont la vie fut longue, en passa le reste dans la société de ce perroquet qui lui rappelait les six heures où il avait été ministre. A sa mort, en 1881, la perruche échut par héritage à M. Legouet de Corcelière qui en prit soin par piété familiale et parce qu'elle incarnait en quelque sorte la tradition des grands doctrinaires. Par elle, en effet, on pouvait remonter jusqu'à ce Duvergier de Hauranne, un des fondateurs de Port-Royal, qui avait souffert les premières persécutions.

A mesure que l'ancien député à l'Assemblée nationale avançait en âge, et dans la solitude d'une existence prolongée, cette perruche devenait un oiseau sacré et une amie. Elle répétait ses maximes préférées et savait par cœur du Tocqueville.

Il est établi par d'indiscutables témoignages que les perroquets, lorsqu'ils sont entourés d'affection, peuvent vieillir autant que les patriarches. Il en est de même de la babillarde corneille qui vivrait cinq âges d'homme, au dire d'Aristophane. La perruche (certains auteurs écrivaient autrefois perriche) qui joue, ainsi qu'on le verra, un rôle invisible mais puissant dans cette histoire, n'était pas tout à fait centenaire. Elle était contemporaine de son maître, ce qui lui donnait bien près de quatre-vingt-dix ans. Fidèle et affectueuse, elle formait avec M. Legouet de Corcelière une sorte de ménage. Pour ce philosophe qui n'avait connu que d'austères plaisirs, rien

n'était plus vrai que ces paroles de Buffon, qu'il faut consulter sur les perroquets de préférence à Pline, Aldrovande et Margrave lui-même : « L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvements et de nos gestes : si celles du chien, du cheval et de l'éléphant sont plus intéressantes par le sentiment et par l'utilité, la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément ; il recrée, il distrait, il amuse ; dans la solitude il est compagnie. »

M. Legouet de Corcelière n'aimait pas le chien auquel, malgré ses vertus, il trouvait quelque chose d'impur. Il avait passé l'âge du cheval, si du reste il n'avait eu horreur des exercices violents. Quant à l'éléphant, il n'était pas question d'en introduire un dans son petit hôtel encombré de livres. Aussi partageait-il cette autre opinion du grand naturaliste : « Avec cette imitation de nos paroles, le perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs ; il aime et il hait ; il a des attachements, des jalousies, des préférences, des caprices ; il s'admire, s'applaudit, s'encourage ; il se réjouit et s'attriste ; il semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses ; il donne des baisers affectueux ; dans une maison de deuil il apprend à gémir ; et, souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des cœurs sensibles et leurs plaisirs et leurs chagrins. »

Avec Buffon encore, M. Legouet de Corcelière se demandait pourquoi la nature, par une de ces combinaisons qui ne lui eût pas été plus impossible qu'une autre, n'avait pas doué le singe, comme le perroquet, de la faculté de répéter nos paroles. Spectacle dégradant que nous a épargné la Providence. Elle a sagement divisé nos imitateurs en ovipares et vidipares. Quelle offense à l'homme eût été le singe parlant et, en même temps que nos gestes, contrefaisant notre voix !

Au singe impudique, le vieillard janséniste opposait la chasteté de sa perruche. A peine marquait-elle plus de tendresse et quelque langueur dans la saison qui, pour les oiseaux, est celle de l'amour. Pourtant, depuis quelques années, la perruche montrait une agitation inconnue, quand, l'été, à travers les jardins et par les fenêtres ouvertes, retentissait, lointaine, mais mâle et stridente, la voix d'un perroquet, hôte du voisinage. Du sud, c'est-à-dire des régions bornées par la rue de Babylone, s'élevait, comme un appel et une prière, le cri de « Lori ! Lori ! » auquel la perruche, exaltée et tremblante, répondait par « Jaco ! Jaco ! » Ces sons furent entendus par les premiers hommes qui pénétrèrent dans les vierges forêts : « Lori »

et « Jaco » étaient alors le seul langage des oiseaux multicolores et il ne faut pas douter que ce fût un langage amoureux. Le nom de loris a été donné à l'une des espèces et celui de jacos à l'autre. C'est par le hasard des syllabes et par le goût que tous les peuples ont du calembour que les Français, depuis plusieurs siècles, ne rencontrent pas un perroquet sans demander si Jacquot a déjeuné et qu'un poète illustre a même risqué ce jeu de mots sacrilège : « As-tu déjeuné, Jacob? »

Ces échanges de cris à travers l'espace étaient pernicieux à la perruche. A peine avait-elle répondu qu'elle tombait dans les transes douloureuses qui sont particulières à ces oiseaux. Après quoi elle restait longtemps inanimée. M. Legouet de Corcelière réconfortait son amie, il la réchauffait, il la rappelait à la vie par ses caresses. Cependant il s'alarmait de ces symptômes et les attribuait à l'âge.

Un jour, l'été étant venu, la voix du perroquet retentit encore, cette fois plus prochaine, et comme si elle fût sortie des jardins La Rochefoucauld. Elle avait un accent désespéré, suppliant, suprême. Elle exprimait une âme et une douleur. Le vieux janséniste ne put s'empêcher de tressaillir. Quant à la perruche, dressée sur son perchoir, elle tirait violemment sa chaîne, ouvrait ses ailes et s'élançait vers la fenêtre dans un élan et avec des cris si pathétiques, que, soudain, elle retomba sans vie. M. Legouet de Corcelière ne recueillit qu'un pauvre corps secoué de quelques frémissements.

Il rendit à l'oiseau les honneurs funèbres. M. Richard, naturaliste, habite rue des Saints-Pères, à l'angle de la rue Perronet. A la vitrine de cet artiste, deux oursons bien connus des enfants d'alentour se battent en duel et l'un, fendu à fond, parce l'autre d'une mignonne épée. M. Richard fut averti que la perruche octogénaire venait des Tuileries et qu'elle avait été l'objet sacré d'un legs. Aussi fut-elle empaillée avec respect et mise, autant que le permet l'art de l'embaumeur, à l'abri des vers, comme s'il se fût agi de protéger contre l'injure du temps la doctrine de M. Duvergier de Hauranne.

M. Richard n'avait pas seulement conservé l'éclat du plumage et donné l'illusion de la vie. En artiste qui distingue les nuances du sentiment et qui les interprète, il avait compris que, jusque dans la mort, la perruche exprimait une passion. Il avait su lui prêter un air tendre, tourmenté, et, pour tout dire, romantique. Fixée de nouveau sur son perchoir, mais immobile et muette à jamais, elle reprit sa place dans le cabinet de son maître, non loin des dix tomes de l'*Histoire du Gouvernement parlementaire en France.*

Quelques jours plus tard, M. Legouet de Corcelière eut la surprise

d'entendre, plus proche qu'elle n'avait jamais été, la voix qui avait mortellement ému sa compagne. L'appel guttural vibra plusieurs fois dans l'air. Soudain, une masse colorée se détacha d'un arbre voisin et entra par la fenêtre grande ouverte, près de laquelle se dressait la perruche empaillée. C'était un magnifique kakatoès qui brillait de toutes les nuances de l'émail. Donnant les marques de l'agitation la plus vive, il se jeta sur le chef-d'œuvre de M. Richard. Pareil à un époux qui retrouve une épouse chérie, il lui prodigua ses caresses, l'enveloppant de ses ailes, l'appelant de noms tendres et passionnés.

M. Legouet de Corcelière ne tarda pas à se rendre compte de la méprise où tombait l'oiseau. Le kakatoès avait cru retrouver un de ses semblables et le vieillard charitable dit, se parlant à lui-même :

« Pauvre bête ! Elle ne sait pas que l'art de l'homme peut donner aux morts les apparences de la vie. »

A peine eut-il prononcé ces mots que le kakatoès tourna vers lui des yeux pleins de douleur, poussa un grand cri et, quittant le juchoir, tomba pâmé sur le parquet.

Le vieillard, pris d'intérêt et de pitié pour le visiteur que lui envoyait la Providence, le releva avec précaution. Il connaissait la physiologie des perroquets et savait qu'un peu de vin d'Espagne suffit à les ranimer. A peine, en effet, l'oiseau eut-il senti l'odeur du muscat que ses ailes palpitèrent et que ses paupières s'ouvrirent. D'un œil triste et rond, comme s'il eût regretté de renaître à ce monde, il regarda son sauveur. Puis, inclinant avec dignité sa tête chargée de souvenirs, il lui adressa ces paroles : « Je vous remercie. »

Accoutumé à vivre dans la société de sa perruche, M. Legouet de Corcelière ne s'étonnait pas qu'un oiseau pût dire des phrases de convenance. Le hasard, qui est grand, l'association des idées, qui est puissante, l'imitation ou l'habitude mettent dans la bouche des enfants et dans celle des hommes eux-mêmes des propos qui semblent spirituels ou profonds. Beaucoup de mots historiques n'ont pas d'autre origine. C'est pourquoi, au remerciement du perroquet, le vieillard répondit avec simplicité :

— Mon pauvre Jaco, il est naturel de chercher la société de ses semblables et je comprends votre peine. Hélas ! cette charmante perruche est morte dans un âge avancé et vous ne sauriez lui rendre les douces pulsations de la vie.

— Je m'en aperçois bien, reprit le perroquet. Et j'ai cru que le souffle abandonnait mon vieux corps lorsque impuissant à ranimer celle que j'aime depuis l'âge le plus tendre, vos paroles m'ont appris

qu'elle venait de passer par les mains de l'embaumeur. C'était elle. J'en étais sûr, et l'amour ne me trompait pas. Le sort qui me poursuit depuis de si longues années a voulu qu'après tant de traverses j'arrivasse trop tard. O mon aimée ! que de souvenirs me rappelle votre image inerte ! Fallait-il vous retrouver morte, moi qui n'ai cessé de penser à vous depuis que nous fûmes séparés l'un de l'autre et de notre inoubliable maîtresse, Mme la princesse de Joinville.

A ces mots, de vraies larmes coulèrent des yeux du kakatoès tandis que M. Legouet de Corcelière s'écriait :

— Mme la princesse de Joinville ! Oui, c'est bien d'elle, par mon oncle vénéré, que je tenais notre chère perruche. Quelle est donc cette merveilleuse histoire?

— Je vous la dirai volontiers, répondit le kakatoès, car votre accueil me touche et pour la première fois au cours de mes longues tribulations je me sens en pays de connaissance. Veuillez me donner seulement quelques gorgées de ce vin d'Espagne afin que je sois maître de ma pensée et que je ravive mes souvenirs.

Le vieillard obéit, puis s'assit dans un fauteuil, tandis qu'ayant bu la liqueur qui délie l'esprit et la langue, le perroquet commençait en ces termes :

CHAPITRE II

QUI TRAITE DES AMOURS D'UN PERROQUET ET DU MARIAGE D'UNE PRINCESSE

Comme aux premiers âges du monde, la forêt américaine où je suis né respirait l'ardeur et la joie de vivre. Les singes et les perroquets en étaient les maîtres. Mes semblables et moi, à peine sortis de l'œuf, nous volions en bandes, nous grisant de nos cris et de nos couleurs, de lumière et de parfums. Gorgés de goyaves, ivres de la graine du coton, nous regardions, posés sur les arbres comme au spectacle, les contorsions des quadrumanes. Par leur vivacité et leur espièglerie, les singes alouates nous réjouissaient. Ils nous donnaient aussi l'idée de leur imperfection. Parfois, dans la frénésie de leurs jeux, ils poussaient des clameurs aiguës auxquelles nos compagnies, roulant une langue encore maladroite, répondaient de leur voix articulée. Et les deux imitateurs de l'homme, rivalisant chacun à sa manière avec leur modèle inconnu, peuplaient la vierge nature d'une image innocente et furieuse de vos sociétés.

Dans la vaste forêt natale, l'amour était toutefois notre occupation la plus douce. A peine eus-je atteint l'âge nubile, qui vient

tôt dans notre espèce, que j'eus une compagne aussi. Hélas ! Je la retrouve morte, mais semblable à elle-même. Et telle je l'ai reconnue à travers les marronniers de M. le duc de La Rochefoucauld, telle je la vis parmi la flore des tropiques. Elle me plut. Je sus lui plaire.

Tout ce que la passion a de plus tendre, nous l'échangeâmes dans ces jours bénis qui coulaient comme le miel de nos baisers. Plusieurs saisons s'écoulèrent que nous passâmes dans des délices toujours nouvelles. Ignorants du destin qui nous attendait, nous croissions dans l'unique science que la nature nous eût révélée, lorsque nous connûmes ces créatures que nous pressentions sans les avoir jamais vues. Il est vrai que ce fut par des Indiens caraïbes et un peu anthropophages que nous prîmes contact avec la race humaine. Ils nous parurent pourtant, auprès des singes alouates, nobles par leur démarche, imposants par leur stature. Surtout les sons qui naissaient de leur larynx venaient nous frapper comme une musique céleste. Je me suis aperçu depuis que leur voix était rauque, leur vocabulaire misérable et qu'ils le mêlaient de mots portugais corrompus. Tel quel, leur langage nous semblait une chose divine. Nous l'écoutions, nous cherchions à le retenir et nous nous appliquions à l'imiter.

Ces Indiens caraïbes n'étaient pas beaucoup plus méchants que tant d'autres espèces d'hommes que j'ai vues par la suite. Ils ne maltraitaient pas les animaux pour le plaisir de les torturer. La manière dont ils se comportaient envers nous était dirigée par le sentiment de l'utile. S'ils nous arrachaient des plumes, c'était pour s'en parer ou bien pour les vendre. Et s'il arrivait qu'ils missent quelqu'un des nôtres dans leur marmite, nous comprenions que c'était pour ne pas manger un des leurs. Cependant nous ne pouvions nous empêcher de les suivre et si grand était notre désir d'apprendre, que, pour les entendre parler, nous suivions jusqu'auprès de leurs huttes ces humbles sauvages.

Un jour, qui fut le commencement de nos malheurs, nous remarquâmes les apprêts de leur départ. Attristés, nous nous tenions aux abords de leur campement lorsque avec des gestes aimables ils nous tendirent de grandes quantités de graines de coton qu'ils avaient cueillies pour nous. Ma perruche et moi, nous nous jetâmes avec gloutonnerie sur cette friandise, plus funeste cent fois que n'eussent été des branches de persil. Bientôt saisis par l'ivresse, nous tombâmes dans un sommeil profond. Quand nous reprîmes nos sens, nous étions déjà loin des lieux qui nous avaient vus naître et nous étions enchaînés.

Par bonheur ou plutôt par un de ces sentiments délicats comme

on en trouve chez les anthropophages, nous étions attachés à la même chaîne. Que nous importait d'être captifs, puisque nous restions unis? La curiosité, l'attrait du voyage nous consolaient encore. A mesure que nous approchions de la côte, la civilisation se découvrait à nos yeux ravis et nous commencions à prendre en pitié nos pauvres Caraïbes. Nous arrivâmes dans la ville de Santarem qui nous sembla luxueuse et immense, bien que ce fût à la vérité une bourgade assez misérable. Là, un marchand, qui était un forban grossier mais qui nous apparut comme un demi-dieu, acheta la pacotille des Indiens dont la partie la plus précieuse était quelques paillettes d'or. Joyeux de voir et d'entendre ce représentant d'une humanité supérieure, nous nous appliquions déjà à répéter ses paroles. Il fut frappé par notre intelligence autant que par la beauté de nos couleurs et il nous acquit pour quelques paras. Nous le suivîmes avec plaisir. Si nous ne nous élevions par lui que d'un degré assez faible, nous n'en montions pas moins et nous devions savoir un jour qu'il existe entre les hommes autant de différences qu'entre les perroquets, car, de l'ara stupide au kakatoès avide d'apprendre, il y a le même nombre d'échelons que d'un trafiquant de Santarem à un membre de l'Institut.

Je ne vous dirai pas comment, devenus encombrants pour notre propriétaire, nous passâmes de main en main jusqu'au jour où nous arrivâmes à Pernambouc, qui nous parut une cité magnifique et nous donna autant de mépris pour Santarem que Santarem nous en avait donné pour le campement des Indiens. Cette ambition de monter toujours s'unissait chez nous au désir d'être remarqués et ce désir favorisait notre ambition. Mais telle devait être la cause de nos malheurs. Aspirant à nous élever, nous fûmes dirigés comme par un aimant fatal vers les grands de la terre dont l'existence est toujours agitée et nous connûmes cette inquiétude qui dévore les créatures soucieuses de progrès et de perfection.

Il y avait dans la ville impériale de Rio de Janeiro un marché aux oiseaux où notre destinée était d'être mis en vente. Fiers d'être exposés à la vue des passants parmi les plus beaux modèles de notre espèce, nous répétions toutes les phrases portugaises que nous avions pu retenir pendant notre voyage, lorsqu'une jeune fille accompagnée d'une femme d'âge mûr s'arrêta devant nous. L'adolescente était de taille assez petite, mais souple, élégante, semblable à ces gazelles que nous avions rencontrées dans les savanes. Surtout, elle avait un port de tête à la fois naturel et majestueux que nous n'avions vu encore à personne et qui nous donna tout de suite l'idée que la promeneuse appartenait à une race d'élite. Ainsi, aux temps héroïques.

les déesses se révélaient aux humains par leur façon de marcher.

Désireux de retenir l'attention de celle en qui nous avions reconnu une princesse, nous redoublions de gentillesse et de babillage, tantôt nous adressant à la gracieuse jeune fille, tantôt engageant un dialogue mignard entre nous, lorsque nous eûmes la surprise d'entendre des sons qui n'avaient jamais frappé nos oreilles. Au cours de notre voyage, nous avions rencontré des hommes de divers pays. Ils se servaient d'idiomes différents par le vocabulaire, semblables par une sorte de chant dû à l'accentuation de certaines syllabes, semblables aussi par des aspirations qui appelaient des efforts du gosier et des grimaces de la bouche. La parole coulait des lèvres de ces femmes sans altérer leurs traits. Leur phrase était vive, harmonieuse et nette. La musique en était comme intérieure et spirituelle et ne tenait pas à une gamme montante et descendante mais à une intonation donnée par le sens des mots. Bref ce langage était aussi différent des autres que peut l'être des grognements animaux la voix des oiseaux parleurs. Nous ne tardâmes pas à savoir que c'était celui des Français et nous eûmes aussitôt le désir de nous exprimer comme eux.

L'adolescente était la fille de don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil. Elle se promenait ce matin-là à travers la ville avec Mlle Beaupin, son institutrice. A la façon dont elle nous caressait, nous devinions que la princesse voulait nous emporter. Il nous semblait aussi que Mlle Beaupin s'opposait à ce caprice et notre embarras était grand pour séduire la duègne. Quelle n'eût pas été notre angoisse si nous avions pu comprendre le sujet de leur discussion !

Entre tant de qualités qu'ont les Français et les Françaises, pourquoi faut-il qu'il se glisse un si vilain défaut? Au service d'une princesse, Mlle Beaupin gardait des habitudes de parcimonie. Elle était ennemie des vaines dépenses. Du moment que la princesse était résolue à un achat futile, l'institutrice cédait. Du moins représentait-elle à son élève qu'un seul oiseau suffirait, que ce serait l'amusement d'un jour et qu'il était superflu de s'encombrer d'un couple criard. Mue par un instinct plus fort qu'elle-même, Mlle Beaupin liardait au Brésil sur les perroquets comme on lésinait sur le sucre et les confitures chez sa mère, dans la fertile Touraine. Je sais que les Français ont le génie de l'épargne et qu'ils en sont fiers. Ils y voient une de leurs vertus nationales et une de leurs traditions. J'en ai souffert au cours de mon existence, car, dans les meilleures maisons, on comptait mes légumes et mes graines farineuses. Vous avez par bonheur d'autres attraits. Mais dès ma première rencontre

avec la France, la séparation de deux amis, que d'autres événements devaient causer un jour, faillit être l'effet d'un esprit de restriction où l'on trouve au sortir des forêts équatoriales quelque chose de mesquin.

Ayant réfuté les objections de Mlle Beaupin, ou plutôt les ayant vaincues par la force de son désir, la princesse paya le prix que lui demandait le marchand et nous emporta sur l'heure. Elle tenait ma compagne sur son poing dans l'attitude d'une chasseresse fauconnière, tandis que nous parcourions les rues de Rio et que, placé sur son épaule, je me blottissais contre son cou ambré, lissant ses cheveux de mon bec.

Hôtes du palais, nous partageâmes l'intimité de notre princesse. Nous habitions une vérandah où elle aimait à se reposer et d'où le golfe unique au monde se voyait en son étendue. Dans un luxe lusitanien nous coulâmes encore des jours heureux. L'affection que Françoise d'Alcantara nous avait montrée dès le premier jour ne se démentait pas. L'héritière des Bragance nous protégeait contre la rancune et les injures de Mlle Beaupin. Elle nous conviait à ses leçons de français, laissant pour nous la langue de Camoëns. Et, souvent, elle s'attardait à nous regarder. Tantôt une rêverie passait sur son visage. Tantô songeuse, accoudée au balcon, son regard se perdait sur la mer.

Nous savions ce qui manquait à notre maîtresse. Et, non sans inquiétude, car des captifs redoutent toujours l'inconnu, nous attendions que le prince charmant se présentât. Il vint. C'était et ce devait être un Français. Notre princesse ne pouvait en aimer un autre. Un jour, un navire battant vos trois couleurs parut sur la rade. Il s'appelait la *Belle-Poule*, nom galant et guerrier. Un jeune homme aux yeux bleus, au pas vif, aux traits animés et spirituels en descendit. C'était le fils d'un de vos rois. On ne parla plus, à Rio, que du prince de Joinville. Dès qu'il vit Françoise d'Alcantara, il fut séduit comme elle fut séduite elle-même. La hâte des fiancés et l'honneur que la cour du Brésil ressentait de leur union abrégea les cérémonies du mariage.

Notre princesse resplendissait de bonheur. Cependant elle ne nous oubliait pas. Quoiqu'elle n'eût plus de loisirs, elle ne manquait pas, en passant, de nous cajoler, de nous dire que nous serions tous délivrés de Mlle Beaupin et de nous promettre qu'elle nous emmènerait avec elle à Paris, ville qu'elle se réjouissait de voir, et qui, elle l'assurait, éclipse Rio de Janeiro autant que Rio éclipse Pernambouc. En effet nous ne tardâmes pas à embarquer sur la *Belle-Poule* où se passa la lune de miel des jeunes époux.

. . . . . .

Favoris des princes, nous le devînmes de l'équipage, et je ne tardai pas à apprendre l'histoire du navire qui nous portait. A son bord Joinville était allé chercher dans une île solitaire la dépouille mortelle d'un capitaine si fameux que ses défaites étaient encore plus glorieuses que ses victoires. C'est sur la *Belle-Poule* que j'entendis parler pour la première fois de votre Napoléon. Je répétai tout de suite avec facilité ces quatre syllabes dont j'eus à me servir souvent dans la suite, au gré de mes maîtres successifs et de leurs opinions contraires. Vos compatriots commençaient à me casser la tête par la diversité de leurs idées politiques entre lesquelles je n'ai jamais pu distinguer grand'chose. Joinville, qui n'aimait, après sa jolie gazelle américaine, toujours blottie dans ses bras, que son métier de marin, était bien le plus indifférent de tous. Mais le second du bord était un dévot du grand capitaine. Je retins d'une poésie qu'il récitait avec ferveur un vers entier qui promettait à l'empereur défunt de rentrer dans sa capitale et je reçus en récompense quelques rations supplémentaires. D'autre part, un vieux matelot, qui professait le pessimisme, avait attiré mon attention. De quelque sujet qu'il s'agît, il concluait en hochant la tête : « Ça finira mal. » D'ailleurs, semblable aux meilleures pythonisses, il se gardait d'assigner des dates à ses prophéties. Il annonçait les tempêtes, les décadences et les catastrophes comme des filles de la nécessité. Sûr de ne pas se tromper, car toute chose doit finir, il était sûr aussi que la fin serait mauvaise, car nous sommes, nous et ce qui nous touche, débiteurs de la mort. Mais il est odieux de rappeler sans cesse aux hommes ce que leur félicité a de fragile et leur repos même de précaire. Ayant retenu le refrain du matelot, je devais, tout en ayant raison, me rendre souvent importun.

Il est des heures bénies entre les désastres, des plages dorées parmi les abîmes. Vénus Anadyomène semblait nous guider sur les flots. La *Belle-Poule* n'était plus le navire funèbre qui avait ramené de Sainte-Hélène des cendres de mauvais augure. C'était la nef de la jeunesse et de l'amour. Après une traversée heureuse, nous arrivâmes à Brest où Joinville, avec une grâce et une familiarité princières, présenta sa jeune femme aux autorités. Je possédais alors, outre quelques phrases de français usuel, un répertoire qui allait de : « Sire, vous reviendrez dans votre capitale, » déclamé avec emphase, à la prédiction des malheurs futurs prononcés avec la voix de rogomme du marin désabusé. Tel fut mon rudiment. Il n'en fallut pas davantage pour me lancer dans des aventures que je vous dirai à leur tour.

CHAPITRE III

OU L'ON VOIT D'INNOCENTS ANIMAUX SOUFFRIR DES DISSENSIONS D'UNE DYNASTIE ET DES BOULEVERSEMENTS DE L'ÉTAT

N'eût été l'amour qu'elle ressentait pour son époux, je crois que notre adorable princesse eût demandé à repartir sur l'heure pour le Brésil, tant sa déception fut grande, ainsi que la nôtre, en arrivant à Paris. On était à l'entrée de l'hiver. La vue des arbres dépouillés, secs comme des manches à balai, nous glaça tous d'effroi. Françoise d'Alcantara ne pouvait croire que, noirs comme ils étaient, ils dussent jamais reverdir et son inquiétude égaya la famille royale dont l'austérité ordinaire était accrue par le deuil qu'elle portait. Il y avait peu de temps que l'héritier du trône était mort par un funeste accident. J'appris à cette occasion que la dynastie comptait des ennemis nombreux et qu'étant la branche cadette elle avait usurpé la couronne. Les partisans de la branche aînée avaient vu un châtiment du ciel dans le trépas de M. le duc d'Orléans. Ceux qui restaient fidèles au capitaine vaincu s'en étaient également réjouis. Quant aux éternels ennemis de l'ordre, ils exultaient dans leurs repaires. J'étais trop jeune alors pour comprendre ce qu'il y avait de menaçant pour nous-mêmes dans un État aussi divisé. D'ailleurs des périls plus immédiats nous entouraient.

Ce fut par miracle que nous échappâmes, dès ces premiers jours, à une fin ignominieuse. Tandis que nous étions tenus au chaud, notre princesse, asservie à mille devoirs, courait les rues parmi vos brumes glacées. Il advint qu'elle s'enrhuma et, sans y penser, par une habitude brésilienne, elle demanda un bouillon de perroquet. Ces mots nous firent frémir et nous pûmes croire que notre dernière heure avait sonné, car un valet fâcheusement empressé s'approchait déjà de nous. De grand cris, témoignant notre frayeur, avertirent la princesse qui révoqua son vœu imprudent et nous sauva d'une mort cruelle. Ele se contenta d'un bouillon de poule et nous admirâmes la générosité de son cœur.

Le palais que nous habitions était vaste, mais je dois dire que nous n'en occupions pas la partie la plus belle. Joinville et sa femme avaient été relégués sur les hauteurs d'un pavillon qui portait le nom gracieux de Flore, tandis que Mme la duchesse de Montpensier s'en réservait le premier étage. Il nous apparut bientôt que notre princesse, après avoir amusé la cour par son gazouillement, était

devenue un objet de dédain et de moquerie. J'eus d'abord le sentiment d'une injustice. En observant mieux, et sans rien perdre de ma tendre affection, je commençai à comprendre que tout ce qui m'avait charmé chez ma maîtresse était encore un peu exotique. On parlait autour d'elle de gens et de choses qu'elle ignorait et l'on en parlait d'une manière rapide, par allusions, si bien qu'elle apparaissait comme une étrangère. Elle en souffrait pour son mari plus que pour elle-même et elle s'efforça, par la lecture et par l'étude, d'acquérir ce qui lui manquait. Mais son jeune esprit ne s'attachait pas aux livres. Les professeurs la rebutaient. Et elle renonça à apprendre ce que ses belles-sœurs avaient su en naissant. Quelquefois, le cœur gros, elle nous caressait avec l'air de nous dire : « Que je serais heureuse si je n'avais pas besoin d'en savoir plus que vous ! »

Les membres d'une famille royale n'échappent pas non plus aux querelles qui déchirent les autres familles. Nous le vîmes lorsque survint le partage d'une succession. Il y eut deuil et tristesse aux Tuileries quand la sœur du roi mourut. Cependant Madame Adélaïde laissait de grandes richesses et ses neveux, à travers leur chagrin, entrevirent l'espoir d'améliorer leur ordinaire. Ce furent des récriminations et des tempêtes lorsque le roi, dans sa prudence, décida que cette fortune resterait indivise et que, pour la mettre à l'abri d'une jeunesse prodigue, il en garderait l'administration. Joinville, prime-sautier comme toujours, était celui qui cachait le moins son dépit. Il prononça des mots vifs et les choses allèrent si loin que le roi son père, trouvant qu'il avait de nouveau besoin de voyager, l'envoya prendre l'air d'Afrique.

Cet épisode devait être de grande conséquence pour nous et c'est pourquoi je vous l'ai conté. L'esprit d'économie, qui avait déjà failli nous être fatal lorsque nous l'avions rencontré chez Mlle Beaupin, et qui est si propre aux Français qu'il se retrouvait chez leur monarque, allait cette fois consommer notre séparation par l'inexorable enchaînement des effets et des causes.

Joinville et sa femme, le premier moment d'humeur passé, ne furent pas fâchés de goûter une autre vie. Celle des Tuileries leur pesait. Ils prirent leur parti d'échapper au sérieux de cette cour. Je puis dire qu'une seule chose attristait notre princesse ; elle dut se résoudre à nous laisser à Paris. Quoique le climat africain nous fût favorable, nous n'étions une suite ni utile ni commode pour l'existence des camps. On craignait même pour nous de fâcheuses aventures, comme si celles qui nous attendaient n'eussent pas dû être pires.

Notre maîtresse n'avait pas voulu nous livrer à des mains mercenaires. Elle nous recommanda comme un souvenir de son pays et

pria qu'on eût soin de nous. Cependant il n'y aurait pas eu d'empressement à nous recueillir si Mme la duchesse d'Orléans n'avait pensé que ces oiseaux familiers amuseraient ses jeunes fils. Elle s'offrit pour nous donner un asile. Bientôt nous fûmes transportés chez elle, embrassés et caressés pour la dernière fois par notre sœur du nouveau monde. Je fermais les yeux et je frémissais en recevant ses baisers. Il me semblait, en respirant son parfum, être au jour où, jeune fille, elle nous avait conduits dans son palais de Rio. Nous poussâmes un cri de douleur lorsqu'elle nous jeta son suprême adieu, et je demeurai sur mon perchoir, livré à de sombres pressentiments.

Ils ne me trompaient pas. La noble veuve dont nous devenions les hôtes était elle-même agitée de craintes. Chez elle on parlait des affaires publiques et, bien que ce sujet me fût nouveau, j'en comprenais assez pour me rendre compte des inquiétudes que ressentait la mère du futur roi. Déjà frappé par le départ de Françoise d'Alcantara, qui était comme une rupture avec ma patrie, je l'étais encore par l'accent dont on commentait les nouvelles. Un mot surtout, un mot qui paraissait sinistre et qu'on prononçait à voix basse, entrait dans ma mémoire. C'était celui de révolution. Il rendait les visages soucieux comme s'il eût évoqué un cortège d'images terribles. Sans avoir jamais vu de révolution, je commençais à être effrayé. Je me demandais si j'aurais encore des graines dans ma mangeoire et je faisais par prudence quelques provisions. J'en rêvais même la nuit. Aristote a eu tort de laisser indécise la question de savoir si les animaux qui naissent d'un œuf ont des songes. J'en ai toujours eu et ce mois-là c'étaient des cauchemars.

Les révolutions qui renversent les trônes et qui ébranlent les États ont une funeste influence sur la vie des perroquets. Si le premier ministre avait été moins têtu, le roi moins confiant ou plus opiniâtre, je n'eusse pas été séparé de mon adorable perruche. Cependant pour l'oiseau que j'étais, avec mon entendement simple, les signes d'un craquement de la société devenaient manifestes. On raconta un jour devant moi que l'on commençait à insulter dans les rues les personnes bien habillées, ce qui ne manque jamais d'annoncer une grande subversion. J'eusse voulu avertir mes maîtres. Leur frivolité m'inspirait de justes alarmes. Et mal me prit de céder enfin au besoin de les servir.

Le vingt et unième jour du mois de février, nous étions mornes et muets dans le boudoir de notre nouvelle protectrice, lorsqu'un visiteur entra. Il avait un air assuré et majestueux. Une orgueilleuse austérité s'exprimait dans sa personne. Sa voix était grave et tranquille. Je ne manquai pas de reconnaître M. Guizot. Après avoir

présenté ses hommages à la veuve de son prince, il parla des événements du jour, de banquets organisés par des hommes qu'il appelait des étourdis, les blâmant avec hauteur, surtout un certain Duvergier de Hauranne qu'il semblait connaître depuis longtemps. Mme la duchesse d'Orléans ayant exprimé des craintes timides au sujet de l'agitation qui se remarquait à Paris et dans quelques autres cités, le ministre répondit que jamais la France n'avait été plus calme, plus heureuse, plus attachée à ses institutions, et que d'ailleurs la fidélité de la garde nationale répondait de tout.

A ce moment, ce fut comme si un démon intérieur m'eût poussé. Une force étrangère à ma volonté m'inspirait et mon perchoir tremblait comme le trépied de la Sibylle. Ainsi que le dit aux hommes le chœur des oiseaux chez le poète d'Athènes : « Nous vous tenons lieu de Delphes, de Dodone et de Phébus Apollon. » Sous cette influence irrésistible, je pris l'accent du vieux matelot, et, hochant comme lui la tête, je criai par trois fois d'une voix sinistre et enrouée : « Ça finira mal ! »

Mme la duchesse d'Orléans tressaillit à ces mots. On eût dit que cette voix inhumaine était celle du destin.

— Vous entendez, monsieur Guizot, s'écria-t-elle en pâlissant. C'est peut-être un présage.

— Madame, répondit le ministre avec un peu de dédain sur son visage altier, quand la Providence nous donne des avis, ce n'est pas par des animaux dénués de raison. Une seule voix est capable de nous apporter des certitudes. C'est celle de notre conscience.

Cette leçon glaça la jeune veuve, déjà pleine d'appréhensions pour son fils. Je sentis que j'avais déplu et que j'allais expier mon emportement prophétique. Près de moi ma tendre compagne commençait à trembler de peur. La conversation avait pris fin sur la mercuriale calviniste et M. Guizot prit congé.

Dès qu'elle fut seule, la duchesse se mordit les lèvres, marquant sa contrariété et son dépit. « Mais aussi, murmurait-elle, quelle idée de vivre avec ces bêtes ridicules ! » Elle ordonna sur-le-champ que nous fussions mis à l'écart, dans une chambre éloignée qui servait de lingerie. Mais, regrettant sans doute de manquer de parole à sa belle-sœur, elle se ravisa et dit :

— Laissez-moi du moins la perruche. Elle est tranquille et ne jacasse pas hors de propos.

Et tandis qu'on m'emportait malgré mes cris, mes battements d'ailes et tous les signes du désespoir, je vis pour la dernière fois ma douce amie qui jeta sur moi un long regard chargé de passion et de douleur.

Les événements qui suivirent ne furent pas plus tragiques mais ils furent pour nous irréparables. Trois jours plus tard, jours que je passai dans la solitude et l'angoisse, le palais se remplit de mouvements inaccoutumés. On entendait au loin des clameurs et des coups de feu. Les serviteurs couraient çà et là ou parlaient entre eux avec inquiétude. On se mit à ranger des objets. Dans le chagrin mortel où j'étais, privé de la société de l'être aimé, je n'étais plus curieux de rien et j'attachais aussi peu d'intérêt à ces allées et venues qu'aux bruits du dehors, lorsqu'une des femmes de Françoise d'Alcantara entra dans le lieu de mon exil. C'était une fille brune, assez semblable aux premières créatures humaines que j'avais rencontrées. L'ayant reconnue, je lui fis fête et elle vint aussitôt à moi.

— Ce pauvre Jaco, dit-elle, court ici du danger. Madame a tant recommandé d'en avoir soin ! Il sera mieux au pavillon de Flore. Puisqu'on nous a mis près des toits, c'est bien le moins que nous y cherchions un abri.

Je me posai sur elle avec empressement, essayant de lui faire comprendre qu'elle devait emmener aussi ma compagne. Qu'il est cruel, dans de pareils moments, de ne savoir s'exprimer que d'une manière imparfaite ! J'ai ouï dire que le perroquet d'un roi d'Angleterre, étant par accident tombé dans la Tamise, fut sauvé pour avoir appelé les bateliers du cri que, de la fenêtre, il entendait tous les jours. Hélas ! je n'avais jamais entendu Orphée appeler Eurydice. La fille, rapide et légère, m'emporta à travers le palais. Je retrouvai ma chambre et mon perchoir coutumier près d'un perchoir vide, symbole de mon veuvage.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais là, accablé de surprise et de tristesse, sans que personne songeât à m'apporter la moindre nourriture, lorsque les escaliers s'emplirent d'une monstrueuse rumeur. C'était comme une mer qui montait. Soudain les portes s'ouvrirent. Un flot d'hommes et de femmes parut. Tout ce monde criait, chantait, gesticulait. Je n'avais rien entendu de tel depuis mes premières années, passées dans ma forêt natale. Par ses cris et ses contorsions, cette foule me rappelait les singes alouates. Pour cette raison, je ne pus me défendre d'entrer en sympathie avec elle. Me trouvant comme rajeuni, je ne me retins plus de prendre part au vacarme, et, par un mauvais instinct, je me réjouis du pillage. Tandis que les envahisseurs arrachaient les rideaux, brisaient les cristaux des lustres et fouillaient les meubles, je déchirais du bec et des ongles tout ce qui était à ma portée, voletant de côté et d'autre dans une sorte d'ivresse, et débitant mon répertoire avec incohérence.

Hérissé, furieux, j'étais comme une sorte de démon de la révolte. J'avais l'air de l'hiérophante de l'insurrection. La foule qui m'avait excité par ses cris s'excitait à son tour par les miens. Et je ne m'apercevais pas que j'étais retombé dans l'animalité, lorsque je fus rappelé au sentiment de ma déchéance par un personnage nouveau.

C'était un homme de petite taille et négligé dans sa mise. Sa barbe était inculte et il avait des mains grossières au bout de bras noueux, Mais le feu de la conviction brûlait son visage et son regard était fascinateur. Devant l'orgie qui profanait à ce moment les appartements de Mme la princesse de Joinville, il s'arrêta indigné.

— O peuple, fit-il d'une voix si puissante que les pillards en restèrent immobiles, souilleras-tu ta révolution? Aviliras-tu la République? La République est notre mère, la République est sainte. Respecte-la. Et toi reste pur!

A peine eut-il prononcé ces mots que le peuple fut saisi de honte et de remords.

— Vive Mahuchet! cria une voix. Vive le héros des barricades! Vive la République!

Tandis que les poches se vidaient, que des paquets déjà noués étaient abandonnés sur le sol et que la foule des émeutiers s'écoulait lentement, Jean Mahuchet restait dans une sorte d'extase. C'était comme s'il eût écouté la voix de sa sainte. Je l'avais déjà trouvé beau, lorsque, pareil au dieu de la révolution, il en avait apaisé la tempête. Il me parut plus beau encore dans son recueillement mystique. Je n'avais jamais vu pareille espèce d'homme ou plutôt Mahuchet me sembla surhumain. Je ressentis pour lui de l'admiration et de l'amour au point que j'en oubliai un instant ma perruche. Ne résistant pas au besoin de lui témoigner mes sentiments, je volai vers lui de mon mieux en criant à mon tour : « Vive Mahuchet! Vive la République! »

S'il y eut jamais enthousiasme irréfléchi, ce fut celui-là. En m'attachant à Jean Mahuchet par un transport aussi soudain, j'allais achever moi-même ce que les événements avaient commencé et ruiner mes dernières chances de rejoindre ma compagne. Jean Mahuchet, arraché à son rêve, regarda avec complaisance la bête favorite des tyrans conquise par la force du verbe révolutionnaire. Il aimait les animaux autant que les hommes. Craignant pour moi l'abandon, il résolut de me recueillir et je le suivis sans crainte, encore troublé par les scènes dont je venais d'être témoin.

Le malheur voulut que, fasciné par mon nouveau maître, je fusse encore curieux du spectacle qui s'offrait. J'aurais pu m'échapper vingt fois et demeurer aux Tuileries. Mais tout ce que je voyais

m'inspirait le désir d'en voir davantage. Paris, que j'avais seulement aperçu du haut du pavillon de Flore, se révélait à moi. Et sous quel aspect extraordinaire ! Des hommes couraient çà et là, poussant des clameurs diverses, brandissant qui un fusil, qui un drapeau. Certains portaient des emblèmes parmi lesquels je reconnus une croix. Tous étaient exaltés et triomphants. Dans les salles du château, des orateurs, frères de Jean Mahuchet, prononçaient des discours qu'on écoutait en pleurant de joie. Des inconnus s'embrassaient.

Enfin, le soir venant, mon nouveau maître sortit des Tuileries et je l'accompagnai volontiers. Il me tenait du reste par un bout de ma chaîne. Comme nous traversions les jardins, nous vîmes un objet vaste et pesant tomber par une des fenêtres du palais. Des cris d'allégresse saluèrent cette chute. « Le trône ! murmura Jean Mahuchet. Il n'y a plus de trône. O jour béni ! L'humanité est libre ! » Et il rentra à pas rapides dans son quartier lointain, devant présider la séance de son club.

Brisé d'émotion et de fatigue, je m'étais endormi sur son épaule, rêvant, moi aussi, au bonheur universel. Je me réveillai dans un lieu sinistre et je mesurai l'étendue de mon imprudence et de ma folie. C'était une échoppe de savetier. Elle était remplie de vieilles bottes qui dégageaient la forte odeur des prolétaires et auxquelles Jean Mahuchet travaillait rarement. Mes yeux, habitués au chatoiement des étoffes, aux miroirs et aux tapis, ne découvrirent là qu'un objet d'art. C'était le buste, en plâtre noirci par le temps et la fumée, d'un homme hideux. Sur le socle on lisait : « L'ami du peuple. » J'appris plus tard que c'était Marat, idole du savetier. Sur l'établi, près du tranchet et de l'alène, traînaient quelques brochures crasseuses, évangiles de la révolution. L'inspection terminée, je tombai dans un profond désespoir. L'image de tout ce que j'avais perdu me frappa, depuis ma forêt américaine jusqu'au luxe des palais royaux. Et le souvenir de ma perruche chérie vint ajouter au poids de mes réflexions désolées.

Je passai là quelques-uns des jours les plus pénibles de ma vie. Ma tristesse était d'autant plus cruelle que je m'accusais moi-même de tout ce qui m'était advenu. Quel besoin avais-je d'avertir M. Guizot qu'il allait à sa perte? Et comment avais-je été assez sot pour me laisser prendre aux déclamations de l'énergumène Mahuchet? Deux fois stupide, j'avais d'abord commis un excès de zèle. Ensuite j'avais cédé à la contagion de l'enthousiasme. Le zèle et l'enthousiasme, j'ai eu souvent l'occasion de le remarquer, se paient presque toujours cher. Et j'étais inexcusable puisque ces affaires ne me regardaient pas. Que la branche cadette fût renversée ou gardât le trône, l'impor-

tant pour moi était de garder ma perruche et un bon gîte. Sans mon étourderie, les choses n'eussent peut-être pas si mal tourné pour nous. Quant à la République, j'étais déjà dégrisé. Tout ce que j'y gagnais, c'était, dans une mangeoire sale, une maigre pitance. Le bonheur universel m'apparaissait sous l'aspect du brouet noir dans un logis empesté. Je me jurai de rester, à l'avenir, indifférent aux luttes du forum et de me tenir sur la réserve, surtout dans les circonstances critiques où les coups tombent sur les imprudents.

En un jour, Mahuchet avait perdu son prestige. Je le voyais tel qu'il était, c'est-à-dire comme un pauvre fanatique. J'avais cessé de le trouver beau, et il ne me persuadait plus. Mais il m'arrivait de le plaindre et il me semblait touchant. Son exaltation ne cessait de croître. Il avait abandonné le tranchet, tout occupé de manifester et de discourir. D'ailleurs, les prolétaires ne faisaient plus ressemeler leurs bottes. Ils les portaient éculées. Je savais par les paroles de Jean Mahuchet que la misère était grande dans les faubourgs. L'avènement de la justice sociale tardait, bien qu'il fût promis par les brochures crasseuses. Jean Mahuchet se tourmentait de ce retard, plus que de la détresse qui régnait dans sa propre maison. Souvent je l'entendais dire d'un air sombre que la République avait trois mois pour rendre le peuple heureux, sinon il faudrait achever la révolution et recourir à la violence.

Je reconnus à ces propos que Mahuchet était sur une voie funeste. Et je me répétai, intérieurement, cette fois : « Ça finira mal ! »

C'était bien ce que pensait la compagne du cordonnier. Eugénie, triste créature, passait ses jours en quête de travail et de pain. A peine pouvait-elle me rapporter quelques fèves, chétifs éléments de ma subsistance, mais elle n'y manquait jamais. Elle m'avait pris en affection et me confiait ses peines. Elle ne s'habituait pas à être la femme d'un héros qui ne lui avait jamais accordé que peu de tendresse...

Jean Mahuchet négligeait la plaintive Eugénie, ou plutôt il ne la voyait pas. Il avait pour maîtresse la Pologne et je mis quelque temps à m'apercevoir que cette Pologne n'était pas, comme je l'avais cru d'abord, une personne du beau sexe, captive et persécutée, mais une lointaine nation. Pas plus que le savetier, je n'avais vu de Polonais ni de Polonaises. Jamais je n'avais entendu parler d'eux jusqu'à ce jour. Cependant la Pologne tenait une si grande place dans le cœur de Mahuchet et de ses campagnons de club dont je recueillais les propos qu'ils étaient prêts à mourir pour elle comme pour la justice sociale. Ils ont dû emporter leur amour dans la tombe. Car, m'étant intéressé par une curiosité bien naturelle à cette Pologne

pour laquelle des Français qui crevaient de faim avaient une passion si ardente, il m'a fallu attendre soixante-dix ans pour en entendre parler de nouveau, mais, cette fois, par des personnes du beau monde et non plus par des rapetasseurs de souliers.

Je sentais qu'un homme aussi absurde que Mahuchet devait périr misérablement et pour rien. J'en vins à me désintéresser de son sort. Je ne pensais plus qu'aux moyens d'échapper à cette prison pour essayer de retrouver ma perruche. Et je roulais dans ma tête mille projets d'évasion, attendant l'heure où une distraction d'Eugénie me permettrait de prendre mon vol.

Quelques jours passèrent pendant lesquels le savetier fit de longues absences. Un soir du mois de juin, il rentra dans son échoppe plus exalté et plus brûlant que je ne l'avais vu en février aux Tuileries. « Le peuple est trahi, murmurait-il. L'insurrection est le plus sacré des devoirs. » Loin de le calmer et de le retenir, Eugénie l'encourageait par des paroles violentes. Son cœur entrait en révolte contre l'ordre universel comme si des souffrances trop longtemps contenues l'eussent fait éclater. Elle-même alla chercher dans un placard un fusil qui avait déjà vu le feu des barricades. Elle l'astiqua avec soin, s'assura que la cartouchière était pleine et remit ses armes à l'insurgé avec une simplicité si noble que je crus assister à l'une de ces scènes antiques que j'avais vues en taille-douce au château.

Mahuchet partit dès l'aube. Bientôt la rue s'emplit de rumeurs que je reconnus. C'étaient encore celles de la révolution. Eugénie, le visage tendu, courait de côté et d'autre. Elle tenait conseil avec les femmes du voisinage. Elle exhortait les hommes au combat et faisait honte de leur lâcheté à ceux qui hésitaient. Le faubourg prenait un air sinistre. Et la fusillade commença à gronder au loin.

J'étais seul dans l'échoppe et tourmenté par la faim lorsqu'en m'efforçant d'atteindre quelques graines oubliées, je m'aperçus que ma chaîne était défaite. Je la secouai, elle tomba. J'étais libre, et devant moi la fenêtre s'ouvrait.

J'avoue que j'hésitai longtemps avant de me servir de ma liberté. Ce vaste Paris tumultueux m'effrayait. Sur quel point me diriger? Ne serais-je pas trahi par mes ailes malhabiles et pesantes? N'allais-je pas m'exposer à des périls nouveaux? Ces calculs et ces anxiétés fatiguèrent ma tête au point que je finis par m'endormir. Et dans mon sommeil ma perruche n'apparut. Elle m'appelait, me faisait signe de venir la rejoindre. Lorsque je me réveillai, je me sentis un cœur résolu. Et avec un courage qui n'excluait pas la prudence, je m'échappai dans la rue, me dissimulant de mon mieux, tantôt dans le feuillage, tantôt derrière les cheminées.

Je n'avais pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'un spectacle terrible frappa ma vue. Derrière un amas de voitures renversées, de pavés, de matelas et de troncs d'arbres, se tenaient des hommes farouches. Du haut du toit qui me servait d'observatoire, je découvrais, de l'autre côté de la barricade, une troupe en bon ordre qui braquait un canon. Vêtu d'une redingote, ceint d'une écharpe tricolore, un homme à barbe blanche marchait bravement vers les insurgés avec des paroles de paix lorsqu'un coup de feu fut tiré sur lui. La troupe riposta et ce fut de part et d'autre une fusillade meurtrière.

Je m'aperçus alors que ma retraite était coupée, et, tandis que mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine, je cherchai l'abri d'une gouttière sans pouvoir m'empêcher de jeter un coup d'œil sur la bataille. Les morts et les blessés devenaient nombreux au camp révolutionnaire dont l'énergie faiblissait, lorsqu'un homme s'élança sur la barricade, un drapeau rouge à la main. Sublime et hirsute, c'était Jean Mahuchet. Sans se soucier du péril, il dirigeait le feu, écoutant toujours la voix de sa sainte. J'étais en train de m'étonner que, de part et d'autre, on criât avec la même conviction : « Vive la République ! » ce qui me fit penser qu'il y en avait au moins deux, lorsque, le crâne fracassé, le savetier tomba. Alors une jeune fille que je n'avais pas vue enleva le drapeau des mains crispées du malheureux fanatique. Qu'elle était belle avec ses cheveux épars et ses bras nus ! Je crois que personne n'a jamais su son nom. Telle j'eusse imaginé la Pologne quand je pensais encore que la Pologne était une créature de chair aimée de Mahuchet.

La vierge de la révolution tomba à son tour et je vis les soldats courir à l'assaut de la barricade. Alors, ne songeant qu'à mon salut, je jugeai plus prudent de revenir sur mes pas. Les rues de Paris n'étaient pas sûres et je me sentais ressaisi par l'angoisse de l'inconnu. Si bien que, de proche en proche et de maison en maison, je finis par me retrouver dans l'échoppe d'où je m'étais enfui.

Eugénie m'y rejoignit bientôt. Ce n'était plus la furie que j'avais connue la veille. Vaincue et résignée, elle était l'image du peuple-enfant qui, remettant ses vengeances à plus tard, retombe dans la soumission après ses vaines révoltes. Et des yeux éraillés de la malheureuse, il ne jaillit pas une larme pour Jean Mahuchet.

JACQUES BAINVILLE.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

SIX NATIONS. — UN ROI

Au moment de clore une session qui marquera dans les annales britanniques, les délégués de la Conférence Impériale ont adressé au roi George un message d'hommages dont voici la conclusion : « La fondation de nos travaux a été la certitude que pour chacun de nous, comme pour tous les sujets, la Couronne est le support continu de toutes les parties de la Confédération des Nations britanniques. » Impossible de mieux souligner le trait capital de l'évolution qui s'accomplit. Il n'y a plus de Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Il n'y a plus de mère patrie et de colonies, même affranchies. Il n'y a plus qu'une association de nations théoriquement égales. Et cette association n'est retenue que par un seul lien : le souverain commun. La pleine réalisation de la liberté n'évite la dislocation et l'anarchie que par l'exaltation de la fonction royale.

Chaque membre de l'association, à l'exception de l'Inde qui est encore en transition, a son gouvernement librement élu, la pleine disposition de la souveraineté interne et externe. Il négocie des traités, accrédite des ambassadeurs. Sans doute, il doit tenir ses associés au courant. La belle garantie contre le désordre s'il n'y avait pas une seule tête pous assurer l'unité de direction ! Le gouverneur des Dominions n'est plus le représentant du gouvernement britannique. Il est le délégué du roi et d'un roi librement accepté. Le lien qui unit désormais le chef de la maison de Hanovre à ses sujets d'outre-mer n'est plus une conséquence indirecte de l'exten-

sion de la puissance britannique. Il est consacré par le libre choix de nations indépendantes. Considérez que parmi ces sujets d'élection se trouvent les nationalistes d'Irlande et les Boers de l'Afrique du Sud, sans parler des socialistes d'Australie et vous mesurerez l'importance du pouvoir royal.

Quel démenti infligé à deux théories qui ont résisté à d'innombrables contradictions des faits. La première admet la décadence irrémédiable de la formule monarchique. La seconde pose en principe que, dans un régime parlementaire, le rôle du roi d'Angleterre se limite à une fonction purement représentative.

Des préjugés que n'ont pu ébranler les interventions décisives de la reine Victoria et d'Édouard VII, vont-ils tomber devant le manifeste de la Conférence Impériale? N'en croyez rien. Les théoriciens de la nouvelle école internationale ont une explication toute trouvée. La tradition du pouvoir royal : rengaine. Parlez-nous de la conception de Genève. La Société des Nations, voilà le modèle de la communauté britannique. La Société des Nations n'est-elle pas d'inspiration anglo-saxonne? Les dirigeants de l'Empire britannique se sont trouvés en présence d'un problème analogue à celui qui a sollicité les efforts du président Wilson et du général Smuts : imposer aux nations des restrictions de souveraineté, sans porter directement atteinte à leur indépendance. La solution n'a pu être trouvée que dans la même voie.

Prémisses exactes : conclusion fausse. Il est vrai que la Société des Nations procède de la conception des rapports entre États, qui a présidé à la formation des États-Unis et à l'évolution de l'Empire britannique. L'inspiration anglo-saxonne est tellement évidente que l'on s'est engagé dans des impasses toutes les fois que l'on a essayé de la traduire en français. Ce qui est faux, c'est de prétendre que la solution a été cherchée dans la même voie. Rien n'a pu empêcher que la Société des Nations ne fût un groupement de membres sans tête. On a fait des prodiges d'ingéniosité pour dissimuler cette lacune. On a rédigé un Covenant. On a créé une Assemblée et un Conseil qui ne sont pas dépendants l'un de l'autre, mais juxtaposés. L'expérience est là, la Constitution ne peut se maintenir qu'à condition d'être assez vague pour se prêter à toutes les interprétations. Faute de direction, la Ligue est incapable de réagir contre les faits accomplis, comme ceux de Fiume, de Corfou, de Vilna ou contre des violations flagrantes de la Charte, comme les pactes conclus par l'Allemagne et la Lithuanie avec les Soviets. Tout au contraire la communauté britannique peut se passer de constitution et laisser toute liberté à ses membres parce qu'elle a une tradition

et un chef. Tradition de loyalisme d'une part, tradition d'arbitrage de l'autre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les souverains britanniques servent de trait d'union à des peuples qui se sont mêlés sans se confondre, dont certains même ont conservé de longues rancunes. Inutile donc de recourir à des textes équivoques ou d'improviser des rouages. Il n'y a qu'à développer un organisme éprouvé, à renforcer la clef de voûte qui a résisté à toutes les crises. Non seulement il n'est pas question de tenter des combinaisons nouvelles, mais on se borne à consacrer les enseignements de l'expérience. C'est tout le contraire d'un saut dans l'inconnu.

Encore un trait essentiel de l'évolution, qui a échappé à ceux qui prévoyaient une véritable révolution parce que, à la veille de la réunion de la Conférence, l'Afrique du Sud faisait sonner très haut ses velléités d'indépendance et parce que le Canada avait eu maille à partir avec un gouverneur plus vaillant sur le champ de bataille qu'entraîné aux manœuvres politiques. Quelles catastrophes n'avait-on pas annoncées ! Les délibérations se sont déroulées pendant cinq semaines. Évidemment, elles n'ont pas été publiques. Il n'y a pourtant pas de discrétion capable de masquer les éclats, s'il s'en était produit. La vérité est qu'il n'y en a pas eu, même de la part du farouche boer M. Hertzog, à plus forte raison de la part de M. Cosgrave qui représente l'élément modéré du nationalisme irlandais. Pourquoi y en aurait-il eu, d'ailleurs, puisque la revendication principale du Dominion était assurée d'avance de recevoir satisfaction?

Depuis la leçon de la guerre d'Indépendance d'Amérique, les hommes d'État anglais ont toujours eu la sagesse de devancer les revendications des nations qui grandissaient au delà des mers. Ils ont compris que le meilleur moyen de rester maîtres du mouvement était de le conduire. Ils se sont rendu compte surtout du rôle capital que le prestige dynastique devait jouer en tant que facteur de cohésion, et ils n'ont rien négligé pour le développer. Quelle avance a su prendre Disraëli en décidant la reine Victoria à accepter le titre d'impératrice de l'Inde plus d'un quart de siècle avant la réforme de lord Chelmsford, première esquisse de *self government* ! A défaut du souverain, dont l'autorité ne perd rien à demeurer au poste de pilote, les princes multiplient les visites qui n'ont rien de manifestations à la Potemkin. Ils se font connaître de populations d'autant plus fières de les voir de près que le joug se fait plus léger. Ils s'instruisent eux-mêmes en élargissant leur horizon. Ainsi se forment un Édouard VII et un George V. Les journaux les plus radicaux appellent le prince de Galles « notre grand ambassadeur royal ».

Les cadets de la famille sont associés plus étroitement encore à la vie des Dominions. Le Canada et l'Afrique du Sud n'oublient pas le duc de Connaught et son fils le prince Arthur. La réforme qui réduit les gouverneurs au rôle d'ambassadeur du souverain auprès des gouvernements libres a été ainsi éprouvée avant de se généraliser.

De même l'émancipation des Dominions s'est faite progressivement. Une génération a passé sur l'expérience de l'Australie. L'Angleterre l'a jugée si concluante qu'elle n'a pas attendu dix ans après la paix de Vereeniging pour appeler son adversaire de la Tugela, le général Botha, à la tête de l'administration de l'Afrique du Sud. La récompense est venue pendant la guerre quand tous les membres de la communauté ont répondu sans hésitation à l'appel du canon. Associés aux sacrifices des champs de bataille, les Dominions devaient prendre place à la table de la paix, en attendant de faire nombre à la table de Genève. N'était-ce pas déjà l'apprentissage de la souveraineté externe? Dès 1923, la Conférence impériale admettait le droit de négocier des traités et d'accréditer des ambassadeurs. Si ce droit a tardé à s'exercer, n'est-ce pas parce qu'il est plus tentant de loin que de près? Très jolie, la théorie de l'indépendance diplomatique d'une Australie, d'un Canada, d'une Irlande. Pratiquement, quelle diplomatie cinq millions d'Australiens peuvent-ils mener en face de centaines de millions de jaunes? Quels rapports les Canadiens peuvent-ils entretenir avec les États-Unis, sinon ceux que le cabinet de Londres avait déjà la prudence de régler sur d'impérieuses considérations de voisinage? Il y a beau temps que le *Foreign Office* ne bouge pas un pion sur l'échiquier mondial, même pour commettre une erreur comme la dénonciation de l'alliance japonaise, sans se préoccuper des répercussions lointaines, à Melbourne, au Cap, à Ottawa, à Calcutta.

Cela ne signifie pas du tout que la nouvelle étape qui s'accomplit ne doive apporter aucun changement à la politique étrangère britannique et que la participation des Dominions doive être purement fictive. Ce serait faire trop bon marché des effets que le parlementarisme produit aux antipodes, autant, sinon plus, que dans notre vieux monde. La diplomatie de Downing-street aura fort à faire à prévenir les initiatives qui ne seraient sans doute pas toujours prudentes et à combiner des tendances divergentes. Mais, là encore, il n'y aura pas innovation brutale. Le renforcement du rôle des Dominions ne peut avoir pour résultat qu'une tendance de plus en plus marquée de la diplomatie anglaise à réserver sa liberté d'action en se dégageant des attaches continentales.

A cet égard, les travaux de la Conférence Impériale nous ont

apporté une démonstration très intéressante. Les délégués se sont trouvés en présence du pacte de Locarno. Ils n'en étaient pas particulièrement enthousiastes. Certains même, avant de quitter leur pays, avaient annoncé très haut l'intention de proclamer leur détachement de ce système. M. Chamberlain a parlé, tout le monde s'est incliné ; bien mieux, tout le monde a approuvé. Les partisans de la politique de conciliation ne manquent pas d'en conclure que l'éloquence d'un des principaux auteurs de la méthode a opéré un miracle. N'est-il pas plus simple d'admettre que M. Chamberlain a pu, dans la liberté du tête-à-tête, faire valoir certains arguments qui ont découragé toutes les critiques? On conçoit très bien le discours. Les représentants des Dominions se trompent s'ils s'imaginent que le pacte de Locarno a créé pour l'Empire de nouveaux engagements. Tout au contraire, ce pacte écarte la menace d'une résurrection du fameux protocole de Genève. Il restitue au Covenant de la Société des Nations l'élasticité que risquaient de lui faire perdre les tentatives multipliées faites en vue de préciser les devoirs d'assistance, donc les nécessités d'intervention. Quelle était la situation de l'Empire britannique avant Locarno, en face des querelles qui peuvent naître du traité de Versailles? C'était la position d'une simple partie. Après Locarno, cette position est devenue celle d'un arbitre. Tout comme l'Italie, l'Empire britannique est libre de déterminer s'il doit intervenir. Dans un seul cas, l'action s'impose. C'est dans le cas d'une agression flagrante de l'Allemagne sur le Rhin. Quel est le Dominion qui oserait soutenir qu'une telle provocation devrait recevoir une autre réponse que celle de 1914, dont les Anglais se décident enfin à reconnaître le caractère tardif? Ainsi c'est la liberté d'action reconquise que la Conférence Impériale a approuvée et non pas les aléas d'une politique de réconciliation. En voulez-vous une autre preuve? Voyez la décision prise en ce qui concerne l'arbitrage. Les délégués des Dominions se sont prononcés nettement contre l'arbitrage obligatoire. Ils sont trop fiers de la liberté conquise pour la subordonner même aux arrêts de la cour de la Haye.

Mais ils ont aussi trop conscience de leur faiblesse pour s'illusionner sur une égalité qui laisse subsister toutes les disproportions des facteurs. C'est pourquoi la Grande-Bretagne peut prendre philosophiquement son parti d'un déclassement qui reste théorique. Tant qu'elle conserve la flotte, l'argent et l'Inde, elle peut se résigner à n'être qu'une égale de ses anciennes colonies, elle reste *prima inter pares*. Avec l'or et le canon, elle est certaine de mener le jeu. C'est pourquoi elle s'est préoccupée surtout de resserrer des liens économiques et militaires. Cela a été la partie la moins brillante, mais

la plus féconde de la Conférence .Le hasard des circonstances a voulu que la réunion coïncidât avec la grève des mineurs. Les délégués des colonies ont pu constater que, si dure que fût l'épreuve, l'armature ne fléchissait pas. Ils ont eu le temps de voir la patience des conservateurs récompensée par la faillite des syndicalistes révolutionnaires. Une bonne leçon pour les Australiens dont les travaillistes ont singulièrement devancé les Cook et les Smith. Ce n'est pas d'ailleurs le seul enseignement qu'ils emportent. Ils ont vu manœuvrer la flotte qui demeure le lien indissoluble de l'Empire. Ils ont vu manœuvrer les derniers modèles de tanks, ces cuirassés de terre qui attestent que le War Office ne néglige pas la préparation matérielle des guerres futures. Ils emportent l'impression que la tête et le bras sont solides. Tant que la tête est bonne, les membres suivent, d'autant plus volontiers qu'ils se sentent libres de leurs mouvements.

Le grand mérite des dirigeants anglais est de s'être pénétrés de cette vérité. Il ne leur reste qu'à prendre les mesures pour sauvegarder la tête, car il faut bien dire que c'est le point faible du système. Les événements d'hier ont démontré l'urgence d'une réforme radicale de la machine économique. Le moment est favorable. Les meneurs ont perdu leur prestige. Les Trades Unions ont vu s'éloigner trois millions d'affiliés sur huit. La concurrence continentale presse. Le parti qui reculerait devant la tâche serait voué à l'impopularité. Les récentes élections municipales ont donné un avertissement. Elles ont été marquées par des progrès inquiétants du parti travailliste. Elles ont consacré plus encore l'effondrement du parti libéral que M. Lloyd George s'acharne à détruire. La perspective d'un gouvernement socialiste à Londres menace l'avenir de l'Empire, bien plus que la liberté d'action des Dominions. C'est pour le coup que l'autorité royale serait la suprême ancre de salut.

Saint-Brice.

LES LETTRES

VOYAGEURS D'ORIENT

Quand M. Henry Bordeaux revint du voyage qu'il avait fait au printemps de 1922, en Égypte, en Palestine et en Syrie, il rapportait, comme il convient, un journal de route. Mais, avant de publier ses propres impressions, il voulut d'abord connaître celles de ses prédécesseurs. Cette lecture commença par le décourager. Il n'est pas facile de dire du nouveau sur l'Orient. S'il n'y a pas de sujets neufs en littérature, on en trouve peut-être moins que partout ailleurs dans les paysages du Levant. Faut-il se risquer à les peindre après Chateaubriand et Lamartine, Loti et Barrès? Certains tableaux sont si connus qu'il n'est plus possible d'arriver devant eux avec des yeux qui ne soient pas prévenus. Il faut prendre parti entre des descriptions déjà faites. Trouvera-t-on la mer Morte triste et funèbre comme dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, ou resplendissante et ensoleillée comme dans le *Voyage en Orient*? Ces pays sont inséparables de tout ce qui a été écrit sur eux.

En revanche, tous les livres sur l'Orient composent une belle histoire humaine qui ne comprend pas seulement des notes de coloristes romantiques, mais aussi des récits de missions accomplies là-bas par des pèlerins et des soldats, des historiens et des archéologues. C'est ce dont M. Henry Bordeaux s'est vite rendu compte quand il eut commencé de dépouiller l'œuvre des voyageurs qui l'avaient devancé en Terre Sainte et sur les rives de l'Oronte. Il a vu quel beau livre il y avait à faire, en replaçant les figures de ces voyageurs dans les paysages que lui-même avait parcourus. Un livre où

l'effort et l'intelligence de l'homme dominent les impressions suggérées par les décors de la nature, un livre qui prend sa place dans la longue histoire des rapports entre l'Europe et l'Asie à travers la Méditerranée, un livre, enfin, qui montre, selon l'heureuse expression de M. Henry Bordeaux, la part française dans la connaissance de l'Orient. Au-dessous du titre, *Voyageurs d'Orient*, l'auteur a écrit : « Des pèlerins aux méharistes de Palmyre. » Les pèlerins, ce furent les compagnons de Godefroy de Bouillon ; les méharistes, c'étaient hier les soldats de Gouraud et de Weygand. A travers des paysages enchanteurs, M. Henry Bordeaux a retrouvé le théâtre d'un des grands chapitres de l'histoire de France.

* * *

Dès la première page de son livre, M. Henry Bordeaux définit très bien l'attrait de l'Orient : « le désir qui nous a toujours poussés vers le pays des dieux et des couleurs. » Ce double désir explique à peu près tous les voyages à Beyrouth et à Jérusalem, qu'il attire les pèlerins au sépulcre d'un Dieu vivant, les archéologues sur les vestiges de religions mortes, ou les romantiques sous un ciel bleu, à l'ombre des palmes. Le cœur de l'homme n'est d'ailleurs pas si simple, qu'il ne soit sensible à plusieurs de ces mobiles à la fois. Aujourd'hui que le grand tourisme a mis en vogue les croisières en Orient, on s'embarque surtout pour aller voir un coucher de soleil sur le Nil ou visiter la Vallée des Rois. Mais les agences de voyages n'omettent pas d'ajouter, comme principale attraction, la nuit de Noël à Bethléem. En sens inverse ne croyons pas que la foi des pèlerins du moyen âge les empêchât de goûter les plaisirs du dépaysement. Le voyage de Terre Sainte n'était certes pas de tout repos. On risquait même souvent de n'en pas revenir. Il n'en était pas moins tentant. « On promettait d'aller à Jérusalem, écrit M. Henry Bordeaux, si l'on recevait telle grâce, si l'on échappait à tel danger, si l'on guérissait de telle maladie. La curiosité et la fantaisie s'en mêlèrent sans nul doute, et aussi l'ennui de rester chez soi, et quelquefois l'astucieuse pensée de fuir une femme désagréable si l'on était marié, un couvent trop austère si l'on était moine, tant et si bien que l'Église dut endiguer le flot des pèlerins. » L'envie de *partir* n'a pas été inventée par les contemporains de M. Roland Dorgelès.

Ce « désir des dieux et des couleurs » noté par M. Henry Bordeaux, c'est au plus haut point celui de Barrès, qui écrivait sur son carnet, en s'embarquant à Marseille : « Je n'aime que la poésie et la religion. » Barrès est allé deux fois en Orient, — trois fois si l'on y ajoute son voyage en Grèce. De Syrie, on sait quels livres il a rapportés.

Mais auparavant, dès 1904, il avait visité l'Égypte, et il n'a jamais publié les impressions qu'il y avait recueillies. M. Henry Bordeaux a feuilleté ces notes et en a transcrit quelques-unes. Non seulement elles nous font regretter le livre qui nous manque entre le *Voyage de Sparte* et l'*Enquête aux pays du Levant*, mais telles quelles, elles semblent indispensables pour éclairer les parties les plus vives et les plus profondes de l'œuvre de Barrès. Une phrase comme celle-ci, jetée au vol pendant la traversée : « J'avais le cœur gonflé de désir vers l'unité de ma nation et l'affirmation du divin », pourrait servir à résumer toute la vie de son auteur. Plus tard, au moment où il va quitter l'Égypte, le cœur lourd d'une immense déception, il formule cette plainte : « Que ne puis-je sentir ce qu'il y a de divin dans tous les temples ! Je le pourrais, mais lentement ; il faut qu'une sincérité se forme, s'amasse en moi. Et si je fais trop souvent l'impie, c'est de peur d'être un pharisien de qui les lèvres disent : « Seigneur ! « Seigneur ! » avant que le cœur soit pénétré. » A de telles pensées, à de tels examens de conscience, il faudrait joindre maint croquis, exquis de dessin et de couleur, pour compléter l'expression barrésienne de l'Orient. Sur le flanc des pèlerinages que la foi conduit tout droit à la terre sacrée de Palestine, Barrès est, sans nul doute, au premier rang des voyageurs tourmentés, qui ont mêlé à la volupté de paysages lumineux le désir inquiet d'un esprit qu'ils cherchaient en vain dans le décevant mirage de sanctuaires en ruines. Son privilège est de n'avoir pas affronté le tête-à-tête redoutable aux incroyants, la contemplation de Jérusalem. Il n'a jamais fait qu'approcher de la ville troublante entre toutes, qu'il semble avoir craint de connaître, en même temps qu'il se sentait attiré par elle. Si bien qu'aux limites de la terre promise, son âme inapaisée se place presque à égale distance des fidèles qui vont s'y agenouiller, et des sceptiques qui mesurent avec un secret désespoir l'étendue de leur déception.

*
* *

Les savants et les hommes d'action ne tiennent pas moins de place en Orient que les poètes. Les hommes d'action venus de France, on sait qu'ils n'ont pas manqué depuis les Croisades. Mais à côté des soldats et des missionnaires, il ne faudrait pas omettre nos consuls, grâce à qui les échelles du Levant sont ouvertes à notre expansion depuis des siècles. M. Henry Bordeaux a évoqué quelques-uns d'entre eux, notamment Choderlos de Laclos, le frère de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, qui sacrifia sa santé à la tâche qu'il avait assumée. Il y en a bien d'autres. Mais les Français qui se sont prodigués en Orient sont si nombreux que beaucoup d'entre eux risquent d'être oubliés.

On n'est pas moins injuste à l'égard des savants. Pour un Champollion ou un Mariette, dont les travaux sont justement célèbres, que de méconnus ! M. Henry Bordeaux a fait œuvre réparatrice envers l'un d'eux, Joseph Michaud, qui fut, au dix-neuvième siècle, le premier historien des Croisades.

Michaud nous est plus connu aujourd'hui par ce qu'ont dit de lui Sainte-Beuve et Chateaubriand que par ses œuvres qu'on ne lit plus beaucoup. Savoyard venu de bonne heure à Paris, il collabora pendant la Révolution à des gazettes qui combattaient Robespierre, ce qui lui valut d'être condamné à mort par contumace. Son goût de l'ordre et de la stabilité le rallia à l'Empire qu'il avait d'abord attaqué par des pamphlets. Mais il était demeuré monarchiste et la Restauration n'eut pas de plus ardent partisan. Il eut à l'Académie une réputation d'homme d'esprit, qui n'empêcha d'ailleurs pas ses contemporains de mesurer à leur valeur ses mérites d'historien. Dès 1808, il avait commencé la publication d'une *Histoire des Croisades*, qui fut son principal ouvrage. Elle s'est démodée, comme tous les travaux historiques. Mais elle devait avoir encore à la fin du siècle une heureuse influence, et il faut croire que les gros livres, comme les petits, ont leur destinée : Barrès en entendit la lecture au réfectoire, quand il était au collège. « Je dois à Michaud, disait-il plus tard, une part de mon goût pour les Croisés. » Voilà qui suffirait à valoir à Michaud quelque reconnaissance.

C'est pour enrichir ses documents que Michaud fit le voyage d'Orient, après Chateaubriand, avant Lamartine. Voyage analogue à bien d'autres par les petits côtés. Comme Lamartine, il voulut éprouver le prestige d'un brillant costume sur les Orientaux. Il imagina de revêtir, à Jérusalem, sa tenue d'académicien. L'expérience eut de fâcheuses conséquences : « J'ai voulu, rapporte Michaud lui-même, aller à l'église du Saint-Sépulcre et sur le mont Sion avec l'habit de l'Institut ; les palmes dont ce costume est orné et sa couleur verte, couleur privilégiée chez les musulmans, avaient beaucoup ébloui les Turcs ; on a été jusqu'à me prendre pour un prince de l'Occident ; lorsqu'on est venu m'annoncer tout cela, j'en ai été effrayé, car les Turcs parlaient déjà d'un backchich que je devais leur payer. J'ai prié le drogman de démentir tous les bruits qui s'accréditaient sur ma grandeur, et surtout de faire entendre aux musulmans qu'il y avait bien loin de l'un des quarante à un prince qui donne de gros backchichs. » Les inconvénients des voyages dans le Levant n'ont pas changé depuis Michaud.

Mais ce que l'historien des Croisades apportait, pour la première fois au dix-neuvième siècle, dans les pays qu'il traversait, c'était l'esprit

de son œuvre, qui animerait plus tard d'autres pèlerins de l'Orient, quand la vague romantique serait écoulée. Dans le domaine de l'histoire, les travaux de Michaud sont peut-être dépassés aujourd'hui. Mais c'est à eux que l'on doit en partie le réveil des études médiévales à notre époque. « Le sens du moyen âge, écrit M. Henry Bordeaux, nous vient de lui. Il l'a communiqué au romantisme qui n'y comprit rien, et par delà les romantiques, il a offert sa clé aux Guillaume Rey et aux Gaston Pâris, aux Bédier et aux Mâle. La clé était rouillée, mais elle ouvrait. » De même, dans nos rapports d'Européens avec les pays du Levant, un Michaud aura frayé la route aux voyageurs d'aujourd'hui, qui abordent l'Orient avec un esprit occidental. Il nous paraît naturel de parler d'une Syrie franque. Pour Michaud, qui vivait en plein romantisme, c'était un émerveillement que de pouvoir dire, à propos de la terre de Palestine : « A quelque endroit que l'on frappe, on entend résonner un nom français. » Aux endroits où Chateaubriand est venu chercher des paysages, il s'aperçoit que, le plus important pour la France, c'est que le passage de Chateaubriand à Jérusalem soit devenu « comme un des souvenirs de Terre Sainte ». D'illustres contemporains de Michaud ont rapporté d'Orient des livres qui sont demeurés plus fameux que les siens. Il a peut-être plus de droits qu'eux au souvenir reconnaissant de tous ceux qui travaillent à l'influence française en Syrie.

* * *

M. Henry Bordeaux a réparé dans son livre bien d'autres injustices, en même temps qu'il complétait, par des détails inédits, des histoires plus connues, comme celle du voyage de Lamartine. Il nous faut renoncer à énumérer seulement les titres de tant de chapitres intéressants. Souhaitons du moins avec lui qu'un livre comme le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, où l'auteur de *Sylvie* a transposé, sous le ciel méditerranéen, toute la délicatesse qu'il met à peindre les ciels d'Ile-de-France, soit bientôt réédité. Et puis, M. Henry Bordeaux nous ayant prévenus lui-même que son livre indique seulement les directions les plus importantes dans une matière quasi inépuisable, le sillon qu'il a ouvert ne doit pas se refermer derrière lui. Notre époque goûte beaucoup les évocations historiques, les biographies, les belles pages oubliées ou inconnues. La moisson faite par M. Henry Bordeaux montre quels trésors l'histoire de la France en Orient réserve à ceux qui prendront la peine d'aller les y chercher

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

ART ET RELIGION

L'INTELLIGENCE est le plus beau don que nous ayons reçu de Dieu. C'est par là qu'il a élevé l'homme au premier rang de la création : *paulo minuisti ab Angelis.* Il a mis dans l'intelligence humaine, qui est faite pour tendre à la conquête de la vérité, un principe réellement divin ; et cette vertu opère si bien par elle-même qu'il reste une part de bonté même dans les œuvres viciées par un propos perfide, pour peu que l'intelligence s'y exerce dans le sens de sa vocation propre, c'est-à-dire qu'elle s'emploie à dissiper des erreurs, des mensonges, des illusions et à projeter quelque lumière parmi les ténèbres qui nous environnent.

Chaque fois, donc, que l'homme cherche la beauté ou la vérité, et dans la mesure où il la cherche, il va, qu'il le veuille ou non, sur le chemin qui mène à Dieu.

Cependant, comme toutes les choses en ce monde sont à jamais sous le signe de l'incertitude et de la contradiction, il y a, pour les pauvres infirmes que nous sommes, il y a, avouons-le, un écueil dans l'amour de la beauté, un piège dans la recherche de la vérité. N'oublions pas que, si Dieu est toute beauté et toute vérité, le prince du Mal, l'éternel ennemi de l'homme, était le premier et le plus beau des anges.

C'est pourquoi, indépendamment du devoir qui incombe à l'art humain d'embellir la Maison du Seigneur, il a pour son propre épanouissement et sa propre sécurité tout avantage à s'imposer une

discipline religieuse, à se faire, à la fois par le choix des sujets et par l'inspiration, l'interprète et l'auxiliaire de la doctrine de Vérité. C'est en suivant les traces lumineuses du Christ, de ses apôtres et de ses saints, qu'il aura le plus de chance de se fortifier, de croître en hauteur, en largeur et en profondeur, et il sera d'autant plus riche d'humanité pour toucher le cœur des hommes, qu'il aura donné plus large asile en lui au divin.

Jacques Maritain nous rappelait récemment la généalogie de l'art selon Dante : « L'art est le petit-fils de Dieu. » « Et non seulement », ajoutait l'auteur de la *Lettre à Jean Cocteau*, « il dérive, comme de son pur archétype, de l'art qui a fait le monde, mais, pour avoir quelque idée de sa noblesse, il faut évoquer le mystère de la procession du Verbe ; car l'intelligence, comme telle, est féconde, et là où elle ne peut produire un autre soi-même comme en Dieu, elle veut au moins engendrer une œuvre faite à notre image et où survive notre cœur ».

Presque en même temps, sans connaître la pensée de Maritain, un artiste qui enrichit ses dons de peintre par la pratique de la poésie et de la méditation, Émile Bernard, dans sa *Solitude de Venise*, écrivait ces lignes tout imprégnées de la même substance spirituelle : « Il faut bien considérer les formes comme les signes d'une langue, puisqu'elles parlent à notre esprit. On pourrait même dire plus justement qu'elles sont le premier langage et l'origine de tous les signes. Étant une émanation de Dieu, elles sont, en quelque sorte, son verbe, sa parole *visible*. »

A cause même de cette auguste filiation et de cette mystérieuse ressemblance avec l'acte de la création divine, on peut dire que l'art religieux, l'art qui, directement ou indirectement, explicitement ou par suggestion, glorifie le Seigneur, est la forme la plus naturelle, la plus essentielle et la plus parfaite de l'art humain. Une opinion trop répandue il y a vingt-cinq ans et qui fut alors trop facilement accueillie par les catholiques eux-mêmes, prétendait que l'art religieux, expression légitime et sublime de l'âme au moyen âge, mais tombé dès le seizième siècle dans une complète et définitive décadence, ne correspond plus en rien ni aux conditions de la vie moderne, ni à l'état des esprits dans le public, ni aux sentiments des artistes. Les peintres, les sculpteurs et les architectes qui s'obstineraient envers et contre tous dans cette voie sans issue, seraient condamnés aux froideurs et aux sécheresses du pastiche ou de l'archéologie. Parmi les erreurs qui périodiquement nous assaillent et nous séduisent et que le Malin, semble-t-il, insinue dans le cœur des hommes pour les détourner de la vérité, celle-ci est une des plus

funestes pour le maintien de notre civilisation et, en droite raison, une des moins défendables. Si l'on veut que l'art chrétien n'ait été florissant qu'au moyen âge, c'est pour insinuer que la religion est chose du passé, d'un passé à jamais aboli. On se plaît donc à établir une équation fondamentale entre le sentiment religieux et les modes d'expression de l'archaïsme : le primitif est supposé seul digne, seul capable de contenir, de porter un message de foi. Ne nous prêtons pas à ces sophismes. La foi est de tous les temps et l'art aussi. Il y a eu du beau religieux à toutes les époques et cela n'a pas dépendu principalement de l'état de foi, mais plutôt de l'état de l'art lui-même. Voyez l'art religieux musical : à qui doit-on quelques-unes de ses plus belles inspirations? N'est-ce pas à Palestrina, dans les jours troublés de la Réforme, et à Bach dans ce qu'on croit le siècle frivole par excellence?

Proclamons au contraire que, dans tous les pays d'où la foi n'a pas disparu, toujours l'art religieux s'offre à nos ambitions, sollicite nos concours, répond aux besoins des âmes. Là où se trouveront de bons peintres, de bons sculpteurs et de bons architectes, il n'y aura aucune raison pour que leur talent ne crée pas une belle œuvre à destination religieuse et imprégnée de sentiment chrétien, une église, des fresques ou des vitraux pour ses murailles ou ses fenêtres, des statues pour ses portails ou ses autels. L'église de Fourvières, qui ne mérite pas une admiration sans réserve, n'est-elle pas le meilleur monument que le temps où elle fut construite laissera dans la ville de Lyon? N'en dira-t-on pas autant de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, si on la compare à des édifices civils comme la gare d'Orsay ou le Grand Palais? Et, plus près de nous, n'est-ce pas en construisant une église, Notre-Dame du Raincy, que le plus inventif et le plus raisonnable de nos constructeurs, Auguste Perret, a montré, dans une création aussi harmonieuse que logique, ce que pouvait, ce que devait être l'architecture du béton armé? Donc, au rebours de ce qu'on dit et répète, l'intention religieuse, le sujet religieux soutiennent l'artiste, l'élèvent au-dessus de lui-même, s'il n'est pas un menteur.

* * *

La vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que l'art religieux doit se faire avec les moyens, la technique, la poétique et le goût du temps. Ainsi ont fait les artistes du moyen âge. Ainsi ont fait ceux de la Renaissance. Ainsi devons-nous faire.

Cette vérité esthétique est liée, peut-on dire, à une obligation morale. Dans les temps anciens, quand la Divinité agréait pour

offrande la chair et le sang des animaux, l'homme pieux ne conduisait pas à l'autel un agneau malade ou chétif, encore moins un agneau mort, mais le plus beau du troupeau et le plus plein de vie. C'est aussi le plus beau des agneaux de notre troupeau spirituel que nous, — chaque génération, chaque pays, chaque homme, — devons au culte du vrai Dieu. Suivant les époques, en conformité des grands courants qui entraînent les imaginations des hommes et qui modifient, dans une certaine mesure, jusqu'à leurs besoins, ce sera tantôt du pathétique, tantôt de l'oratoire, du théâtral ou de l'intime que découlera, comme de sources naturelles et légitimes, l'inspiration ; et c'est aux mêmes sources, les seules alors abondantes et nourricières, que s'abreuvera, en tant qu'art, l'art religieux. Il n'est pas jusqu'au réalisme, d'une part, et, de l'autre, aux frivolités mondaines qui ne puissent être, comme le disait Orsel, « baptisés ».

Louis Veuillot, je ne sais plus où, trace en quelques mots un tableau charmant de vérité familière. Un père se promène un soir sur la plage en causant avec un ami. Ses enfants, tantôt devant lui, tantôt derrière, courent sur le sable, joyeusement Que de choses merveilleuses ne trouve-t-on pas sur ce sable fin, encore un peu mouillé, que la mer en se retirant découvre? Oh! ce petit coquillage, comme il brille ! L'un des enfants est si ravi de sa beauté qu'il ne veut pas garder pour lui un tel trésor : il l'apporte au père et le lui donne. Le père le prend et, de bon cœur, dit merci. Ainsi en est-il de notre art dans ses rapports avec Dieu. Un Père très bon et très indulgent accueille les dons les plus infimes de ses enfants. Il n'exige pas que nos œuvres de peinture ou de sculpture reflètent, — il sait bien qu'elles ne peuvent le faire, — l'entier rayonnement de sa face. Il veut seulement que notre intelligence et notre cœur lui offrent ce qu'ils trouvent, suivant l'heure et les circonstances, de plus beau. Tel ce petit coquillage : la mer et le soleil couchant se concertent pour l'iriser de mille féeries mystérieuses.

Cependant, comme correctif à une formule trop vague et en prévision du mauvais goût possible d'une époque, il faut ajouter que l'art religieux est plus impérieusement que tout autre soumis à deux règles : intelligibilité et beauté. En partie didactique, s'adressant à l'immense peuple des chrétiens et à l'infinie diversité des âmes, tenu de contenter tous les fidèles, il ne saurait être un art de coterie, de cénacle. C'est pourquoi les programmes de l'art chrétien ne sont jamais mieux remplis que par un art à son apogée, ou au moins par un art à tendances classiques.

Même au moyen âge, c'est à un tel idéal qu'aspiraient plus ou moins consciemment les peintres et les sculpteurs. Ils étaient comme

en ascension vers une cime que leur dérobaient par instants les nuages et que jamais ils ne voyaient distinctement. Si parfois ils semblaient oublier la cime et leur effort en cueillant les fleurettes du chemin, ils reprenaient bientôt leur marche. Cet effort constant marqua leurs œuvres d'un signe d'élévation ; il les a défendus contre le péril de se satisfaire dans un art trop menu, précieux, figé, immobile. Nous, de même, tout en nous enchantant des exquises, des délicates, des romanesques, des édifiantes trouvailles que ces artistes faisaient au bord de la route, souvenons-nous que le vrai mérite d'une route, ce n'est pas d'avoir des talus plantés de verts gazons et de fleurs virginales, c'est de mener là où nous devons aller.

La recherche de l'archaïsme est dangereuse. Elle n'ouvre qu'une impasse. Pourquoi la religion, qui est éternelle, ne saurait-elle plus s'exprimer dans la langue d'aujourd'hui? Jusqu'où, d'ailleurs, les archaïsants inventeront-ils de poursuivre les titres ancestraux de l'art, soi-disant naïf, en réalité composite et factice, qu'ils rêvent. Évitant soigneusement les modèles classiques et fermant les yeux à notre filiation naturelle, ils interrogeront tour à tour les plus antiques civilisations, les plus éloignées de nous par le temps et par l'esprit ou celles qui n'ont jamais dépassé le stade de l'enfance. Or, en quoi l'art colossal, royal, protocolaire de l'Égypte, le plus majestueux art de cour qui ait jamais existé, est-il plus qualifié que notre tradition gréco-latine pour fournir des formes et des directions à nos artistes? Et que peut-on attendre pour le vrai sentiment religieux des idoles de bois sculptées et polies par les nègres de la côte d'Afrique?

Il n'y a aucune raison, ni historique, ni esthétique, d'attribuer au style admirable inventé par les architectes de Chartres, de Reims et d'Amiens une signification spécifiquement religieuse. Le gothique, c'était le style courant. Il servait à tout, et aussi bien aux ouvrages et aux édifices civils, fût-ce les plus profanes. De ce temps-là, nous n'avons plus guère sous les yeux que les grandes cathédrales avec quelques débris de leur mobilier liturgique, le reste ayant disparu. De là l'erreur qui associe et confond style gothique et art religieux. Si nos aïeux du treizième siècle avaient eu à construire un théâtre, ils auraient fait un théâtre gothique, et, s'il en subsistait quelque partie, on lui trouverait aujourd'hui, n'en doutons pas, un aspect religieux. Une telle illusion est d'ailleurs encouragée par l'effet naturel du temps ; il dépouille progressivement les œuvres, tout au moins les plus belles, de certains attraits sensibles, un peu troubles, qui semblèrent peut-être les plus puissants d'abord, et il accuse la prédominance de ce permanent qui s'adresse aux parties les plus

hautes de l'esprit. Le recul d'un siècle ou deux suffit pour qu'une pavane de Bach nous paraisse, je ne dis pas la plus belle, mais plus religieuse qu'un motet de Gounod, et l'on arrive à ce paradoxe que tel chant populaire, oriental ou russe, qui n'est destiné qu'à exprimer la joie ou même la galanterie, ou à soutenir des pas de danse, évoque on ne sait comment pour nous des impressions de gravité, de tristesse et, au besoin, de solennité religieuse. Les mêmes, cependant, qui trouvent bon de s'inspirer du moyen âge pour construire ou décorer ont assez de sens commun pour hausser les épaules si un architecte prétend nous offrir en gothique un marché tout neuf, une gare ou une maison de rapport. Là est le point critique, car, en tout temps, c'est le même style qui est bon pour faire une gare, un marché, une maison et une église.

* * *

Le clergé a rappris l'intelligence et le respect des chefs-d'œuvre gothiques ; il est fier de ses admirables cathédrales, si appropriées aux pompes du culte divin, et il s'emploie volontiers à les défendre contre tout ce qui pourrait offenser leur beauté première. Il faut l'en féliciter. Mais quelques-uns de ceux que l'on a tant accusés de faiblesse pour les fadeurs et les niaiseries de la camelote fabriquée par certains marchands du quartier Saint-Sulpice, risquent, dans leur zèle nouveau, de perdre la juste mesure. Après une sorte de petit congrès religieux où s'étaient rencontrés artistes, simples laïques et ecclésiastiques, je me souviens d'avoir lu avec mélancolie le compte rendu qui fut publié dans l'organe officiel du diocèse. On y passait soigneusement sous silence le seul discours qui eût essayé de plaider la cause du bon sens avec celle de l'art classique, et la conclusion s'ensuivait à peu près en ces termes, comme chose qui va de soi : « Il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord aujourd'hui, c'est pour proscrire de l'art religieux l'esprit de la Renaissance. » Si celui qui a écrit ces lignes avait l'honneur de posséder dans son église la *Pietà*, de Michel-Ange, cet admirable marbre où la plus haute expression du pathétique religieux ne nuit en rien à la beauté ni à l'harmonie des formes, ou bien, sans aller jusqu'à un tel chef-d'œuvre, s'il avait été à la place de ce curé de Bruges dont l'église a sur un des autels de ses bas-côtés une *Vierge à l'Enfant*, ouvrage de jeunesse du même grand homme, doit-on croire qu'il aurait — non pas certes détruit, — mais relégué dans quelque sacristie ce témoin suspect de « l'esprit de la Renaissance », à moins que, pour concilier les égards dus au génie et l'intransigeance de la doctrine, il ne l'eût envoyé au musée? N'oublions pas qu'il y eut un curé qui crut bien

faire, au nom, sans doute, de l'unité de style, en retirant de son église et en livrant aux rats d'une soupente abandonnée les quatorze compositions d'un *Chemin de croix* peint et offert par Corot.

Entre ceux qui, sous prétexte d'art moderne, ne veulent s'imposer aucune contrainte et les respectables tenants du gothique, je me souviens qu'une église ne doit être ni un champ clos d'esthétiques contraires, ni un terrain d'expériences inédites, et je ne me sens pas loin de préférer non seulement à des hardiesses trop inintelligibles pour la majorité des fidèles, mais aux raffinements factices de l'archaïsme, certaines des productions, aujourd'hui universellement décriées par les gens de goût, qui sont sorties des officines de Saint-Sulpice. Le type que ces industriels du mobilier liturgique ont créé pour Notre-Dame de Lourdes il y a une cinquantaine d'années, c'est-à-dire peu de temps après les apparitions de Massabielle, cette statue de plâtre colorié avec ses mains jointes, sa robe blanche et sa ceinture bleue, n'est pas, à la prendre comme imagerie populaire, trop indigne de traduire le témoignage de Bernadette. Empressons-nous d'ajouter que cette *Vierge de Lourdes* est une exception presque unique. Les statues que les mêmes ateliers alors ou plus tard prodiguèrent de saint Joseph et du Sacré-Cœur ne méritent à aucun degré nos complaisances. C'est que, pour ces deux thèmes relativement nouveaux, au moins en tant qu'images de culte, la tradition manquait ; il n'y avait pas de chef-d'œuvre initial d'où pût sortir une longue descendance. Il n'est pas facile d'ailleurs de trouver une interprétation plastique du Sacré-Cœur. Cependant, autour à la fois de saint Joseph et du Sacré-Cœur on voit aujourd'hui chez nos statuaires des efforts raisonnables et sensibles qui autorisent l'espoir.

En faisant du moderne, avec la préoccupation de satisfaire les connaisseurs et d'être compris par l'ensemble des fidèles, que nos fidèles suivent l'exemple de Maurice Denis dans mainte œuvre aujourd'hui célèbre, depuis ses chapelles du Vésinet jusqu'à son *Chemin de croix*, ses *Béatitudes*, sa *Communion de Jeanne d'Arc* : ils feront œuvre en même temps nouvelle et classique ; et c'est ainsi qu'ils se montreront les vrais héritiers des pieux imagiers de nos cathédrales.

Au portail de Reims, voyez la noble et forte beauté des deux statues qui forment le groupe de la *Visitation* et, à l'intérieur de l'église, dans les niches qui s'alignent au revers du même portail, les deux admirables figures de *la Communion du chevalier*, dont le geste émouvant et simple est accusé par l'ombre qui emplit le fond des arcatures. N'y sent-on pas le même effort vers un art de per-

fection que chez les précurseurs de Phidias et les maîtres qui ont sculpté la frise du Trésor de Siphnos ou telle tête d'éphèbe, telle tête de jeune fille trouvée dans les fouilles de l'Acropole? Il est si impossible de se soustraire à un tel rapprochement que certains critiques ont supposé que l'auteur des deux statues de *Sainte Anne* et de la *Sainte Vierge* a eu sous les yeux, par exception, pendant son travail, des modèles antiques véritables, non pas les ordinaires sculptures des sarcophages, mais deux marbres grecs du cinquième ou du quatrième siècle, ou au moins des copies romaines de ces marbres. Quant à moi, sans écarter cette hypothèse, je crois encore plus à l'aspiration universelle des meilleurs artistes et des plus grands lettrés de ce temps-là vers un épanouissement classique des Lettres et des Arts, et je me souviens de la belle histoire venue jusqu'à nous de ce moine, tout imbu de l'antiquité gréco-latine, qui jeûnait et priait pour le salut éternel de Virgile. Voilà le plus vrai et le plus beau symbole de l'esprit qui animait l'art du moyen âge.

Paul Jamot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

GEORGES COURTELINE

Courteline a une foule, une foule immense d'admirateurs sincères, de gens simples, sans snobisme, qui ne peuvent pas relire Lidoire *sans rire et s'émouvoir.*

Il provoque aussi quelques enthousiasmes, sans profonde sincérité, ceux-là, chez des hommes de lettres, épuisés par la lecture de tant de livres inutiles, et qui reviennent à lui soudain, tel un voyageur empoisonné par les hôtels s'extasie, à son retour, devant le gigot de famille. Mais leur exaltation ne dure pas. Ils ont le palais trop compromis. Ils retournent à leurs fâcheuses nourritures et ils lâchent Courteline. Puis ils reviennent à lui. Leur existence n'est que va-et-vient.

Même Elémir Bourges, qu'on cite partout comme l'ennemi de Courteline, s'amusait fort, le cher homme, de ses farces, et nous parlions ensemble, en éclatant de rire, des Gaietés de l'escadron. *Seulement, il est juste qu'Elémir Bourges préférait Eschyle...*

— Qui ça? Eschyle? Ah! moi aussi je le préfère! dirait Courteline, si modeste — et le croirait — passionne pour la poésie.

Courteline « est un petit homme de la race des chats maigres », écrit Edmond de Goncourt. « Il a une tête de petit Chinois! » dit Sacha Guitry. Il est menu, il est noueux; il a quelque chose en lui de rebelle et de protestataire. Jusque dans les cheveux, qui ne se sont jamais laissé apaiser par aucun peigne. Ses amis de café l'appelaient « le petit frisé ».

Ah! le café! C'est dans un café qu'il faut le voir, qu'il faut le peindre.

Le meilleur de sa vie fut vécu au café : petits cafés surtout où, entre des manilleurs et des piles de soucoupes, il a griffonné ses merveilleuses blagues, de cette écriture que Jules Renard comparait à des pâtes d'Italie.

Le café fut l'indispensable soutien de son cœur. Tiédeur, lumière, parties de cartes, boissons fraîches, l'amitié enfin, et la vraie, celle qui s'abandonne, qui ne se gêne plus, voilà quels furent pour lui les présents du café. Le corps et le cœur y trouvaient leur compte.

— Et l'esprit? direz-vous.

— L'esprit?... répondrait Courteline. Ne vous illusionnez pas : il y a une petite différence entre moi et Spinoza.

Qu'a-t-il été au juste? Qu'a-t-il voulu être? Il n'a surtout voulu se forcer à rien. Il a redouté toujours de se souffler comme la grenouille de la fable, et il a regardé tous les bœufs de la littérature avec ironie, pensant, non sans raison, que leur vie manquait de gaieté. Son père, Jules Moineaux, fut fonctionnaire et fut « bourgeois » (c'est lui qui parle, dans un tendre sourire). Courteline ne prétend qu'avoir été bohème. Mais chez le bohème l'atavisme bourgeois persistant a établi une rogne durable contre l'État et ses institutions : bureaux de postes, casernes, tribunaux, perceptions. Courteline était un homme, il y a vingt ans, capable de payer un timbre de dix sous avec cinquante pièces authentiques d'un centime, qu'il avait mis trois mois à rassembler, dans le seul but de rendre complètement fou un employé maussade, de qui il avait subi les humeurs. Courteline est un homme aujourd'hui qui préfère ne pas toucher son dû, que d'en distraire une partie pour le fisc. Il dit d'un air de coq furieux :

— Donnez-moi ce qui est à moi! Donnez-moi ce que je peux garder! Je l'enterre, mon argent, là, je l'enterre au fond d'un jardin! Alors, je ne vais pas, toutes les cinq minutes, en ressortir pour l'Etat!

N'essayez pas de le raisonner : la raison n'a pas raison. C'est lui qui parle un sain langage : celui de la révolte contre toutes les mesquineries et tracasseries d'une société, où le pauvre honnête homme se croira toujours dupe, s'il a une vue trop candide de la vie.

Celle de Courteline l'est infiniment. Il sera stupéfait jusqu'à son dernier jour de la méchanceté humaine. Il ne conçoit pas « le sale type », comme il dit. Il demande : « Mais pourquoi? Dans quel but? » Il ne comprend rien à la politique. Accablé par les horreurs allemandes, il s'écrie en pleine guerre : « Encore un ou deux trucs comme ça, je ne crois plus en Dieu! » Puis en 1926, *on vient le trouver pour fonder avec des Allemands la « Société universelle du théâtre » et il donne sa signature, en écrivant :* « Chacun doit travailler aujourd'hui pour la paix : c'est le devoir le plus pressant. Et je suis sûr que les ennemis

de la guerre la tueront, car la guerre est une affreuse sottise ! »

Est-il assez français!

Seulement, cette candeur, dont il est permis de sourire dans les rapports de société, devient en art un privilège et un don des plus hauts. L'observation n'est large, profonde, sereine et dégagée que si elle est ingénue. Il ne faut pas que l'observateur affronte la réalité; il ne faut pas qu'agressif il se mesure avec elle. Il faut qu'il la reçoive, qu'il la subisse.

La modestie naturelle de Courteline, son manque d'ambition ont aidé à cette innocence nécessaire. Il n'a cessé de répéter qu'il avait trop de chance, qu'on était trop indulgent pour lui; il n'a cessé de s'émerveiller des louanges qu'il provoquait; et il est en train de rééditer ses œuvres avec une préface où il indique qu'en fait « d'études de caractères » et autres grands mots à faire peur, il a tout simplement voulu sculpter des pommes de parapluie ! *Si vous lui demandez son auteur préféré, il vous lancera d'une voix offensive :*

— Hugo. Naturellement! Qu'est-ce qu'il y a de plus grand qu'Hugo!

Mais cette espèce de rage de poésie ne l'a pas grisé sur son compte. Lui, il a travaillé dans son coin prosaïque, qui fut le petit café français de la fin du dix-neuvième. Là il avait des types, des images et des idées, à la mesure de ses forces. Parfait! Là il pouvait aussi lui revenir des souvenirs, mais c'était des souvenirs de caserne, ou de ministère, souvenirs de marionnettes, de bonshommes qui, même sous sa plume, ne deviendraient que des types de toute petite humanité. Petits modèles, petits sujets. Il en discutait, dans le petit café, au-dessus d'un petit verre. Et il les essayait avec ses manilleurs. Il ne se risquait à un petit article que s'il avait obtenu d'eux d'abord un gros effet de rire. L'article paru, c'était un succès plus étendu. Il en était touché, en paraissait surpris. Alors, sans hâte, il le remâchait, le ruminait, le remodelait, et de ce court article, après maints griffonnages et encore plus de causeries, il tirait une nouvelle un tout petit peu plus longue. Pas trop! Surtout pas trop! Quand on n'a pas d'ailes, il ne faut pas s'envoler! Seulement, la nouvelle paraissait et voici qu'à son tour elle faisait la joie de tous les cafés où l'on voyait Courteline paraître. Si bien que, petit à petit, il lui venait la pensée qu'on pourrait à la rigueur tirer de ce « machin-là » une... sorte de pièce! Pas grand'chose, bien entendu, — un acte, — un petit acte. Il y songeait, puis il s'y mettait. Une à une il essayait les répliques sur les buveurs, les garçons, la caissière. Enfin il venait à bout « de son ours » qu'un beau jour, l'air dégoûté, il portait à Antoine : « Mon vieux, je ne sais pas ce que ça vaut! » Antoine, ravi, lui jouait « ça ». La presse s'écriait : « C'est du Molière! » — « Allons! Allons! grognait Courteline, un peu de bon sens! Ils veulent ma mort! » Mais

il était ému quand même. Il se retirait; il se découvrait de petites qualités; et de ce « machin » qu'était son acte, ma foi, il commençait de penser qu'il pourrait peut-être, avec du temps, tirer... un petit roman! Ce qui après quelques mois, c'est-à-dire une quantité de manilles, de distingués, de cafés, d'apéros, se trouvait réalisé. La collection des « pommes de parapluies » s'augmentait tout doucement.

Le temps qu'il y mettait venait des exigences de son honnêteté autant... que de sa paresse. Les deux, je crois bien, se valaient. A moins que je ne prenne injustement pour de la paresse ses lentes réflexions pour atteindre le mot, ce diable de mot, la phrase, cette carne de phrase, dont il ne parle qu'avec des soupirs. Il ne faut pas comparer le bilieux tourment de Courteline, sa recherche du détail heureux, mis bien en place, ou de la période simple mais pittoresque, avec la colique littéraire d'un Flaubert, poussant des halètements d'homme épuisé. Flaubert a été un bagnard. Courteline... rien qu'un chef de gare! Il m'a expliqué le cas :

— Vous savez comme on fait les trains d marchandises? Il faut chercher un wagon sur une voie, un sur une autre, un troisième au diable, et dix, et vingt; enfin on attelle tout, le Monsieur à la casquette siffle, et ça part! Eh bien, moi, mon bon, je cherchais un mot ici, un mot là, j'allais les prendre où il fallait, j'attelais, je sifflais, ça déraillait!

Pas toujours!... Grâce à cette souveraine qualité qu'il a plus que personne, et qu'il consent, celle-là, d'avoir : du bon sens! Il collectionne depuis trente ans les échantillons de maboulisme littéraire, épars dans les journaux et les revues, et il les empile dans une chemise, sur laquelle, d'une main ferme, il a inscrit : la France folle. *Il ne se résigne pas plus aux fous qu'aux malfaisants, et les jours de colère, il ré ume ainsi sa double indignation :*

— Si j'étais nommé président de la République, je commencerais par faire enfermer les raseurs!

Les raseurs, le troupeau de ceux qui pensent de travers, qui assomment ou asticotent la société. Les raseurs, expression douce et mesurée, pour désigner les insectes humains dont l'humanité est rongée, animaux venimeux, sales bêtes, que Courteline, dans ses rages, a peintes avec une bonhomie grondante.

Le grondement, c'est la vie de l'œuvre, la bonhomie en est la lumière. Et la suite de tableaux qu'il nous laisse sont léchés amoureusement, comme par une ourse qui ferait de la peinture.

Je songe, à propos de Courteline, irrésistiblement aux maîtres hollandais, pour lesquels il a tant de goût d'ailleurs, à ces artistes d'une claire conscience et à leurs toiles minutieuses et paisibles, qui touchent nos

cœurs par tant d'intimité. Voilà comment Courteline se classera dans l'avenir. Il sera au sein des lettres françaises un délicieux peintre de Hollande, un peintre de ces salles où s'alignent de charmant· tableaux de genre. Et il continuera Téniers.

L'erreur bien inutile c'est de le voir plus grand que lui-même ne s'est voulu. En sa sagesse française, avec sa prudence tourangelle, il s'est restreint : c'est son côté le plus touchant, louons-le. Il adore la poésie, mais il s'est tenu à l'écart de ce grand domaine. Ne l'accablons pas de louanges hyperboliques. Disons Téniers; ne parlons pas de Rembrandt... pas plus que de Molière, cet immense poète! George Dandin *ou* le Bourgeois gentilhomme *sont des comédies lyriques. Tout y est d'un* souffle *et d'un* mouvement *que Courteline n'a jamais connus. Pourquoi comparer et rapprocher?*

Cette distance qu'il y a entre lui et les sommets de l'art ne retire rien à son charme extrême. Il habite dans la vallée une bicoque drôle et hospitalière, où en sa compagnie on peut boire un coup et rire un brin. Ce qu'on boit est bon et le rire est sain. Fêtons-le comme il aime à l'être, sans manières, sans chercher de midi à quatorze heures, les coudes sur la table, dans la fumée des pipes et la clarté du cœur.

René Benjamin.

Le Théâtre : *Le Dernier Empereur.*

L'an passé, nous avons longuement parlé du Théâtre des Jeunes Auteurs, des bonnes intentions qui l'avaient suscité, des espérances qu'il avait fait naître et des désillusions qu'il avait apportées. Il fallut fermer les portes après avoir dévoré le maigre capital. On eut beau couvrir la retraite en déclarant qu'on n'avait souhaité faire qu'une expérience et qu'on n'avait jamais rêvé plus beau résultat, il n'était que trop certain que la tentative avait échoué et qu'une fois de plus on devait renoncer à doter les écrivains sérieux que tente l'art dramatique d'une tribune régulière. La bataille était perdue quand, au dernier moment, M. Gémier intervint et jeta son glaive directorial dans la balance. Il annonça qu'il ouvrait l'Odéon au Théâtre des Jeunes Auteurs, à qui il apportait d'un coup une salle, une troupe et une administration. Il ne restait donc plus qu'à lui apporter des pièces. Quant au public, tout le problème consiste précisément à le toucher d'abord, ensuite à le séduire.

L'institution ainsi renflouée recommence une nouvelle campagne en montant une pièce de M. Jean-Richard Bloch, *le Dernier Empereur*.

On y voit d'abord un navire-école à bord duquel le jeune prince de Moravie achève ses études d'élève-officier de marine. Quand

nous disons qu'on voit un navire, c'est façon de parler, car on ne voit qu'une tenture noire devant laquelle des personnages affirment par leurs discours qu'on est à bord d'un cuirassé. Détail secondaire, mais qui vaut d'être noté. La littérature. au théâtre, est le parent pauvre. Comme on ne lui donnait pas de décor, elle a pris le parti de s'en passer. Après les orgies de mise en scène du temps de Sardou, après la minutieuse recherche d'exactitude de l'école naturaliste, nous en voici revenus par un virage au temps de Shakespeare, pour tout ce qui est extérieur, décor et coupe.

Le prince de Moravie est plutôt tenu à l'œil par ses chefs et à l'écart par ses camarades. On chuchote, en effet, qu'il est bâtard, et que son père, frère de l'empereur régnant, ne voulut jamais le reconnaître. A cause de cette naissance irrégulière, il a été élevé un peu au hasard ; il a vécu à Paris, fréquenté les révolutionnaires, de qui il a même, dit-on, adopté les idées. Un prince révolutionnaire, cela s'est vu plus d'une fois. Mais voici qu'une catastrophe porte soudain celui-ci au sommet de l'État : on apprend que toute la famille impériale a été anéantie par une catastrophe, hormis une femme que la loi écarte du pouvoir. La couronne passe donc au jeune irrégulier élevé moitié en bohémien, moitié en prince. Celui qu'on surveillait tout à l'heure du coin de l'œil est maintenant l'empereur ; et quand il veut parler à ses camarades de jeunesse, ainsi qu'à des amis, il ne retrouve déjà plus que des courtisans inclinés, à l'acceptation de Fletcher, un officier rêveur qui sera l'Horatio de cet Hamlet humanitaire

Sitôt installé sur son trône, le jeune souverain se heurte au véritable détenteur du pouvoir : le comte de Longpré, chancelier depuis dix-huit ans, grand ministre, homme d'État de haute envergure. En vain celui-ci expose les règles élémentaires d'une politique réaliste ; le nouvel empereur rêve d'accorder ses actes aux doctrines dont il s'éprit quand il était suspect et exilé. Le ministre fait semblant de plier, mais sitôt seul, il pose le masque : en homme qui a l'habitude d'agir, il décide d'engager la lutte, sournoisement, mais à fond. Cet empereur est jeune, et trop vertueux. Pour commencer, une femme, qui le séduira et le rendra flexible aux volontés du ministre.

Coupant l'intrigue principale, des tableaux montrent par fragments l'opinion de l'impératrice douairière, de la bourgeoisie intellectuelle, du peuple, des agitateurs révolutionnaires. Ceux-ci sont partagés. Les théoriciens n'attendent rien de bon d'un empereur, fût-il démocrate jusqu'à l'anarchie. Les empiristes disent : il faut voir.

Le ministre tentateur a délégué près du prince une marquise aventurière, intrigante gagée. Le petit souverain, qui n'a pas l'habitude d'être aimé, éprouve pour celle qui lui joue la comédie de l'amour un sentiment si vrai, si candide et si neuf que l'aventu-

rière en est touchée d'abord, puis, très rapidement, métamorphosée, elle s'attache à celui qu'elle devait séduire, embrasse sa cause, rend l'argent qu'elle avait reçu. Le chancelier comprend que ce n'est pas seulement un enfant qu'il a en face de lui, mais un homme, qui entend imposer sa volonté et régner seul. Fort de cette tendresse féminine, contenu par l'amitié de Fletcher, l'empereur renvoie le puissant ministre et confie le pouvoir au chef du parti socialiste.

Alors Longpré emploie les grands moyens : il fait divulguer par ses créatures les traités secrets qui lient l'Empire à ses alliés, provoque à la faveur des incidents ainsi suscités de fortes manifestations xénophobes, accule le pays à une guerre qui va ensanglanter l'Europe. La scène capitale de la pièce est un conseil de la couronne, d'où sortira la paix ou la guerre. L'empereur a reçu des offres de conciliation, le chancelier socialiste propose de les accepter ; Longpré, appuyé par les partis militaires, pousse à l'intransigeance et à la catastrophe. L'empereur a écouté le débat en silence. A la fin, il éclate, et dans un élan véhément il déclare qu'il n'acceptera jamais d'engager son pays dans une guerre.

Trop tard. Longpré a beau être abattu par un révolutionnaire, la formidable machine qu'il a mise en mouvement emporte tout. L'empereur tente en vain de descendre au milieu de son peuple afin de lui prêcher la paix ; le sentiment national est exaspéré, il ne trouve d'appui qu'auprès des chefs révolutionnaires. Mais ceux-ci sont eux-mêmes impuissants, et le dernier empereur, emporté par la foule déchaînée, ne peut plus que mesurer, dans une latitude ibsénienne, l'inefficacité de son rêve.

* * *

Cette pièce a été accueillie avec complaisance par la critique, qui s'est attachée à en vanter les qualités littéraires. Rien ne saurait mieux montrer l'état d'extrême indigence où est tombée la littérature dramatique. Que la critique se contente à si bon compte, c'est grave. Qu'elle ait pu dire que l'ouvrage de M. Bloch était le plus honorable qui ait été révélé par le Théâtre des Jeunes Auteurs, c'est très grave.

L'ouvrage de M. Bloch n'est pas mauvais, il est neutre. C'est très exactement l'équivalent de ce qu'était jadis la tragédie pseudo-classique à laquelle se croyait tenu tout amateur ayant fait ses études. Certaines scènes sont traitées de manière honorable ; par exemple, celle où Longpré expose à l'empereur les nécessités de la politique ; celle où la vieille impératrice vient faire avec hauteur la leçon au bâtard qui compromet l'œuvre héréditaire ; ou encore, celles où paraît un vieux type d'aventurier révolutionnaire qui a passé sa vie dans les prisons d'État ; ce type est bien campé, et le seul original de la pièce.

Mais encore une fois, cela ne dépasse guère les mérites où peut

prétendre un amateur qui fait un honorable devoir. Tout l'essentiel, les idées, les caractères et le mouvement dramatique, est marqué du signe funeste de l'indigence.

Le comte de Longpré tient sur les réalités du gouvernement des discours qui ne sont pas dépourvus de sens, mais qui ne dépassent guère ce qu'on pourrait attendre d'un lecteur moyen des journaux conservateurs. Quant à l'empereur, on aurait du mal à parler de ses idées, car il se contente de manifester de vagues sentiments. La grande thèse de la pièce semble que les conducteurs de peuple ont à choisir entre deux rôles : celui de dictateur ou celui de prophète Jean-Richard. M. Bloch accorde sa sympathie au prophète. Seulement, on ne voit pas très bien ce qu'il prophétise, si ce n'est un chambardement indéfini.

Les caractères sont tout juste au niveau des idées. Celui de l'empereur est aussi indistinct que sa doctrine, et celui de Longpré aussi conventionnel que sa politique. Ce ministre, qui nous est donné pour un grand homme d'État, met le feu à l'Europe sans un remords pour repêcher son portefeuille : M. Bloch a des vues singulières sur les grands hommes d'État. La jeune marquise passe du rôle d'aventurière à gage à un dévouement sublime, sans qu'on sache pourquoi ni comment, par une rédemption à la Tolstoï. Les théoriciens socialistes sont des génies d'une lucidité étonnante, à qui il suffit de se tenir le front pour lire clair comme le jour dans le jeu de leurs adversaires, parmi l'admiration béate de leurs disciples.

Enfin, et c'est encore le plus grand vice pour une pièce de théâtre, jamais ces confuses idéologies n'arrivent à être animées, emportées par un mouvement qui saisisse le spectateur. Deux ou trois scènes sont assez véhémentes ; celle qui visait le grand effet dramatique est la plus faible de tout l'ouvrage : signe irrécusable. Quand M. Bloch a voulu jeter les uns contre les autres les chefs politiques au cours du conseil de la couronne, il a aligné une surprenante collection de mannequins pour jeu de massacre. Son général en chef parle comme le colonel Ronchonot, son grand homme d'État comme un tacticien de réunion électorale, son empereur comme un vénérable de loge maçonnique.

Ainsi cette pièce aura reçu de la critique cet accueil favorable qu'on appelle le succès d'estime ; mais elle ne touchera point le public. On a salué en elle le plus honorable ouvrage découvert par le Théâtre des Jeunes Auteurs : rien ne saurait plus cruellement montrer à quel point il est vrai que cette honorable entreprise n'a jusqu'ici rien découvert qui vaille. Enfin, et c'est le signe le plus significatif, ce n'est même pas le Théâtre des Jeunes Auteurs qui a découvert *le Dernier Empereur :* la pièce de M. Bloch fut écrite pour le Vieux-Colombier. M. Copeau la reçut parce que M. Bloch faisait partie du petit groupe de la *Nouvelle Revue française*, mais il ne la jugea pas assez intéressante pour l'offrir à son public. Si

bien qu'en dernière analyse, la plus belle découverte des Jeunes Auteurs est un laissé-pour-compte du défunt Vieux-Colombier.

Cependant, de toutes parts, dans la presse et dans le monde des spécialistes, des voix déclament comme urgente et réclament comme imminente la révolution qui arrêtera le théâtre sur la pente de la décadence Les théories, les œuvres sont agitées, brandies, heurtées. S'il en sortira quelque lumière, c'est ce que nous aurons à voir au fil de l'année. Premier point élucidé, cette saison, comme la précédente, il semble bien confirmé que ce n'est pas le Théâtre des Jeunes Auteurs qui apportera la parole de vie.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *A Genève, à la commission des mandats, M. Robert de Caix, représentant de la France, entendu sur l'exercice du mandat syrien, s'élève contre l'idée que nous puissions abandonner la Syrie* (16 *novembre*).

— *Discours de MM. Poincaré et Herriot à Tarbes, célébrant l'Union nationale. M. Poincaré s'élève en outre contre une stabilisation prématurée du franc* (21 *novembre*).

— *A la Chambre, M. Briand s'explique sur sa politique étrangère. Il déclare qu'il n'y a pas de paix durable en Europe sans un rapprochement entre la France et l'Allemagne et annonce que la commission de contrôle cédera la place aux organes d'investigation de la S. D. N.* (30 *novembre*).

Angleterre. — *La grève des mineurs, qui dure depuis le mois de mai, est virtuellement terminée, la Conférence des délégués mineurs ayant fini par autoriser les associations locales à entamer des négociations avec les propriétaires de mines* (19 *novembre*).

— *A la fin du mois, la reprise du travail est à peu près générale. M. Cook, secrétaire de la Fédération des mineurs, doit reconnaître que la grève a échoué* 29 *novembre*).

Allemagne. — *Discours de M. Stresemann au Reichstag : si la France veut une politique de rapprochement avec l'Allemagne, elle doit renoncer à l'occupation de la rive gauche du Rhin* 23 *novembre*). *Discours semblable du docteur Bell, ministre des régions occupées* (30 *novembre*).

Russie. — *Mort de Krassine à Londres* (24 *novembre*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXVII — Octobre-Décembre 1926

Marius ANDRÉ.....	*Antilia ou le premier voyage de Christophe Colomb.* I.....	663	18
Raoul ARNAUD.....	*La reconstitution factice des finances sous le Consulat et l'Empire*	305	15
Jacques BAINVILLE...	*Jaco et Lori* (roman). I.....	716	18
Camille BELLAIGUE..	*A travers le répertoire lyrique. VI. Les Deux Iphigénies*...	567	17
Charles BERLET.....	*Les Provinces de France, l'invasion et la frontière*.....	542	17
Georges BERNANOS...	*Saint Dominique*.....	513	17
Jean BRUNHES.....	*Comment s'est faite la carte de France*	129	14
Pierre CHAMPION....	*Marcel Schwob et Stevenson*..	528	17
G. K. CHESTERTON...	*Le Pithécanthrope et les professeurs*	1	13
Jean COMPEYROT.....	*Le Problème de la stabilisation du franc*.....	442	16
Léon DAUDET.....	*Le Sang de la nuit* (roman) I.	60	13
—	II.	196	14
—	III.	320	15
—	IV.	452	16
—	V.	577	17
Henri DAVIGNON.....	*Charles Van Lerberghe en Ardenne*	13	13
Auguste DUPOUY	*Un Évangéliste en Bretagne*..	657	18
Dr Van Der ELST.....	*Le Centenaire de Laënnec*....	706	18

Julien GREEN.....	*La Vie mélancolique de Charles Lamb*.....	144	14
Joseph HAMON.....	*Expédients des temps de crise monétaire*.....	164	14
Edmond JOLY	*Sur la route du petit pauvre d'Assise*.....	420	16
R. LE FORESTIER ...	*La Franc-maçonnerie et l'occultisme au dix-huitième siècle.*	275	15
Henri MASSIS.....	*La Russie contre l'Occident*...	257	15
Charles MAURRAS ...	*Gaulois, Germains, Latins*...	385	16
MELOIZES-LEFAIVRE.	*Scènes de la révolution mexicaine* (fin).....	39	13
Fr. PAULHAN	*Racine et la maîtrise de soi*...	177	14
Edmond PILON.....	*Au carrefour de l'armistice : Rethondes ou les traces de la guerre*	293	15
XXX.....	*L'Angleterre contre le sous-marin*	31	13
XXX.....	*L'Expérience financière de M. Poincaré*.....	641	18

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice	*La Faiblesse porte ses fruits*.....	101	13
—	*Le Tournant de Thoiry*.....	229	14
—	*Dans le remous*.....	355	15
—	*La Chine fermée*.....	485	16
—	*Les Soviets et l'Orient*.....	607	17
—	*Six nations. — Un Roi*.....	738	18

LES LETTRES

Émile Baumann.....	*Quand Dieu parle*.....	360	15
Robert Kemp.....	Les Livres nouveaux : *Le roman de François Villon, Les cahiers de Malte Laurids Brigge, Dostoïevsky à la roulette, la Vie amoureuse d'Henri Beyle, Beautés de la Provence*	107	13
—	Les Livres nouveaux : *Partir, la Grève des forgerons*.....	242	14
—	Les Livres nouveaux : *Les Captifs, Montclar, les Enfants du siècle, Saint-Esprit*..	613	17

André Rousseaux.....	*La Querelle romantique au temps de Stendhal*.....	235	14
—	*Un livre posthume de Maurice Barrès*.....	362	15
—	*Alain-Fournier et Jacques Rivière*.....	491	16
—	*Voyageurs d'Orient*.....	744	18
Robert de Saint Jean.	*Crise de croissance, les Harmonies viennoises*.....	618	18

L'HISTOIRE

Jacques Bainville.....	*Mirabeau et la Monarchie française*.....	246	14
Paul Ballaguy.....	*La France en 1814 d'après des lettres inédites de Chaptal*.....	113	13
—	*Augustin Cochin* (1823-1872).....	499	16
Tony Catta.....	*Un Gentilhomme de grand chemin : le maréchal de Bourmont*.....	627	17

LES SCIENCES

Alphonse Berget.....	*Les Convulsions de la terre*.....	366	15

LES BEAUX-ARTS

Émile Henriot.....	*Le Salon d'automne*.....	621	17
Paul Jamot.....	*Art et Religion*.....	749	18

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. Octave Homberg*.....	118	13
—	*M. Georges Leygues*.....	249	14
—	*M. André Fallières*.....	372	15
—	*M. Maurice Sarraut*.....	504	16
—	*M. Louis Bertrand*.....	632	17
René Benjamin	*M. Georges Courteline*.....	757	18
André Cœuroy	*La renaissance des études sur la musique*...	379	15
André Rousseaux	*Adieu à quelques sous-préfectures*.....	120	13
Lucien Dubech.....	Le théâtre : *Nouvelles réflexions sur Marivaux et Musset*.....	124	13
—	Le théâtre : *La Famille Lavolette*.....	252	14
—	Le théâtre : *Le Dictateur*.....	375	15
—	Le théâtre : *La Grande Pénitence*.....	509	16
—	Le théâtre : *Un début de saison*.....	635	17
—	Le théâtre : *Le Dernier Empereur*.....	761	18

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34437.